John Carter Brown.

This edition is interpolated by one Guendeville, moine defroqué: see Leclerc. Bibl. A. & M. T. 22. p. 221

This Ed: not mentioned by Rich.

Donum Amici

RPJCB

3512

This Ed: not on Rich,
Ent.a p. 66.

Planche du Titre

Richard Warneford L. Vernon

VOYAGES

DU BARON

DE LA HONTAN

DANS

L'AMERIQUE

SEPTENTRIONALE.

Qui contiennent une Relation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nations, l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PEMIER.

Seconde Edition, reviûë, corrigée, & augmentée.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORE', vis-à-vis de la Bourse.

M. DCC. XXXXI.

RPJCB

PREFACE.

CEs Voyages ont été bien reçûs du Public, & la premiere Edition s'en eſt debité fort promptement. On veut bien croire que le goût du ſiécle pour ces ſortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux ſuccès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuer tout entier à cette raiſon. Le Livre a ſa bonté ; il amuſe agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoiſſance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres ſans plaiſir : Elles fourniſſent certains détails où les autres Voyageurs ne ſont point entrez, &

l'Auteur y parle avec une franchiſe qui doit ſembler bonne aux amateurs de la Vérité. Ce ne ſont point ici les recits d'un Jéſuite ou de quelque autre Miſſionnaire, qui, pour donner une haute idée de ſes travaux Apoſtoliques, ne parlent que de Converſions, que de Miracles, & ne font connoître les Sauvages que par raport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'eſt un Gentilhomme curieux & de bon ſens, qui a tout vû avec diſcernement, & qui a tout écrit avec un grand air de ſincérité. Jeune & plein de feu il aſpiroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le péril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait pouſſé ſes courſes beaucoup plus loin. Pendant ces Voyages il tenoit regiſtre de tout ce qui eſt à la portée d'un Cavalier d'eſprit, & qui a fait d'aſſez bonnes études: auſſi ſes Narrations & ſes peintures ſont-elles ſenſées, & il trouve dans ſon chemin peu de matiéres, dont il ne raiſonne paſſablement. S'il

divertit par les faits, il instruit par les choses, & si ses Avantures desennuyent, ses réfléxions occupent utilement. Nous aimons à sçavoir ce que produit & ce que fait la Nature au-delà d'un vaste espace qui sépare un Pays d'avec le nôtre : Nous aimons à connoître le tour d'esprit, la Religion, les Loix, les Mœurs, les Usages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croyons point du tout ressembler, & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de notre espéce. Monsieur le Baron de *Lahontan* nous instruit sur tout cela, ou du moins il en dit assez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui sçait borner sa curiosité. Quant à la bonne foi de l'Auteur, il n'y a point de raison valable pour la soupçonner. Suivant son témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent, qui lui faisoit du bien chaque année : Or, il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu tromper son

bienfaicteur, & qu'il lui ait mandé des fauſſetez par reconnoiſſance. Je ſçai que tous les Voyageurs ſont ſujets à caution, & que s'ils ne ſont point encore parvenus au privilége des Poëtes & des Peintres, il ne s'en faut guére ; mais il faut excepter la Nobleſſe ; Eſt-il croyable qu'un Baron voulut en impoſer ? On ne diſconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres pluſieurs fautes contre la vrai-ſemblance, & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en ſoit aperçû ; Mais comme ces Lettres ont aparemment été miſes au net ſur des broüillons déja vieux, il n'eſt pas étonnant que notre Auteur ſe ſoit trompé, & l'on doit charitablement nommer défaut de mémoire ce qui paroît un manque de ſincérité. Comme il eſt très-mécontent de la *France*, il ſeroit auſſi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de deſavantageux au Miniſtére & au Gouvernement ; mais d'un

autre côté on ſeroit téméraire d'accuſer ce bon Gentilhomme de calomnie, & de le croire capable de ſe vanger aux dépens de la Vérité. Il vaut donc mieux l'en croire ſur ſa parole, ou du moins ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait tiré les piéces originales du cabinet du vieux Parent, je ne croi pas que ce ſoit ſi-tôt.

On eſpére que cette ſeconde Edition ne plaira pas moins que la précédente. Quelques perſonnes d'eſprit ayant repreſenté que l'autre Edition péchoit dans le ſtile, qu'on y trouvoit des phraſſes baſſes, des expreſſions vulgaires, des railleries froides, & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remédier à tout cela. On a preſque refondu toutes les Lettres, & l'on croit que le ſtile en paroîtra plus pur, plus net, plus dégagé, & avec un peu plus de fineſſe dans l'enjouëment. On a conſervé le ſens de

l'Auteur, mais on a donné un nouveau tour à la meilleure partie de son Ouvrage : comme il étoit rempli de transpositions qui gâtoient absolument le bon ordre du recit, & qui, par conséquent, devoient blesser le discernement du Lecteur, on a eu soin de les ôter, & de donner à chaque chose l'étenduë, & la liaison naturelle qu'elle doit avoir dans un quarré ; ainsi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui devoit naturellement avoir précédé non-seulement de quelques lignes, mais même de quelque page. On ne s'est point fait non plus un scrupule de mettre la vrai-semblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit, & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain, que pour mieux se conformer à ses intentions. Enfin, ce sont ici proprement les Voyages du Baron de *Lahontan* habillez de neuf, & on ne leur a donné cette nouvelle parure que de la vûë de les rendre plus dignes du Public.

Il faut encore avertir que cette Edition eſt augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage*. On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déja paru ; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres, & remplis d'un long & ennuyeux galimatias, on en a tiré le meilleur, & on l'a ajuſté au nouveau ſtile des Voyages, en obſervant d'entrer toujours dans la penſée & dans le ſentiment des Interlocuteurs. Au reſte, on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voyages de Portugal & de Danemarc*, qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le *Baron de Lahontan* n'eſt pas aſſez néceſſaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne perſonnellement dans ces deux Relations, & quant à ce qu'elles contiennent de plus, il n'y a rien de mieux connu. Qui ne ſçait ce que l'Auteur dit de ces deux Royaumes, de leurs Capitales, de leurs Ports, de leur Commerce,

&c. Il eſt donc juſte d'avoir plus d'égard pour le Public, & c'eſt le ménager trop peu, c'eſt lui manquer de reſpect que de propoſer à ſa curioſité une Lecture, ou qui ne lui eſt d'aucune importance, ou qui ne lui aprend rien de nouveau.

VOYAGES DU BARON DE LAHONTAN.

LETTRE I.

Voyage de France en Canada, avec les Côtes, Paſſages, &c. Et une remarque ſur la variation de l'Aiman.

MONSIEUR,

Je ſuis ſurpris que le Voyage du nouveau monde puiſſe tant effrayer ceux qui ſont obligez de le faire, car je vous jure de bonne foi qu'il n'eſt rien moins que ce qu'on s'imagine. Il eſt vrai que la courſe eſt un peu longue ; mais ſi la route eſt difficile, elle ne

laisse pas d'avoir ses douceurs : & l'on y rencontre tant d'objets différens, que l'on se dédommage avec plaisir de la fatigue du chemin. On se croit renaître quand on voit un nouveau Pays. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raisons de Mr le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada*, pour envoyer en France le Sieur *Mahu* Canadien, & sa résolution de détruire absolument les *Iroquois*, qui sont des Peuples sauvages très-belliqueux. Ces Barbares sont amis des Anglois, parce qu'ils en reçoivent du secours ; & ils sont nos ennemis, parce qu'ils craignent que nous ne les détruisions tôt ou tard. Mr de la Barre croyoit que le Roi lui envoyeroit sept ou huit cens hommes, mais la saison étoit si avantée quand nous partîmes de la *Rochelle*, qu'a-peine osa-t'on risquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverse assez agréablement, j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons essuyé sur les Côtes du Banc de Terre-Neuve. La danse est trop forte en cet endroit, & le moindre vent y met la mer en fureur. Notre Frégate en reçût quelques coups ; mais comme ces accidens sont ordinaires pendant le cours de cette naviga ion, nos vieux routiers n'en furent point émus. J'aurois grand tort d'en dire autant de moi, car n'ayant jamais fait de voyages de long cours, j'étois fort étonné

de voir les flots s'élever jusqu'aux nuës. J'appellai tous les Saints du Calendrier à mon secours, & je recommandai mon ame à Dieu d'aussi bon cœur que le bon *Idomenée* se recommandoit à *Neptune* lorsqu'il pensa périr au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fûmes sur ce Banc les vagues nous parurent tout-à-fait diminuées, & le vent cessant peu à peu, la Mer devint si calme & si tranquille, que notre Vaisseau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne sçauriez croire quelle quantité de Moruës nos Matelots y pêcherent en un quart-d'heure; car quoiqu'il y eut trente-deux brasses d'eau, à peine avoit-on jetté l'hameçon qu'on faisoit capture; si bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêche, l'on n'avoit que le tems de presenter l'apas, & de tirer le Poisson; mais par malheur ces Bancs sont rares, & l'on y passe le plus souvent sans arrêter. Au reste nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là; car s'il nous envoya de quoi faire bonne chere en maigre, nous leur servîmes les Corps d'un Capitaine & de plusieurs Soldats morts du Scorbut, & à qui nous ne pouvions donner d'autre sépulture que la Mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüest-Nord-Oüest, nous fûmes contraints de louvoier cinq ou six jours. Ensuite il sauta vers le

Nord, & nous allâmes atterrer heureuſement au Cap de *Raſe*, quoique nos Pilotes fuſſent aſſez incertains de leur latitude, pour n'avoir pû prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrage. Ce Cap fut découvert par un Matelot perché ſur le faîte du grand Hunier, lequel ſe prit à crier, *terre, terre*, je me ſouvins alors du même cri que fit Saint Paul à l'aproche *de Malte*, γῆν ὁρῶ, γῆν ὁρῶ. Vous remarquerez s'il vous plaît en paſſant, Monſieur, que je n'ai pas laiſſé tout mon Grec au Collége. Or, afin que vous ne m'accuſiez pas d'un péché d'omiſſion, il faut ſçavoir que dès que les Pilotes des Vaiſſeaux ſe croyent près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des Mariniers ſur les Huniers ou ſur les Perroquets pour découvrir: ceux-ci ſe relevent de deux en deux heures juſqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les Voiles en cas qu'on n'ait pas encore aperçû la Terre. En cet état le Bâtiment n'avance preſque point, puiſqu'il ne va juſqu'à l'Aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on ſe met très-ſouvent côté en travers. Delà vous pouvez juger qu'il eſt important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder; Cela eſt ſi vrai que le Matelot qui les découvre, eſt aſſuré de tirer quelques piſtoles des Paſſagers qui ſe font un plaiſir de le récompenſer pour un

si bon service. Vous sçaurez aussi que *l'Aiman* varie vingt & trois degrez vers le Nord-Oüest sur le Banc de Terre-Neuve, c'est-à-dire que la Fleur-de-Lis du Compas ou de la Bousſole, qui doit naturellement se tourner droit vers le vrai Nord du monde, où l'Etoile Polaire ne regarde lorsqu'on est sur ce Banc que le Nord-Nord-Oüest, & un degré vers l'Oüest; c'est ce que nous avons observé avec nos Compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus assuré nous portâmes dessus à pleine voile, à dessein de le reconnoître. Enfin ne doutant plus que ce ne fut ce Promontoire, la joye se repandit dans le Vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jetter dans le grand tombeau, & dont les tristes funerailles avoient retardé le Baptême de ceux qui faisoient le trajet pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce baptême, direz-vous; le voici. Les anciens Matelots s'étant noircis le visage, puis deguisez avec des guenilles & des cordes, d'une maniere tout-à-fait bisarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture ayant fait mettre à genoux les Novices Voyageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hidrographiques, qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-mêmes. Après ce ferment on fait une

longue & copieuse aspersion sur ces malheureux enrôlez, je croi qu'il leur passe bien cinquante seaux d'eau sur le corps, & cela sans avoir égard au tems ni à la saison. Une telle cérémonie n'est pas fort édifiante, comme vous voyez, on y joüe sans scrupule, & fort brutalement le mystére de notre Régénération ; mais des gens de mer n'y regardent pas de si près : Il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élément, à l'inconstance duquel ils s'abandonnent. Enfin ce lavement maritime est de tradition immémoriale, & je croi que les Matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au Baptême de l'Eglise ; cette épaisse Nation ne veut point de Cathéchisme là-dessus. Les principaux endroits où cette folie se pratique sont sous l'Equateur, sous les Tropiques, sous les Cercles Polaires, sur le Banc de Terre-Neuve, & aux détroits de Gilbraltar du Sond & des Dardanelles. Au reste, on peut s'affranchir de ce tribut en donnant à l'Equipage dequoi se bien baptiser intérieurement d'Eau-de-Vie, & c'est à ce prix-là que ceux qui sont quelque chose, obtienne un passe-droit. Trois ou quatre jours après ce baptême nous découvrîmes le Cap de Raye sur le soir, & nous entrâmes ensuite heureusement dans la Baye *Saint Laurent*, à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un calme de peu de durée, qui

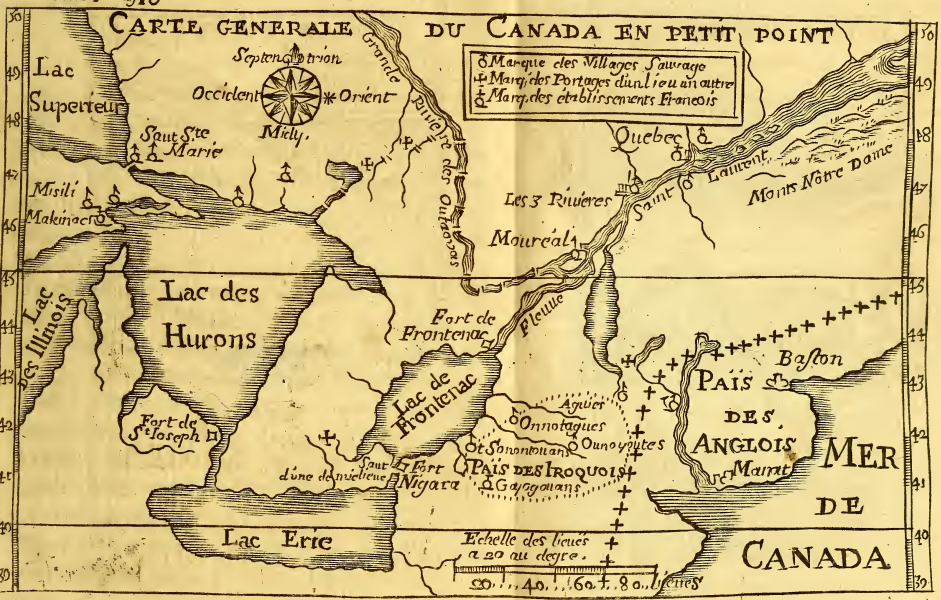
nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous euſſions vû durant la traverſe. Cela nous ſembloit bon, & nous reſpirions agréablement après les pluyes & les broüillards, & les gros Vents que nous avions eſſuyez dans le voyage. A une portée de fauconneau de notre Frégate, nous aperçûmes un *Eſpadon* * qui ſe battoit contre une *Baleine*. Ce ſpectacle, qui dura deux heures, nous amuſa fort agréablement. C'étoit un plaiſir de voir ſauter l'*Eſpadon*, de lui voir faire tous ſes efforts pour percer, de ſa lance, la monſtrueuſe bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit, & tantôt à gauche du Vaiſſeau. Les Matelots, gens qui n'en cedent guére à l'ancienne Egypte pour la ſuperſtition, nous menacérent ſur cet augure, d'une violente tempête; mais leur Prophétie aboutit à trois ou quatre jours de vents contraires. Nous louvoyâmes pendant ce tems-là entre l'Iſle de Terre-Neuve & celle du *Cap-Breton*. Nous aperçûmes deux jours après les *Iſles aux Oiſeaux*, à la faveur d'un vent de Nord. Eſt-ce qui nous porta à l'entrée du fleuve *S. Laurent*, par le Sud de

* *Eſpadon eſt un Poiſſon de dix à quinze pieds de longueur, & de quatre pieds de circonférence, ayant au bout du Muſeau une eſpece de Scie de quatre pieds de long, de quatre pouces de large, & de ſix lignes d'épaiſſeur.*

l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle nous pensâmes échouër pour l'avoir rangée de trop près. Un second calme nous surprit à l'embouchûre de ce Fleuve, suivi d'un vent contraire qui nous contraignit à louvoyer quelques jours. A la fin peu à peu nous gagnâmes *Tadoussac*, où nous jettâmes l'Ancre. Ce Fleuve a quatre lieuës de largeur en cet endroit-là, & vingt-deux à son embouchûre, mais il s'étressit peu à peu en remontant vers sa source. Nous levâmes l'Ancre deux jours après à la faveur du vent d'Est & de la marée qui nous firent passer heureusement le pas de l'*Isle-Rouge*, où, aussi-bien qu'à l'Isle *aux Coudres*, située à quelques lieuës plus haut, les courans jettent souvent les Vaisseaux sur la Côte. Nous ne fûmes pas si heureux à ce second passage, car le vent nous ayant manqué, notre Frégate tomboit sur les Rochers si nous n'eussions donné fond. On en fut quitte pour la peur de perdre le Vaisseau; car pour les hommes, ils se seroient sauvez facilement. Le lendemain, le même vent ayant augmenté, nous aparellâmes, & le jour suivant nous moüillâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, qui pour n'avoir que deux lieuës d'étenduë ne laisse pas d'être dangereuse lorsqu'on ne suit pas bien le chenail. Il ne nous restoit plus que sept lieuës de Navigation jusqu'à la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous

venons de moüiller. Au reſte nous avons

Tom. I. Pag 10.



l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle
nous pensâmes échouer.

venons de moüiller. Au reſte nous avons trouvé tant de glaces flotantes, & la terre ſi couverte de Neige depuis l'Iſle-Rouge juſqu'ici, que nous avons été ſur le point de relâcher en France, quoiqu'il ne nous reſtât plus que trente lieuës à faire. Nous avions peur de reſter dans les glaces, & d'y périr; mais Dieu nous a préſervez de ce malheur. J'aprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons Villages autour d'ici, & comme il faut ſe préparer à mettre pied à terre, trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le Pays, je vous manderai ce que c'eſt. Vous ſçaurez d'avance que le froid y eſt âpre, & que le Dieu Borée y ſouffle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez-moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire que Monſieur *de la Sale* a découvert depuis peu une grande Riviere qui ſe décharge dans le Golfe de *Mexique*, & qu'il doit s'embarquer demain pour paſſer en France. Comme il connoît parfaitemenr bien le Canada, vous ne devriez pas manquer de le voir, en cas que vous alliez cet hyver à Paris.

Je ſuis, Monſieur votre, &c.

Au Port de Quebec le 8. Novembre 1683.

LETTRE II.

Ce que c'eſt que les Plantations de Canada ; leur commencement. L'envoi des Filles publiques de France en ce Pays-là, ſon Climat & ſon Terrain.

MONSIEUR,

Dès que nous eûmes mis pied à terre l'année derniere, Mr de la Barre envoya nos trois compagnies en quartier aux Côtes du voiſinage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'eſt connu en Europe que pour côtes de la mer, c'eſt-à-dire les Montagnes, les dunes & tout autre ſorte de terrain qui la retirent dans ſes bornes, au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village ſont inconnus, on nomme Côtes certaines Seigneuries, dont les habitations ſont écartées de deux ou trois cens pas, & ſçituées ſur le rivage du Fleuve de *S. Laurent*. On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieuës d'étenduë, une autre en a cinq, &c. Les Payſans y ſont fort à leur aiſe, & je ſouhaiterois une auſſi bonne cuiſine à toute notre Nobleſſe délabrée de France. Que dis-je, Payſans ? Amende honorable à ces Meſſieurs. Ce nom là pris dans ſa ſigni-

fication ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Eſpagnol, ſi on l'apelloit Villageois ne fronceroit pas plus le ſourcil, ne releveroit pas plus fierement ſa mouſtache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort ; après tout, ils ne payent ni ſel, ni taille, ils chaſſent & pêchent librement ; en un mot ils ſont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallele avec nos gueux de Payſans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu ? Leurs habitations ſont ſituées ſur les bords du Fleuve de *Saint Laurent*. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'eſt qu'un Bois de haute futaye, ils ſont obligez de couper les Arbres, & d'en tirer les ſouches ; avant que d'y pouvoir mettre la Charuë. Il eſt vrai que c'eſt un embarras & de la dépence dans les commencemens, mais auſſi dans la ſuite on s'en dédommage en fort peu de tems, car dès qu'on y peut ſemer, ces terres vierges raportent au centuple. On ſeme le Bled dans le mois de May, & la Récolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les Gerbes ſur le champ ; on les ſerre dans la Grange à la maniere de nos Provinces Septentrionales, & l'on

* *Arpent eſt une eſpace de Terre de cent perches en quarré, de dix-huit pieds de long.*

ne prend le fléau qu'en Hyver, parce qu'alors le grain se sépare plus facilement de l'épi. On y seme aussi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chere font tant de cas, & dont, plûtôt par une sotte ostentation, que par impatience de gueule, on achete si fort la nouveauté. Nous vivons ici très-commodement; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché: le grain, la viande & la volaille; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois presque pour rien sans le transport, qui cependant est fort peu de chose. Tous les grains sont aussi fort communs. Deux sortes de gens habitent ce Pays ci, les uns sont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres sont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voyant cassez, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en bêche, & le métier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embaraſſez à trouver du fond; on les mit à même de la haute futaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leurs donnérent des concessions, pour trois ou quatre lieuës de front, & de la profondeur à discrétion; en même tems ces Offi-

ciers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moyennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au Païs, & d'une belle décharge pour le Royaume. C'étoit une petite flote chargée d'Amasones de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cithere aportoient la bénédiction. L'on m'a conté les circonstances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaste troupeau étoit mené au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir si ces Antiques n'avoient pas été du métier, & si l'âge, cet impitoyable Saturne, ne les avoit point chassées de la lice de Venus; c'est sur quoi je ne suis pas trop bien instruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées passerent leur Soldatesque en revûë, & l'ayant séparée en trois Classes, chaque bande entra dans une Sale différente. Comme elles se serroient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisoit une assez plaisante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faisoit des montres & des étalages, c'étoient trois magasins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite, il y en avoit pour les bizarres & pour

les délicats. Au bruit de cette nouvelle marchandise, tous les bien-intentionnez pour la multiplication accoururent à l'emplète. Comme il n'étoit pas permis d'examiner tout; encore moins d'en venir à l'essai; on achetoit chat en poche, ou tout au plus on prenoit la piéce sur l'échantillon. Le débit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva sa chacune, & en quinze jours on enleva ces trois parties de venaison, avec tout le poivre qui pouvoit y être compris. Vous me demanderez comment les laides eurent si-tôt le couvert. Ne sçavez-vous pas qu'on se jette sur le pain noir pendant la famine? D'ailleurs, la terreur causée par le cocuage contribuë beaucoup à ce choix. Tel s'imagine n'avoir rien à craindre pour son front avec une Epouse difforme; cet autre en veut une replète, croyant que le défaut d'agilité la rendra plus assiduë dans son domestique; mais ils se trouvent souvent en erreur de calcul, & l'on éprouve en Canada comme en Europe, qu'il n'y a point de précaution sûre contre une femme infidéle. Les cornes, direz vous, font elles donc peur en ce Pays-là? Chaque épousant se les applique de si bonne grace: Il feroit beau voir le Mari d'une traînée apréhender d'être Cocu en gerbe? Corrigez, s'il vous plaît, votre plaidoyé, Monsieur. Nos gens prétendent bien n'être pas même Cocus en herbe; ils

la Lettre 20. Page 209. explique cette attaque

Tome 1er Pag 14

PROFIL DE LA VILLE DE QUEBEC et de ses environs attaquee par les Anglois en Lannee 1691

les dé
chand
la mu
Comm
tout;
achet
prenoi
n'en fi
ſa cha
trois p
vre qu
demar
tôt le
ſe jett
D'aill
contri
gine n'
avec u
veut u
gilité
tique ;
reur d
comm
cautio
cornes
en ce F
que de
Mari c
en geri
plaidoy
bien n'
BPJCR

vous soûtiennent, mais de fort bonne foi, que ces filles ont recouvré pucelage, honneur, conduite, tout ce qu'il vous plaira, par la vertu de ce baptême dont je vous ai parlé, c'est sur ce pied-là qu'ils les prennent. A la vérité, le péché Originel à laissé de vilains restes dans ces régénérées, ce qui leur cause souvent des rechûtes ; mais, enfin, nos Maris se repaissent de cette idée, ils ne la perdent pas même dans les grands espaces de la premiere nuit de leurs Nôces. Pour reprendre le fil de ma naration, ceux qui vouloient se marier s'adressérent aux directrices, ausquelles ils étoient obligez de déclarer eurs biens & leurs facultez avant que de choisir dans une de ces Chasses, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le pere en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le Mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean ; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un bœuf, une vache, un cochon, une truië, un cocq, une poule, deux barils de chair salée, & une piéce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du Pays, ou

dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous sçavez, que les François possédent le *Canada*. Tout le monde y est bien logé & bien meublé, la plûpart des maisons sont de bois à deux étages; les cheminées sont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les sentir de loin, mais qui font grand plaisir; je vous assure, depuis Décembre jusqu'en Avril, tant le froid pénétre pendant ces quatre mois. Les raisonneurs attribuënt cela au grand nombre de montagnes qui sont dans ce vaste Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce tems-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre est aussi couverte de trois ou quatre pieds de neige, ce qui paroît surprenant pour un pays situé au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoiqu'il en soit, les jours y sont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinaire. Ils sont si beaux & si serains, qu'il ne paroît pas en trois semaines un nuage sur l'horison. Voilà tout ce que je puis vous aprendre jusqu'à present. J'espere être bientôt à Quebec, ayant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui est la Ville du Pays la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je suis, Monsieur, &c.

A la Côte de Beaupré le 2. Mai 1684.

LETTRE III.

Description de Quebec *& de l'Isle* d'Orléans.

MONSIEUR,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orléans*, avant que de m'aprocher de *Monreal*; Cette Isle a 7 lieuës de longueur & trois de largeur; elle s'étend de la traverse du *Cap-Tourmente* jusques à une lieuë & demie de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenail du Sude, est celui des Vaisseaux, car il ne sçauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle apartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui-même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir raporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la Nouvelle France. Son circuit est à peu près d'une lieuë, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi-bien que celle de plusieurs autres Pays, n'en déplaise à Messieurs

les Géographes qui comptent 1200. lieuës de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donnez la peine d'en mesurer le chemin. Quoiqu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les vaisseaux qui en viennent, car leur traverse dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de Navigation, gagner aisément l'aterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des Navires de long cours. La raison de cette difference est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Oüest soufle 260. jours. C'est une vérité connuë de tous les navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Généraux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodement logez; c'est d'ailleurs la vûë la plus belle & la plus étenduë qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*, un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville

est environnée de plusieurs sources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu personne jusquà present qui entendît assez bien l'Hydrostatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines simples ou jailliſſantes, chacun est obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conséquemment dans la basse Ville ne ressentent pas la moitié tant de froid que les habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire transporter en bâteau jusques devant leurs maisons, le bled, le bois & les autres provisions nécessaires. Mais si l'Hyver est plus rude dans la haute Ville, l'Eté n'y est pas si chaud; il s'y éleve un vent frais qui tempére l'ardeur du Soleil; ainsi compensation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin assez large, un peu escarpé, & bordé de maisons des deux côtez. Le terrain de *Quebec* est fort inégal, & la cimétrie mal observée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné sur le bord d'une petite Riviere, qui se joignant au Fleuve S. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il est logé dans le Palais où le Conseil Souverain s'assemble quatre fois la semaine, On voit à côté de grands Magasins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Egliſes à la haute Ville; la Cathédrale est composée d'un Evêque &

de douze Chanoines qui sont des Prêtres séculiers, vivant néanmoins en communauté comme des Religieux. Leur maison qui est fort grande, & dont l'Architecture est un chef-d'œuvre, apartient au Chapitre. Ces bons Prêtres qui se contentent du nécessaire, ne se mêlent uniquement que des affaires de leur Eglise; leur service est tout-à-fait semblable à celui de nos Cathédrales de France. La seconde est celle des Jesuites située au centre de la Ville. Elle est belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel est orné de quatre grandes colomnes Cylindriques & massives d'un seul bloc, de certain porphire de Canada noir comme du geais sans taches & sans filets. Leur maison est commode en toutes manieres, car il y a beaucoup de logement. Ces Peres ont de beaux jardins, plusieurs allées d'arbres si touffus, qu'il semble en Eté qu'on soit dans une glaciere plûtôt que sous un berceau. A propos de glaciere, c'est une précaution qui ne leur manque pas; ils en ont plûtôt trois qu'une, & ils ont grand soin de les bien remplir; car ces Reverends tous occupez à éteindre les flâmes de la concupiscence, aiment extrêmement à boire frais en Eté. Leur Collége est une pépiniere fort deserte; je ne croi pas qu'ils ayent jamais eu cinquante écoliers. La troisiéme Eglise, si pourtant ce noms convient à une petite Chapelle, est celle des

Récolets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hospice que Monsieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le capuchon est insinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Monsieur de *Frontenac*, & obtinrent par son credit permission d'avoir un Convent. Les Jesuites craignant que ces derniers venus ne bâtissent en ruïne leur ancienne direction, & ne leur enlevassent les plus belles dévotes, s'oposerent à cet établissement ; ils gagnérent l'Evêque, & celui-ci, par une lâche complaissance pour le *Loyolisme* qui fait trembler les Monarques sur le trône, voulut empêcher l'avancement des Récolets, quoique ses créatures ; mais les Oposans se cassérent le nez, & par le moyen de Monsieur le Gouverneur, ils ont gardé l'Hospice, & ils ont de plus une maison. La quatriéme est celle des Ursulines qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquiéme est celle des Hospitalieres qui ont un soin très-particulier des malades, quoique ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conseil Souverain de *Canada* se tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conseillers de *Capay de Spada* ; ou d'épée, composent ce Sénat, & jugent sans apel en dernier ressort toutes sortes de procès. L'Intendant s'arroge le droit de préfidence ;

mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet, quand il vient à la sale de Justice, il se place à l'opposite de l'Intendant, si-bien qu'ayant également les Juges à leur côtez, on ne distingue point le siége du Président. Monsieur de *Frontenac*, pendant son Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant; il agissoit avec lui, & avec nos vénérables Sénateurs aussi cavalierement que *Cromwel* agissoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point si la Justice est ici plus chaste & plus desintéressée qu'en France; mais au moins si on nous la vend, c'est à bien meilleur marché. Nous ne passons point par les serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide sa cause; notre Themis est expéditive, elle n'est point hérissée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourse, quatre cens francs? Ce n'est pas pour défrayer la robe & le bonnet; aussi ces Messieurs sont-ils dispensez d'en porter. Outre ce Tribunal il y a encore un Lieutenant Général Civil & Criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prevôt & un Grand-Maître des Eaux & Forêts. On se sert de traineaux, tant à la Ville

qu'a la Campagne, pour voitures d'Hyver; les chevaux qui les traînent semblent être de vrayes machines, tant ils sont impénétrables au froid. J'en ai vû cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la neige presque jusq'au poitral, sans s'aprocher des maisons de leurs maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Monreal* durant l'Hiver sur le Fleuve glacé par le moyen des traineaux sur lesquels on fait quinze lieuës par jour. D'autres se font traîner par un attelage de deux gros dogues; mais ils voyagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'Eté lorsque j'en serai mieux instruit. On me dit qu'on fait des voyages de mille lieuës avec des Canots d'écorce; attendez que jaye passé par cette mince navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Est régnent ordinairement ici le Printems & l'Automne, & ceux de la partie de l'Oüest dominent l'Hyver & l'Eté. Adieu, Monsieur, il est tems que je finisse; la matiére me manque. Ne vous plaignez pas de ma briéveté; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je possederai bien la carte de ces Pays-ci, Dieu sçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoissiez à fond l'Eglise, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le gouvernement du *Canada*. J'espére vous écrire au retour de

la campagne que nous allons faire avec M*r* *de la Barre* au Pays des *Iroquois*, Je m'em barquerai dans sept ou huit jours pour alle à *Monreal*, cependant je m'en vais faire u tour, jusques aux Villages de *Scilleri* d *Sault*, *de la Chaudiere* & de *Lorete*, habite par des *Abenabis* & des *Hurons*, & comm il n'y a que trois ou quatres lieuës d'ici, j ferai de retour la semaine prochaine. Je n puis vous informer si-tôt des mœurs de ce peuples, il faut du tems pour les bien con noître. J'ai été cet Hyver à la chasse avec trente ou quarante jeunes *Algonhins* bien faits & très-agiles, expressément pour apren dre leur langue. On en fait grand cas & elle est d'autant plus utile, que toutes les Na tions l'entendent, mille lieuës à la ronde, à la reserve des *Hurons* & des *Iroquois*; ce langage *Algonhin* differe des autres langages circonvoisins, comme le Portugais de l'Es pagnol. Au reste, cette langue n'est pas diffi cile; j'en tiens déja quelques mots qui m'ont coûté peu. D'ailleurs les *Algonhins* ravis qu'on aprenne leur langue n'épargnent pas leurs soins, & se font un honneur de vous en aplanir les difficultez.

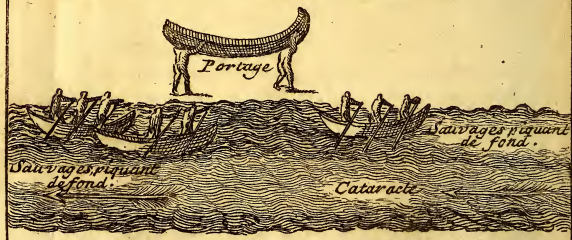
Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Quebec le 15. *Mai.* 1684.

LETTRE

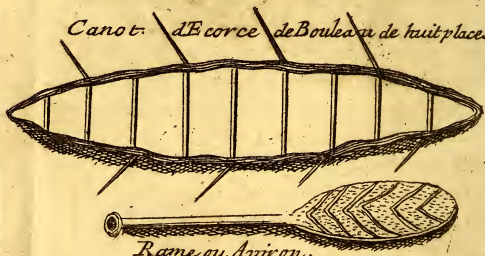
BPJCB

Canot des Iroquois d'Ecorce d'Orme eau



Sauvages voguant de bout dans un grand Canot.

Canot d'Ecorce de Bouleau de huit places.



Rame ou Aviron.

LETTRE IV.

Description abregée des Habitations sauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* Saint Laurent *jusqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuse des Anguilles. De la Ville* des trois Rivieres, *de celle de* Monreal, *& la descente des Coureurs de bois.*

MONSIEUR,

Avant mon départ de *Quebec* pour *Monreal*, j'allai visiter les Villages d'alentour habitez par les Sauvages. Celui de *Lorette* est composé de deux cens familles *Hurones* qui ont embrassé le Christianissime par les soins des Jésuites, quoiqu'avec beaucoup de scrupule. Ceux de *Silleri* & du *Saut de la Chaudiere*, sont composez de trois cens familles d'*Abenakis*, aussi Chrétiens, chez qui les Jésuites ont établi des Missions. Je fûs de retour à *Quebec* assez-tôt pour m'embarquer sous la conduite d'un Patron qui auroit mieux aimé un fret de Marchandise que de soldats. Le vent de Nord-Est nous poussa en cinq ou six jours, jusqu'aux *trois Rivieres*, nom d'une petite Ville située à trente lieuës de celle-ci. On l'apelle ainsi à cause

d'une Riviere, qui se partageant en trois branches à un demi-quart de lieuë delà, se décharge par trois divers canaux dans le Fleuve S. Laurent. Si nous avions pû aller de nuit, nous aurions fait le voyage en deux jours par les marées; Mais il est dangereux de naviguer dans l'obscurité sur ce Fleuve, à cause des batures & des Rochers. Je n'étois pas fâché qu'on moüillât l'ancre tous les soirs; car les ténébres ne m'empêchoient pas de voir pendant ces trente lieuës une grande quantité d'habitations situées aux deux côtez du Fleuve, & qui ne sont éloignées les unes des autres au plus, que d'une portée de mousquet. J'eûs le plaisir de voir faire la pêche des Anguilles par les Habitans qui se sont établis depuis *Quebec* jusqu'à quinze lieuës au-dessus. Lorsque la marée est basse, & que le flux s'est retiré, ils barrent & traversent des Clayes cet espace de Rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils mettent entre ces Clayes, de distance à autre, des Ruches, Paniers, Bouteux & bout de Quiévres, qui demeurent en cet état-là trois mois, si c'est une pêche de Printems, & deux mois si c'est une pêche d'Automne, sans qu'on soit obligé d'y toucher.

Toutes les fois que la marée monte, les Anguilles cherchant les bords du Fleuve & les fonds plats, se traînent en foule vers ces lieux-là, & lorsque la marée se retire, &

qu'elles veulent garder le rivage, elles trouvent les Clayes qui les empêchant de suivre le courant, les oblige à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée est tout-à-fait basse, on vuide ces mêmes engins, qui sont si pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des Anguilles aussi longues & aussi grosses qu'on en puisse voir. On les sale & on les met en barrique, où elles se conservent un an sans se corrompre. Elles sont merveilleuses en toutes sauces, Messieurs les Conseillers de *Quebec* leur font bonne justice à table, & ils sont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville *des trois Rivieres* est une Bicoque située à quarante-six dégrez de latitude, elle n'est fortifiée ni de pieux ni de pierre : la Riviere d'où elle tire son nom prend sa source à cent lieuës au Nord-Oüest de la plus grande chaîne de montagnes qui soit dans l'Univers. Les *Algonkins* qui sont à present des Sauvages errants sans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Riviere, où ils font de bonnes chasses de Castors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté-là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les Pays qui sont plus avant sur le Fleuve S. Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville *des trois Rivieres*, j'entens son peu d'étenduë.

& le petit nombre de ſes habitans, car d'ailleurs elle eſt fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui mouroit de faim, ſi au défaut de ſes minces apointemens il ne faiſoit quelque commerce de Caſtor avec les Sauvages. Au reſte, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'eſt de ſe grâter, & de tuër les puces; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chaſſe; cela donne aux converſations une activité incommode, & un vif importun; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel ſéjour. On m'a dit que les meilleurs Soldats du Pays étoient originaires de ce lieu-là. A trois lieuës plus haut nous entrâmes dans le *Lac S. Pierre*, qui a ſix lieuës de longueur. Nous le traverſâmes avec aſſez de peine, ayant été obligez de moüiller & lever l'ancre à diverſes repriſes, à cauſe du Calme. On m'a dit qu'il s'y déchargeoit trois ou quatre Rivieres fort poiſſonneuſes, à l'embouchûre deſquelles je découvris de très-belles maiſons avec mon teleſcope. Le vent d'Eſt s'étant élevé ſur le ſoir, nous ſortîmes du Lac, & nous demeurâmes enſuite trois heures, pour refouler le courant du Fleuve juſques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portaſſent à plein, & qu'il n'y eut pas plus de deux petites lieuës. *Sorel* eſt une côte de quatre heures

de front. Il se décharge au pié de la maison Seigneurialle une Riviere, qui porte les eaux du Lac *Champlain* dans le Fleuve de Saint Laurent, après avoir formé une Cascade de deux lieuës à *Chambli*. On ne compte que dix-huit lieuës de *Sorel* ici ; ce trajet nous emporta néanmoins trois jours, soit à cause de la foiblesse du vent, soit à cause de la force & de la rapidité du Courant. Cette Navigation est charmante ; ce ne sont que des Isles presque contiguës, & comme les deux bords du Fleuve sont habitez d'ici à *Quebec*, on a le plaisir de faire soixante lieuës entre deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement, s'apelle *Ville-Marie*, ou *Monreal*. C'est une Ville, elle est bâtie dans une Isle que l'on nomme aussi *Monreal*, & qui peut avoir quatorze lieuës de longueur & cinq de largeur. Messieurs de *St. Sulpice* de Paris en sont Seigneurs & propriétaires. Ils ont la Nomination du Baillif & autres Officiers de Justice, & même autrefois ils avoient celle du Gouverneur. Cette petite Ville est ouverte, sans aucune fortification de pieux ni de pierre. Il seroit aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoique son terrain soit égal & sablonneux. Les petits Vaisseaux sont contraints de s'arrêter au pié des Maisons d'une face de la Ville à cause des courants ; car à un demi-

quart de lieuë delà, on ne voit sur le Fleuve que rapides, cascades, boüillons, &c. Mr *Perrot* Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'apointement; mais comme il fait un grand Négoce de Pelleterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amassé cinquante mille écus en fort peu de tems, sçachons lui en bon gré, Monsieur, il est rare qu'un Gouverneur ne s'enrichisse qu'aux dépens des bêtes. Il y a Bailliage à *Monreal*, mais cette Justice est gueuse: l'herbe est ici trop courte, & le paturage manque; une bonne mangerie de France engraisseroit bien Mr le Baillif & ses Officiers. La fortune n'est ici que pour les Marchands: Ceux-ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du *Canada*, descendent presque tous les ans, avec une quantité prodigieuse de Castors qu'ils échangent pour des armes, des chaudieres, des haches, des couteaux & mille autres marchandises sur lesquelles on gagne jusques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général est fort exact à venir honorer de sa présence cette espéce de Foire; outre qu'il est le premier échangeur, ces Sauvages lui font force présens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce sont des jours de récolte pour lui. Ce séjour me paroît assez agréable l'Eté, car on dit qu'il y pleut rarement en cette saison-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de

bois qui portent en canot de la marchandise chez toutes les autre Nations Sauvages de ce Continent, & ils en raportent des Castors. J'en vis revenir il y a sept ou huit jours 25 ou 30 chargez excessivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque canot, lequel portoit 20 quintaux pesant, c'est-à-dire quarante paquets de Castors, valent cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voyage. Si ces voyageurs ont fatigué dans une si longue course ils s'en donnent à cœur joye au retour. Ceux qui sont mariez sont ordinairement plus sages; ils vont se délasser chez eux, & ils y portent leurs profits; mais pour les garçons, ils se plongent dans la volupté jusqu'au cou. La bonne chere, les femmes, le jeu, la boisson, tout y va. Tant que les Castors durent, rien ne coûte à nos Marchands. Vous seriez même étonnez de la dépense qu'ils font en habits. Mais la source est elle tarie, le Magazin est-il épuisé? Adieu dentelles; dorures, habillemens, adieu l'atirail du luxe, on vend tout. De cette dernier monnoye, on négocie de nouvelles Marchandises, avec cela ils se remettent en chemin, & partagent ainsi leur jeunesse entre la peine & la débauche; ces Coureurs, en un mot, vivent comme la plûpart de nos matelots d'Europe. Au rest-

te, Messieurs de *S. Sulpice* ont le soin d'envoyer ici des Missionaires de tems-en-tems, qui vivent sous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Pays. Ils sont logez dans une belle, grande & magnifique maison de pierre de taille. Leur Eglise n'est pas moins superbe. Elle est bâtie sur le modéle de celle de *S. Sulpice* de Paris, & l'Autel est pareillement *Isolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Isle, produisent un revenu considérable, car les habitations sont bonnes, & les Hatans riches en Bled, bétail, volaille & mille autres d'enrées qu'ils vendent ordinairement à la Ville; mais le Nord de l'Isle n'est pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs, avec leur mine toute béate, & toute crucifiée, ont toûjours traversé l'établissement des Jésuites, & des Récolets à *Monreal*, car nos devots Missionnaires n'aiment pas la multiplication spécifique des ouvriers dans la vigne du Seigneur. Le zéle excite une sainte jalousie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On présume pourtant que Messieurs de *Saint Sulpice* auront le dessous, & qu'ils seront obligez à la fin d'accepter ce renfort de moissonneurs. J'ai vû à une lieuë d'ici, au pied d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrétiens, & dirigé par deux Prêtres de ce Séminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux

lieuës dici ; c'eſt un nommé le Pere *Bruyas*, Jeſuite, qui cultive ce champ ſpirituel.

Dès que Monſieur *de la Barre*, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter *Quebec*, en aura reçû, je partirai pour le Fort de *Frontenac* où je ſuis deſtiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même campagne, je pourrai à mon retour vous amuſer par le recit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce ſont de terribles ennemis, diſent-ils, que ces Iroquois ; nous les verrons. Cependant,

Je ſuis, Monſieur votre, &c.

A Monreal *ce* 14. *Juin* 1684.

LETTRE V.

Des Iroquois ; *la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux, & comment, &c.*

MONSIEUR,

Je vous écrivis il ya quatre jours, & je ne croyois guere, & fermant ma Lettre,

revenir si promptement à la charge. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles me paroissoit en perspective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'aprendre ce qui s'est passé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail aussi ample, & aussi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaisir ; & le bon homme Anchise ne fut pas plus transporté de joye lorsqu'il tendit les bras à son cher & pieux Enée dans le Pays des Ombres, que je le fus d'être instruit en ce monde *lointain*, de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curiosité impatiente de connoître Messieurs les *Iroquois*, & de sçavoir si les mœurs & les coûtumes de cette Nation, répondent à l'idée desavantageuse que nous nous en formons. Je souhaiterois pouvoir vous contenter, mais votre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les Experts & les connoisseurs sur cette matiére ? Il y a dequoi étudier chez un *Iroquois*, afin que vous le sçachiez, & il me faudroit écouter là-dessus des personnes qui ont fait plusieurs fois le voyage. Quand je le ferai moi même, j'observerai ces peuples avec toute l'aplication possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à present pour votre service, c'est de vous faire

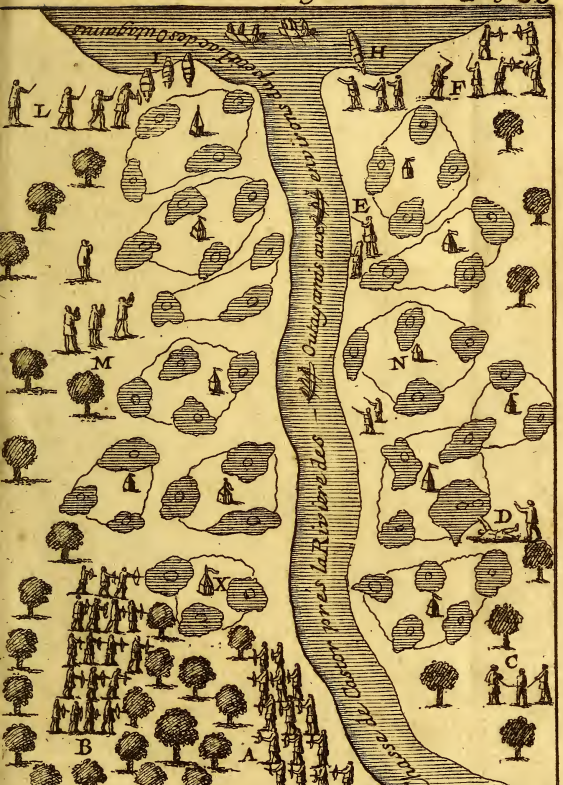
part de ce que j'apris cet Hyver. Je vous le donne sur la foi de mes Auteurs; ils sont d'autant plus croyables qu'ils ont demeuré vingt-ans au Pays des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces Barbares ne sont qu'une seule Nation, & qu'un seul intérêt public. On pourroit les nommer pour la distribution du terrain, les Suisses de ce Continent. Les *Iroquois* sont partagez en cinq Cantons, sçavoir les *Tsonontoüans*, les *Goyogoans*, les *Onnotagaes*, les *Onoyouts* & les *Agniés*. Chaque Canton n'est proprement qu'un Village; il y a trente lieuës de l'un à l'autre; ils sont tous situez près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez sçavoir au juste comment ils nommeroient leurs Cantons en François, je ne trouve point à mon sens de terme plus propre que celui de Cabane. A ce mot n'allez pas vous representer le Palais étroit & roulant de nos bergers. Figurez-vous plûtôt chaque Cabane comme un gros Bourg. Nous en avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en est trouvé jusqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux-mille guerriers, deux mille vieillards, quatre mille

femmes, deux mille filles, & quatre mille enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette suputation pour le prix qu'elle me coûte; si vous ne la croyez pas juste envoyez un meilleur Arithméticien. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cinq Cabanes se visitent réciproquement tous les ans par des députez; alors on fait le festin d'union, & l'on fume la grande pipe, ou le grand Calumet des cinq Cantons. Ces peuples sont alliez des Anglois depuis longtems, & par le commerce des Pelleteries qu'ils font avec la *Nouvelle York*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur est nécessaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François, Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par raport au commerce; s'ils n'avoient pas besoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en soucieroient fort peu; aussi leur faisons-nous bien valoir notre trafic, on leur vend les marchandises au quadruple du juste prix. Au reste, ces peuples sont libres dans toute l'étenduë du droit naturel, & il semble que la liberté presque bannie de toute la terre, ait choisi sa retraite & son asile chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéïr aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuster l'idée des soûmis-

sions avec celle d'un véritable homme, & le seul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* se croit souverain, & il prétend ne relever que de Dieu seul qu'il nomme le *Grand Esprit*. Ils nous ont presque toûjours fait la guerre depuis l'établissement des Colonies de *Canada*, jusqu'aux premiéres années du Gouvernement de Monsieur le *Comte de Frontenac*. Messieurs de *Courselles* & de *Traci*, Gouverneurs Généraux firent quelques campagnes d'Hiver & d'Eté par le *Lac Champlain* contre les *Agniés*, mais avec peu de succès. On ne fit que brûler leurs Villages, & enlever quelques centaines d'enfans, d'où sont sortis les *Iroquois Chrétiens* dont je vous ai parlé. Il est vrai qu'on défit quatre-vingt-dix ou cent guerriers, mais il en coûta bien des membres & la vie même à plusieurs Canadiens & soldats du Régiment de *Carignan*, qui ne s'étoient pas assez munis contre l'horrible froid qui régne dans le *Canada*. Mr le *Comte de Frontenac* qui releva Mr de *Courselles*, ayant connu que ces barbares entendent mieux que nous autres Européens la guerre de ce Pays-là, ne voulut pas faire à son tour des entrepriſes inutiles, & fort onéreuses au Roi. Au contraire il forma le dessein de conclure une bonne Paix avec cette Nation, & il y travailla de son mieux. Il visoit sagement à trois choses. La premiére de rassurer la plûpart des

habitans François, qui étoient sur le point d'abandonner tout, & de s'en retourner en *France*, si la guerre eût duré; la deuxiéme d'encourager par cette Paix un grand nombre de gens à se marier & à défricher des terres, afin d'augmenter les Colonies; la troisiéme de faciliter la découverte des Lacs & des Nations Sauvages qui habitent ces Côtes, afin d'y établir le Commerce, & de les attirer dans notre parti, par de bonnes alliances, en cas de rupture avec ces *Iroquois*. Ce fut principalement par ces trois motifs que Mr de *Frontenac* fit, en forme d'ambassade, une députation de quelques Canadiens aux Cabanes. Ils assurérent les *Iroquois* que le Roi ayant été informé qu'on leur faisoit la guerre sans cause, l'avoit fait partir de *France* pour faire la Paix, & leur procurer en même-tems toutes sortes d'avantages touchant le commerce. Ce compliment n'eût pas produit grand effet en Europe, on l'auroit pris pour un leurre & pour un apas; mais la politique *Iroquoise* n'est pas si défiante. Cette Nation écouta donc les députez avec plaisir. Une circonstance contribuoit d'ailleurs à la rendre plus crédule & plus docile. C'est que le Roi d'Angleterre Charles second qui vendoit alors son amitié à la France, avoit ordonné à son Gouverneur de la *Nouvelle York* de faire entendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus


Chasse des Castors dont j'ay parlé en ma 16. Lettre Page
A. Iroquois surprenant les Chasseurs ennemis.
B. Chasseurs rassemblés venant a la rencontre.
C. Sauvage surpris et fait prisonnier de Guerre.
D. Sauvage surpris et tué en se deffendant.
E. Iroquois embusqué tirant sur les Canots des ennemis.
F. Iroquois tirant sur les Canots qui s'enfuient.
H. Sauvages qui s'enfuient dans leurs Canots.
I. Canots d'Ecorce.
L. Sauvages qui s'enfuient
M. Femmes qui s'enfuient portant leurs Enfans.
X. Cabane de 20. Chasseurs
N. District pour 2 Cabanes de 20. Chasseurs Situé au milieu.
Etang ou petit lac au milieu duquel les Castors batissent leurs caba.

habit
d'aba
Franc
d'enc
bre d
terres
troisi
& de
Côtes
les at
allian
quois.
motif
d'amb
Canad
Iroqu
leur fa
partir
procu
vantag
plim e
rope,
un apa
pas si
les dé
contrib
dule &
gleterr
son an
Gouve
tendre

RPJCB

sans ressource s'ils ne s'accommodoient au plûtôt avec cette Couronne, & qu'elle alloit faire passer des forces nombreuses pour les accabler. Ils reçûrent donc fort-bien l'ambassade, & renvoyérent les députez très-contens. Ceux-ci étoient chargez de dire à Monsieur le Gouverneur que quatre cens *Iroquois* se trouveroient à l'endroit où l'on a construit depuis le Fort de *Frontenac*; que son Excellence s'y trouveroit avec pareil nombre d'hommes; & que là on conviendroit de tout. Le projet s'exécuta heureusement au bout de quelques mois, la Paix fut arrêtée entre les deux Nations. Monsieur de la *Salle* rendit un service important dans cette occasion; il donna au Gouverneur des Conseils que vous jugeriez vous-même excellens; si j'avois le tems de vous les raporter. Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires. Je vous rendrai plus sçavant quand je le serai moi-même. Je suis jusqu'au retour de ma campagne.

Votre, &c.

A Monreal *le* 18. *Juin* 1684.

LETTRE VI.

Des Voitures de Canada *qui sont des Canots d'écorce de bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.*

MONSIEUR,

Je contois de partir aujourd'hui ; mais la quantité de grands canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage est retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loisir pour connoître ces fragiles voitures ; je vous dirai en peu de mots ce que c'est & cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courses de ce Pays-ci. Je viens de voir plus de cent canots, grands & petits ; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expéditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant differente, c'est-à-dire de dix jusques à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seroient admirables pour le passage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un assez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? Ce sont de

vrayes Chaises de Poste pour l'autre Monde. On y est assis sur les talons ; pour peu de mouvement que l'on se donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renversent. Les plus grands peuvent contenir aisément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de canoteur on peut transporter jusqu'à 20 quintaux. Les grands canots faits d'écorce de *Bouleau* sont sûrs, & ne tournent jamais : on léve ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une seule écorce suffit quelquefois pour tout un grand canot, tant les arbres de cette espéce sont gros en ce Pays-ci ; mais quand il faut plusieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent deux autres avec des racines pour faire les bords, & cela si artistement qu'on jureroit que le canot est tout d'une piéce. Ils sont garnies ou de cisses & de varangues d'un bois de cédre presque aussi leger que le Liége. Les cisses ont l'épaisseur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il régne à droit & à gauche d'un bout d'un canot à l'autre, deux Maîtres ou précintes, dans lesquels sont enchassées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traversent le canot sont attachées.

Ces bâtimens ont 20 pouces de profondeur, c'eſt-à-dire des bords juſqu'au plat des varangues; ils ont 28 pieds de longueur & 4 & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils ſont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avoüer, qu'ils ſont en recompenſe bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent ſur le caillou ou ſur le ſable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevaſſes gâte les vivres, les Marchandiſes, & toute la cargaiſon. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevaſſe ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on eſt obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle peſe ſi peu que deux hommes la portent à leur aiſe ſur l'épaule, chacun par un bout. Cette ſeule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Riviéres du *Canada* qui ſont remplies de Caſcades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de tous ces fâcheux endroits on eſt obligé ou de tranſporter les canots par terre, ou de les tirer ſur l'eau le long du rivage; pourvû que le Fleuve ne ſoit pas trop rapide, ni la rive trop eſcarpée. Ces canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient ſi l'on ne ga-

gnoit terre dès que le vent s'éleve. Cependant on fait des traverſes de quatre ou cinq lieuës d'une Iſle à l'autre ; mais c'eſt toûjours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement ſubmergé, on riſque o t à perdre les vivres. Ajoûtez à cela que les Pelleteries ſeroient perduës pour peu qu'elles fuſſent moüillées ce qui feroit la plus groſſe perte dans le trafic. Il eſt vrai que ces canots portent des petites voiles, mais il faut un tems à ſouhait pour s'en ſervir. Si le vent eſt un peu fort, quoi-qu'en poupe. il eſt impoſſible d'en profiter ſans s'expoſer à faire naufrage. Il n'y a que les vents modérez qui ſoient propres pour ces ſortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbs de vents qui ſont entre le Nord-Oüeſt & le Nord-Eſt, pour mettre la voile ; & pour peu que les autres vents ſouffient (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoye) on eſt obligé de gagner le rivage au plus vîte, de débarquer précipitamment le canot, & d'attendre le calme. Voici le manœuvre de cette navigation. Les Canoteurs agiſſent ſucceſſivement à genoux, debout & aſſis. Ils ſont à genoux lorſqu'ils deſcendent les petits Cataractes ou les Caſcades des Riviéres. Ils ſont debout, lorſqu'ils piquent de fonds avec des perches pour refou er les courans & les rapides, & ils ſont aſſis dans les eaux dormantes. Leurs Rames

sont d'érable, & tournées de la maniere que je vais vous les repreſenter. La pêle de la Rame à 20 pouces de longueur, 6 de largeur; & 4 lignes d'épaiſſeurs Le manche, qui eſt gros comme un œuf de pigeon a trois pieds de longueur ou environ. Ils ſe ſervent de perches ou lates de pin pour refouler les courans les plus rapides, & c'eſt ce qu'on apelle piquer de fond. Ces Bâtimens n'ont ni poupe ni prouë; ils ſont également taillez en pointe devant & derriere; ils n'ont ni quille, ni clous, ni toulets. Ils ne durent que cinq ou ſix ans. Celui qui les gouverne rame comme les autres ſans interruption. Ils coutent ordinairement 80. écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant coûté 90. Mais il eſt de franc Bouleau, & l'un des plus ſpacieux canots que l'on puiſſe voir, c'eſt au moins un bord de Vice-Amiral. On m'aprend aujourd'hui que Mr *de la Barre* leve du monde aux environs de *Quebec*; & que le Gouverneur de cette Iſle vient de recevoir ordre de faire tenir les Milices des Côtes circonvoiſines toutes prêtes à marcher.

Je ſuis, Monſieur votre, &c.

A Monreal *ce* 20. *Juin* 1684.

LETTRE VII.

Description du Fleuve St. Laurent *depuis le* Monreal *jusqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve. Du Fort* Frontenac *& de son utilité. Entreprise de Mr* de la Barre *Gouverneur Général contre les* Iroquois. *Son accommodement, ses harangues & les réponses*

MONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la Campagne. Il est juste que je vous tienne parole, & que je vous donne une fidéle relation de cette pénible course, écoutez-moi donc bien, je commence mon recit. Nous nous embarquâmes ici le vingt-troisiéme de Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque canot. Le mien étoit conduit par trois habiles Canadiens. Nous voguâmes contre la rapidité du Fleuve jusqu'à trois lieuës de cette Ville. Là nous trouvâmes le *Saut de St. Loüis*, petit Cataracte si violent qu'on fut contraint de se jetter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour traîner les canots un demi quart de lieuë contre le courant. Nous nous

rembarquâmes au-dessus de ce passage, & après avoir vogué 12 lieuës ou environ, partie sur le Fleuve, partie sur le *Lac de Saint Loüis*, jusqu'au lieu apellé les *Cascades*, il fallut débarquer & transporter nos canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieuë de là. Il est vrai qu'on les auroit encore pû traîner en cet endroit avec un peu de peine, si nous ne nous fussions pas trouvez au dessus du Cataracte *du Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne consistoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler sans cesse les courans, soit en traînant les canots ou en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou six lieuës plus haut aux *Sauts de Cédres & du Buisson*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cens pas. Nous entrâmes à quelques lieuës au-dessus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 20 lieuës de circonférence, & l'ayant traversé nous trouvâmes des courans aussi forts que les précédens. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi-lieuë. Il ne nous restoit plus à franchir que le pas des *Galots*. Nous fûmes obligez de traîner encore nos canots contre la rapidité du Fleuve. Enfin après avoir essuyé bien des fatigues à tous ces passages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Galete*. De cet en-

droit au *Fort de Frontenac* il ne nous restoit plus que vingt-heures de chemin. Encore la navigation devoit-elle être beaucup plus douce puisque nous allions voguer sur une eau tranquille & presque aussi dormante que celle d'un Etang. Aussi nos canoteurs quitérent-ils la perche, & ne se servirent plus que de la rame. Au reste tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la persécution des *Maringoüins*. Ce sont ces moucherons qu'on appelle en France des cousins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits parasistes font bonne chere, & s'engraissent d'un sang qui ne leur coûte rien? Quoiqu'il en soit leur fréquentation est un spécifique contre le trop de sommeil; ils garantissent des rêves impurs; ils tiennent leur homme allerte, tout sentinelle devroit en faire bonne provision. Tout le *Canada* est infecté de ce mauvais cousinage, & il vient fondre par nuées sur votre pauvre peau. L'on peut s'en préserver, par la fumée de la pipe, mais il n'est pas donné à chacun de goûter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remede pire que le mal. Il est plus facile & même plus sûr de recourir à la précaution des berceaux. Un berceau ce sont des branches d'arbres, hautes de deux pieds; on les fiche en terre de distance en distance à proportion qu'on veut faire l'espace long ou large:

comme ces branches sont plantées en demi cercle, elles se joignent par la partie supérieure & font un arc. On étend un lit dessous, on le dresse, & pour le dessus, on le couvre d'un grand drap qui traînant à terre de tous côtez ferme l'entrée au *Maringoüins* & les oblige à faire le bivaque. Nous arrivâmes au *Fort de Frontenac* après vingt jours de navigation. Dès que nous fûmes débarquez, Mr *Duta* Commandant de nos troupes visita les Fortifications & les trois grosses barques ancrées au Port. Nous y fîmes des réparations considérables, & ces trois bâtimens furent radoubez & apareillez en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit de grandes courtines flanquées de quatre petits bastions; ces flancs n'avoient que deux crénaux, & les murailles étoient si basses qu'on y auroit pû facilement grimper sans échelle. Monsieur de la *Salle* qui après avoir si bien contribué à la conclusion de la paix avec la Nation Iroquoise avoit obtenu du Roi pour lui, & pour ses descendans la propriété de ce Fort, l'avoit tellement négligé qu'au lieu d'en retirer les profits du commerce il lui étoit à charge par la dépense qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort me paroît avantageusement situé pour trafiquer avec les cinq Nations *Iroquoises*. Car leurs Villages n'étant pas bien éloignez du Lac, il leur est plus facile d'y transporter leurs

Pelle-

Pelleteries en canot, que de les transporter à la *Nouvelle Yorh* par terre. Mais je le croi de peu d'utilité en tems de guerre, à cause des cataractes & des grands courans dont je vous ai parlé, où je suis persuadé que cinquante *Iroquois* peuvent arrêter à coups de pierres cinq cens François bien armez. Imaginez-vous, Monsieur, qu'en l'espace de vingt lieuës le long du Fleuve, l'eau est si rapide qu'on n'oseroit éloigner le canot de quatre pas du rivage. Il n'est pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant, comme je vous ai dit, qu'une vaste forêt, on tombe d'embuscade en embuscade, & il n'y a pas non plus de sûreté à marcher sur le bord de ce Fleuve à cause des arbres épais & touffus dont il est planté. Les Sauvages, Satires & Faunes réels, vrais Habitans de bois, sont naturalisez à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les brousailles, à courir à travers les épines & les buissons comme en rase Campagne. Ce n'est pas le fait du François; il ne court pas à l'aveugle, & il veut voir où il met les pieds. Si nous avions le même talent que ces Sauvages vous pourriez me répondre qu'en faisant marcher cinq ou six cens hommes par terre pour couvrir les canots qui porteroient des vivres, il n'y auroit presque rien à craindre : Il est vrai, mais aussi ces troupes consumeroient plus de

vivres que ces canots n'en sçauroient porter avant que d'arriver à ce Fort ; outre que les *Iroquois* y seroient toûjours supérieurs. Je ne vous dis rien de cette Place, je vous en ferai la description lorsque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en général. Il vaut mieux à present reprendre le fil de la Relation. Quand le bruit se fut répandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux petits Villages nommez *Gancouſſe* & *Quenté* qui ne sont éloignez de ce poste que de sept ou huit lieuës, accoururent pour nous faire vivre grassement & à bon marché. Nous étions accablez de viande & de poisson : c'étoient des profusions de cerf, de chevreüil, de poulets-d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des balles. Monsieur de la Barre nous joignit sur la fin d'Août ; mais loin de profiter de notre abondance, peu s'en fallut qu'il ne fît là le grand & dernier voyage. Il fut attaqué d'une fiévre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & son Esculape avoit déja prononcé l'Arrêt de condamnation. Ce mal fit aussi-bien du ravage sur la Milice que Monsieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur assez singulier nos trois Compagnies ne branlérent point la contagion les épargna comme par respect, ou par faveur. Cette sorte de fiévre, quoiqu'intermittente, avoit tout le

pouvoir néceſſaire pour envoyer le malade en poſte dans l'autre monde. Dans le friſſon les mouvemens convulſifs, les tremblemens & la fréquence du pouls étoient ſi violens, que la plûpart des Malades périſſoient au deux ou troiſiéme accès : leur ſang étoit brun, tirant ſur le noir, mêlé d'une eſpéce de féroſité jaunâtre, qui reſſembloit aſſez à du pus. Nous demandions raiſon de ces Symptomes au Médecin de Mr *de la Barre*, & ce Docteur ſoutenant en habile homme la réputation de ſes Maîtres & de ſes confreres nous ébloüiſſoit par ſes grands mots. Jamais Hypocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage ſur l'origine de la fiévre. Cette maladie, diſoit-il, après s'être bien froté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte ſur le viſage, cette maladie ne peut s'attribuër qu'aux mauvaiſes qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêt à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet, il ſortit de la ſavante bouche comme un torrent de Phiſique. Je vous dirai ce que j'en ai retenu, redoublez votre attention. L'air étant trop rarefié par le rapide mouvement que la chaleur exceſſive de la ſaiſon cauſe aux vapeurs, on n'en reçoit pas aſſez pour une ſaine & ſalubre reſpiration ; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe par les tuyaux

pulmonique s'étant chargé d'insectes, & de petits corps impurs, jette la nature dans un mortel dérangement. De plus l'Eau-de-Vie & les Viandes salées aigrissent le sang. Cette aigreur, observez bien Monsieur, cette aigreur cause une espece de coagulation du chile & du sang lorsqu'ils se mêlent dans les veines : Cette coagulation l'épaissit & l'empêche de passer dans le cœur aussi vîte que de coûtume; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans son plein jour la fiévre du Fort de *Frontenac*. Avez-vous jamais vû raisonner plus profondement sur les obstacles que le sang peut trouver dans sa circulation? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaissit; cette épaisseur qui étrecit le passage, n'êtes-vous pas charmé d'une telle gradition; celle du Médecin, malgré lui sur la langue empêchée de la fille muete ne me paroît pas mieux enchaînée. Avec tout ce docte étalage je ne laisse pas de me sentir un scrupule. Si l'Oracle de notre Esculape est vrai, pourquoi cette fiévre n'a-t'elle pas répandu sa malignité sur tous les habitans du Fort, pourquoi s'est-elle acharnée sur ces pauvres gens de milice? Cela me fit proposer une autre conjecture. C'est que ces Soldats de milice qui n'étant pas assez habiles pour naviguer avec la perche en * pi-

* *Piquer de fond. Voyez ma derniere Lettre.*

quant de fonds, furent obligez de se jetter sans cesse à l'eau pour traîner leurs canots dans les rapides continuels du Fleuve ; Or, comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout-à-fait excessives, le sang pouvoit bien se glacer par antipéristase, & causer vrai-semblablement des révolutions dans la nature qui produisirent les fiévres dont je parle, s'il est vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculosa est.* Je regardois ce raisonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon savoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & surannée *Antiperistase*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monsieur *de la Barre*, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antipéristasiés* je renonçai à la théorie de la fiévre, trop content de ne l'avoir pas logée sous ma peau. A peine Monsieur *de la Barre* se trouva-t'il convalescent que lui & nous rentrâmes dans nos canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une station de quinze ou vingt jours ; la saison étoit avancée : la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prévoir que le dessein échoüeroit ? Nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en

cinq ou six jours nous arrivâmes devant la Riviére *de la Famine*, où la crainte d'un Orage nous obligea d'entrer incessamment. Mr *de la Barre* eut là des nouvelles de Mr *Dulhut*. Ce dernier avoit fait partir un canot de *Missilimakinac* pour donner avis à notre Général que conformement à ses ordres, il avoit engagé les *Hurons*, les *Outaouas*, & quelques autres Peuples circonvoisins à se joindre à l'Armée Françoise, & que de plus il amenoit un renfort de deux cens braves Coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans une meilleure conjoncture auroit bien réjoüi Mr *de la Barre*, ne le toucha point. Ce grand nombre de malades qu'il traînoit avec soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hôpital mouvant, l'effrayoit. Ce triste spectacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres inconveniens. La crainte que les *Iroquois* ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas le danger le moins pressant, & ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'en aviserent pas. Enfin Monsieur *de la Barre* après avoir pesé toutes choses mûrement, prit le parti le plus sûr pour se dégager d'un si mauvais pas. Ce fut de renvoyer le même canot à Mr *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congédier au plus vîte les Coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort soigneusement une jonction avec nous. Heureusement que Mr *Dulhut* reçût l'ordre

à *Niagara* où il pouvoit encore l'exécuter assez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remerciment, & les renvoya; mais ceux-ci ne se payérent pas de cette monnoye: ils s'en allérent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoise de toutes piéces, ils la donnoient de bon cœur au *mauvais Esprits*. Mr *de la Barre* voulant aussi écarter le péril du côté des *Iroquois*, résolut d'y employer Mr *le Moine*. C'est un honnête homme de Normand, & si estimé de ces Peuples, aparemment pour sa droiture, qu'ils le surnomment *Akoueſſon*, c'est-à-dire la perdrix. Il fut envoyé au Village des *Onnontagues* à dix-huit lieuës de la Riviere où nous étions, & Mr *de la Barre* le conjura lorsqu'il partit, d'user de toute son adresse naturale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr *le Moine* ne perdit pas sa peine ni ses sollicitations. Peu de jours après son départ on le vit revenir comme en triomphe, accompagné de la *Grancula*, *Iroquois* de la premiere volée, & suivi de trente jeunes Guerriers. Notre Général ayant apris avec beaucoup de plaisir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoya aussi tôt pour rafraîchissement, du pain, du vin & des truites saumonnées, dont la pêche étoit si copieuse qu'on en prenoit jusqu'à cent du coup de filet. Il fit aussi faire des complimens à Son Excellence *Iroquoise*: Le

député lui dit que le Seigneur *de la Barre* avoit bien de la joye de son arrivée, & qu'il se feroit un grand plaisir de lui parler après qu'elle se seroit donné quelques jours de repos. Cependant on avoit eu la précaution de renvoyer tous les malades à la Colonie pour ne les pas exposer à la vûë des *Iroquois*. Mr *le Moine*, quoique Normand, avoit aussi daigné donner une petite atteinte à sa candeur faisant accroire à ceux qu'il avoit amenez, que le corps de notre Armée étoit au *Fort de Frontenac*, & que nous autres soldats campez n'étions qu'un détachement choisi par le Général pour l'escorter. D'abord ces bonnes personnes de Sauvages prirent tout pour argent comptant; mais ils se desabusérent & s'aperçûrent que leur fidéle Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la bande qui n'étoient pas tout-à-fait étrangers dans notre langue, ayant rodé la nuit auprès de nos Tentes, furent informez de tout par des conversations dont on ne les croyoit pas témoins, & ne manquérent point à faire part de la découverte à leurs camarades. Nos Voyageurs s'étant délassez pendant deux jours, le maître *Iroquois* fit demander audience à Monsieur *de la Barre*. Ce Général l'accorda volontiers, & la *Grangula* n'ayant pas manqué de venir avec sa suite à l'heure dont on étoit convenu, fut admis, non avec toutes les façons du cérémonial de Cour,

CAMPEMENT
DE Mr.
DE LA BARRE.
Canots et Bateaux de l'Armée.
2. Interprete
Officiers François
fficiers François
Mr. de la Barre.
Calumet de Paix
Coüere de Porcelaine.
LA GRANGULA.
Cabane de ses Iroquois.
Riviere de la Famine.
Cortege de la Grangula assis sur le Cul.
Lac de Frontenac.

36
dép
avc
se f
qu'
pos
ren
ne
le
dai
dei
ne:
Fo
da
ch
bo
rei
de
Pe
ba
da
de
de
té
de
V
jo
di
l'a
pa
d
tc

mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je m'assure, une grande impatience de sçavoir ce qui se passa dans cette entrevûë, il faut vous contenter. L'Interpréte bien instruit auparavant par Mr *de la Barre*, fit un long discours. *L'Iroquois* écoutoit de toutes ses oreilles. Il étoit placé le premier de sa troupe, tout assis par terre les jambes croisées, suivant la coûtume des Orienteaux, & la pipe leur servoit de contenance. Monsieur l'Ambassadeur Sauvage avoit vis-à-vis de lui le grand Calumet de Paix. Vous devez connoître cet instrument aussi bien que le Colier, si vous voulez comprendre quelque chose à la harangue de Mr *de la Barre*, aprenez donc ce que c'est.

Le Calumet de Paix est une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; Le tuyeau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet a huit pouces; la bouche où l'on met le tabac en a trois. Sa figure est à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimez. Les Sauvages s'en servent, pour les négociations, pour les affaires politiques, & surtout dans les voyages, pouvant aller partout en sûreté dès qu'on porte ce Calumet à la main; Il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même effet, que le pavillon d'amitié fait

chez nous ; car les Sauvages croiroient avoir fait un grand crime, & même attirer le malheur sur leurs Nations, s'ils avoient violé les droits de cette vénérable pipe. Les Coliers, sont certaines bandes de deux ou trois pieds de longueur, & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine, qui sont de certains coquillages qu'on trouve au bord de la Mer entre la *Nouvelle York* & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros comme de petits pois, & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percez en long comme les perles, & enfilez de la même maniere, à des fils à côté les uns des autres. On ne sçauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociations avec les Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces Coliers, qui servent de contracts & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelquesfois un siécle ceux qu'ils ont reçû de leurs voisins ; & comme chacun a sa marque différente, on aprend des Vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient, après lequel siécle ils s'en servent à de nouveaux traitez. Après cette instruction préliminaire, venons au discours.

» Le Roi mon maître informé que les » cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient de- » puis long-tems à la Paix, m'a ordonné

de me transporter ici avec une escorte, & « d'envoyer *Akoueſſan* au Village des *Onnontagues*, pour inviter les principaux Chefs « à me venir voir. L'intention de ce grand « Monarque est que nous fumions toi & « moi ensemble dans le grand *Calumet* de « Paix; pourvû que tu me promettes au « nom des *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagues*, *Onoyouts* & *Agniés*, de donner une entiere satisfaction & de dédommagement à ses sujets, & de ne rien faire à l'avenir, qui puisse causer une fâcheuse rupture. «

Les *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagues*, *Onoyouts* & *Agniés*, ont pillé, « ruïné & maltraité tous les Coureurs de « bois, qui alloient en course chez les *Illinois*, chez le *Outamis* & chez les autres « peuples enfans de mon Roi. Or, comme « ils ont agi en ces occasions contre les Traitez de la Paix concluë avec mon Prédecesseur; je suis chargé de leur en demander ré- « paration, & de leur signifier qu'en cas de « refus, ou de récidive à ces pillages, j'ai « ordre exprès de leur déclarer la guerre. «

Ce Colier affermit ma parole.*

Les Guerriers des cinq Nations ont in- « troduit les *Anglois* dans les Lacs du Roi «

* Affermit *est la phrase Iroquoise au lieu de* garantit.

» mon maître, & chez les peuples ſes en-
» fans, pour détruire le commerce de ſes
» ſujets, & pour obliger ces Nations à ſe
» ſouſtraire à l'obéiſſance qu'elles lui doi-
» vent. Ils les y ont menez malgré les dé-
» fenſes du précédent Gouverneur de *Nieu-*
» *York*, qui prévoyoit les riſques où ils s'ex-
» poſoient les uns & les autres. Je veux bien
» oublier ces démarches, mais ſi *pareille cho-*
» *ſe* arrive dorénavant, j'ai ordre exprès de
» vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

» Ces mêmes guerriers ont fait pluſieurs
» incurſions barbares, chez les *Ilinois* & chez
» les *Oumamis*. Ils y ont maſſacré hommes,
» femmes & enfans, pris, lié, garroté &
» emmené un nombre infini de Sauvages, de
» ces deux Nations qui ſe croyoient bien en
» ſûreté dans leurs Villages au milieu de la
» Paix. Ces peuples qui ſont enfans de mon
» Roi doivent ceſſer d'être vos eſclaves. Il
» faut leur rendre la liberté & les renvoyer
» au plus vîte dans leur Pays, & ſi les cinq
» Nations refuſent de le faire, j'ai ordre ex-
» près de leur déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

» Voilà ce que j'avois à dire à la *Grangu-*
» *la*, à qui je m'adreſſe pour raporter aux
» *Tſonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagues*,
» *Onnoyouts* & *Agniés*, la déclaration que

le Roi mon maître m'a commandé de leur « faire. Il seroit fâché qu'ils l'obligeassent « d'envoyer une forte Armée au Fort de * « *Cataracouy* pour entreprendre une guerre « qui leur seroit fatale. Il auroit aussi du cha- « grin si ce Fort, qui est un ouvrage de « Paix servoit de prison à vos guerriers. Il « faut empêcher de part & d'autre que ce « malheur n'arrive. Les François qui sont « freres & amis des cinq Nations, ne trou- « bleront jamais leur repos ; pourvû qu'el- « les donnent la satisfaction que je leur de- « mande, & que les Traitez de la Paix « soient desormais observez exactement. Je « serois au desespoir que mes paroles ne pro- « duisissent pas l'effet que j'en attends ; car « alors je ne pourrois me dispenser de me « joindre au Gouverneur de la *Nieu-York*, « qui par l'ordre du Roi son Maître m'ai- « deroit à brûler les cinq Villages, & à « vous détruire. «

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la ha- rangue de Monsieur *de la Barre*.

Son Interprête ayant fini la *Grangula* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se leve, & soit par une civilité bisarre, ou pour se donner sans façon le tems de médi-

* *Apellé Fort Frontenac par les François.*

ter sa réponse il fait cinq ou six tours dans notre cercle composé de Sauvages & de François. Revenu en sa place il resta debout devant le Général assis dans un bon Fauteüil, & le regardant, il lui dit.

„ *Onnontio*, je t'honore ; tous les guer-» riers qui m'accompagnent, t'honorent » aussi. Ton Interprète a cessé ton discours, » je m'en vais commencer le mien, ma » voix court à ton oreille, écoute mes pa-» roles.

„ *Onnontio*, il falloit que tu crusses en par-» tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil » avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos » Pays inaccessibles aux François, ou que le » Lac nous avoit tellement inondez, que » nos Cabanes se trouvant environnées de » ses eaux, il nous étoit impossible d'en sor-» tir. Oüi, *Onnontio*, il faut que tu l'ayes » crû, & que la curiosité de voir tant de » Pays brûlez ou submergez t'ait porté jus-» qu'ici. T'en voilà maintenant desabusé, » puisque moi & mes guerriers venons ici » t'assurer que les *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, » *Onnotagues*, *Onoyouts* & *Agniés* n'ont pas » encore péri. Je te remercie en leur nom, » d'avoir raporté sur leurs terres ce Calu-» met de Paix que ton prédecesseur a reçû de » leurs mains. Je te félicite en même-tems » d'avoir laissé sous la terre la hache meur-

triere qui a rougi tant de fois du sang de tes « François. Ecoute, *Onnontio*, je ne dors « point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil « qui m'éclaire, me fait découvrir un grand « Capitaine à la tête d'une troupe de guer- « riers qui parle en sommeillant. Il dit qu'il « ne s'est aproché de ce Lac que pour fumer « dans le grand Calumet avec les *Onnotagues*, « mais la *Grangula* voit au contraire que c'é- « toit pour leur casser la tête, si tant de bras « François ne s'étoient affoiblis. "

Je voi qu'*Onnontio* rêve dans un camp « de Malades, à qui le *grand Esprit* a sauvé « la vie par des infirmitez. Ecoute, *On-* « *nontio*, nos femmes avoient pris les casse- « têtes, nos enfans & nos vieillards por- « toient l'Arc & la Fléche à ton camp, si « nos Guerriers ne les eussent retenus & dé- « sarmez lorsque ton Ambassadeur *Akouess-* « *san* parut à mon Village : ç'en est fait, « j'ai parlé. "

Ecoute, *Onnontio* ; nous n'avons pillé « d'autres *François* que ceux qui portoient « des fusils, de la poudre & des bales aux « *Oumamis* & aux *Ilinois* nos ennemis, parce « que ces Armes nous auroient pû coûter « la vie. Nous avons fait comme les Jésui- « tes, qui cassent tous les barils d'Eau-de- « Vie qu'on porte dans nos Villages, de peur « que les yvrognes ne leur cassent la tête ; « nos guerriers n'ont point de Castors pour «

» payer toutes les armes qu'ils ont pillées, » & les pauvres vieillards ne craignant point » la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

» Nous avons introduit les *Anglois* dans » † nos Lacs pour y trafiquer avec les *Ou-* » *taouas* & les *Hurons*. De même que les *Al-* » *gonkins* ont conduit les *François* à nos cinq » Villages pour y faire un commerce que les » *Anglois* disent leur apartenir. Nous som- » mes nez libres, nous ne dépendons * d'*On-* » *nontio*, non plus que de † *Corlar*, il nous » est permis d'aller où nous voulons, d'y » conduire qui bon nous semble, d'acheter » & vendre à qui il nous plaît. Si tes Alliez » sont tes esclaves ou tes enfans, traite-les » comme des esclaves, ou comme des enfans, » ôte leur la liberté de ne recevoir chez eux » d'autres gens que les tiens.

Ce Colier contient ma parole.

» Nous avons cassé la tête aux *Ilinois* & » aux *Oumamis*, parce qu'ils ont coupé les » Arbres de Paix qui servoient de limites à » nos frontiéres. Ils sont venus faire de » grandes chasses de Castors sur nos terres, » ils en ont entiérement enlevé ¶ & mâles

† *Ils prétendent que les Lacs leur apartiennent.*

* *Onnontio, c'est le Gouvernement Général de Canada.*

† *Corlar, c'est le Gouvernement Général de la Nouvelle York.*

¶ *C'est un crime capital parmi les Sauvages de détruire tous les Castors d'une Cabane.*

& femelles, contre la coutume de tous les « Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos* « dans leurs Pays & dans leur parti. Ils leur « ont donné des armes à feu, après avoir « médité de mauvais desseins contre nous. « Nous avons moins fait que les *Anglois* & « les *François*, qui sans droit ont usurpé les « terres qu'ils possédent sur plusieurs Na- « tions qu'ils ont chassées de leurs Pays « pour bâtir des Villes, des Villages & des « Fortereſſes. "

Ce Colier contient ma parole.

Ecoute *Onnontio*, ma voix est celle des « cinq *Cabanes Iroquoises*. Voilà ce qu'elles « te répondent. Ouvre encore l'oreille pour « entendre ce qu'elles te font sçavoir. "

Les *Tsonontoüans*, les *Goyogoans*, les « *Onnontagues*, les *Onnoyouts* & les *Agniés* « disent, que quand ils * enterrent la ha- « che à *Cataracouy*, en presence de ton pré- « decesseur, dans le centre du Fort, ils « plantérent au même lieu l'Arbre de Paix « pour y être soigneusement conservé; qu'au « lieu d'une retraite de Guerriers, ce poste « ne seroit plus qu'une retraite de Mar- « chands : Qu'au lieu d'Armes & de mu- « nitions qu'on y transportoit, il n'y pou- « voit entrer que des Marchandises & des « Castors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar- «

* *Chez eux enterrer la hache, c'est-à-dire la Paix, & la déterrer, c'est faire la Guerre.*

» de à l'avenir qu'un aussi grand nombre de
» Guerriers que celui qui paroît ici, se trou-
» vant enfermé dans un si petit Fort n'étouf-
» fe cet arbre. Ce seroit dommage qu'ayant
» si aisément pris racine, on l'empêchat de
» croître, & de couvrir un jour de ses ra-
» meaux ton Pays & le nôtre. Je t'assure au
» nom des cinq Nations, que nos Gueriers
» danseront sous ses feüillages la danse du
» Calumet; qu'ils * demeureront tranquil-
» les sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront
» la hache pour couper l'arbre de la Paix,
» que quand leurs freres *Onnontio* & *Corlar*
» conjointement ou séparément, voudront
» attaquer les Pays dont le grand Esprit a
» disposé en faveur de nos Ancêtres.

» *Ce Colier contient ma parole, & cet au-*
» *tre le pouvoir que les cinq Nations m'ont*
» *donné.* Ensuite la *Grangula* s'adressant à
» Mr *le Moine*, il lui dit.

» *Akouessan* prens courage, tu as de l'es-
» prit, parle, explique ma parole, n'ou-
» blie rien, dis tout ce que tes freres & tes
» amis annoncent à ton Chef *Onnontio* par la
» voix de la *Grangula* qui t'honore & t'invi-
» te à recevoir ce present de Castors, & à te
» trouver tout à l'heure à son festin.

» Ces presens de Castors sont envoyez à
» *Onnontio* de la part des cinq Nations, la
» *Grangula* finit ici.

* *Demeurer sur la nate. Cette phrase signifie conserver la Paix.*

Mr *le Moine* & les Jésuites qui assistoient à la cérémonie, expliquérent la naïve, & pourtant non trop sotte réthorique du Sauvage. Mr *de la Barre* qui ne s'attendoit point du tout à un tel compliment fut très-mortifié ; il voyoit que l'Orateur avoit frapé au but, & c'est ce qui le faisoit enrager. Etant rentré brusquement dans sa tente il y pesta de fort bonne grace, & l'on eut de la peine à calmer ses premiers mouvemens. Cependant la *Grangula*, s'inquiétant fort peu du succès de sa réponse, alloit son chemin. Il traita plusieurs François, & lui, & ses Guerriers ne manquérent pas à la maniere Iroquoise d'ouvrir le Festin par une danse dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les Conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours après les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal*. Nous ne fûmes pas plûtôt sur le Lac que les Milices secoüérent le joug de la discipline ; Elles se débandérent avec tant de diligence, qu'en moins de rien tous leurs canots furent dispersez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne se quittérent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des Bâteaux plats de planches de Sapin, qu'on avoit construit expressément pour nos Troupes. Je ne me sentois pas fort à mon aise dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le canot qui m'a-

voit aporté. Il nous faiſoit deſcendre avec ces bâteaux plats les chûtes d'eau ; les Caſcades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des Paſſages pleins de boüillons, de rochers, & où les canots ſautent à peine lors qu'ils ſont chargez, & l'on nous prédiſoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'eſpérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une choſe juſqu'alors inoüie. En effet, jamais bâteau plat n'avoit encore monté ni deſcendu ces affreux précipices. Il falſut bien, néanmoins, riſquer le paquet, mais ce ne fût pas ſans trembler, & croyez-moi, Monſieur, nous étions tous Chevaliers de la triſte figure. Toute notre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles differentes manœuvres de rame ils devoient faire ſuivant la diverſe exigence du cas. Nous fîmes auſſi paſſer devant nous pluſieurs canots qui ſautoient ces Cataractes à notre tête, & nous indiquoient ainſi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monſieur, que les courans vont preſque auſſi vîte qu'un boulet de canon, & qu'il faut éviter des rochers ſur leſquels on ſeroit porté ſi on donnoit un faux coup d'aviron, car on deſcend en zigue-zague pour ſuivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les canots même y périſſent quelquefois lors

qu'ils sont chargez. Mais si dans cette route périlleuse on navigue entre la mort & la vie, on est au moins dédommagé par la vîtesse & par la rapidité du voyage. On va comme si l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croyez-vous que nous vînmes de la *Galéte* ici ? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau presque dormante à traverser, nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons appris à notre arrivée que Mr le Chevalier *de Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne surprend pas beaucoup ; on le regarde comme un fruit de plusieurs démêlez que Mr *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux ; attendez que je connoisse mieux la Carte du Pays, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous sçaurez cependant qu'on se récrie ici terriblement contre nôtre derniére expédition. L'on publie de jolies choses à l'honneur & gloire de Mr *de la Barre* ; on dit entr'autres qu'il a voulu envoyer une petite Flote de Castors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Eglise & la Robe à ses trousses : ces Messieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaise encre contre lui. ce sera un grand hasard s'il l'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme, & pourquoi la nature ne lui faisoit-elle pas le nez plus long ?

On vient de me dire presentement que Messieurs de *Hainaut*, *Monterier*, & *Durivau*, Capitaines de Vaisseaux, sont arrivez à *Quebec*, pour y passer l'Hyver, & lui servir de Conseillers ; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaisseaux qui doivent repasser cette année en France, sont prêts à faire Voile.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Monreal le 2. Novembre 1684.

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiscret des Prêtres Seigneurs de cette Ville. Description de Chambli. De la descente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il se fait.

MONSIEUR,

Votre Lettre a fait bon Voyage. Cela ne se pouvoit pas autrement, puisqu'elle est venuë sous les auspices du Vin. C'est

un Bordelois petit à la vérité, mais bien chargé de vendange qui m'a aporté de vos chéres nouvelles, & c'eſt-là le ſeul Vaiſſeau qui ſoit arrivé cette année. Mr *de la Salle* a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchûre du *Miſſiſipi?* J'eſpére que Sa Majeſté ne perdra pas ſon avance, & que cette Navigation ſera fructueuſe pour le Commerce. Mais ce n'eſt pas ce qu'il vous faut que des pronoſtics ſur ce qui ſe paſſe en France. Je voi que votre curioſité s'aiguiſe de plus en plus ſur les affaires de notre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui ſent fort l'empreſſé, que je vous rende mes comptes de ſept ou huit mois. Vous ſerez obéï, Monſieur, & afin que vous ayez des Relations ſuivies, je me racrocherai à la fin de ma derniere Lettrre.

Mr le Chevalier *de Callieres* a débuté dans ſon Gouvernement par un deſſein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle fortification. Si-tôt donc qu'il fut inſtallé, il ordonna aux Habitans de cette Ville & des environs, d'aller dans la Forêt couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut aplaudi, & on l'a exécuté cet Hyver avec tant d'empreſſement, que tous les pieux ſont déja ici. On doit les planter un de ces jours pour revêtir la Ville de l'enceinte préméditée,

& c'eſt à quoi l'on employera juſqu'à cinq ou ſix cens hommes. Pour ce qui eſt de la vie que je méne, elle n'eſt guére conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaiſir que j'aye eu cet Hyver, ç'a été de chaſſer avec les *Algonkins*. L'amuſement eſt un peu violent, mais j'attrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai paſſé en Ville le reſte de la mauvaiſe Saiſon, & je l'ai paſſé le plus deſagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertiſſemens du Carnaval ; mais c'eſt ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé dont l'Inquiſition eſt toute miſantrope. Il ne faut pas penſer ſous ſon deſpotiſme ſpirituel, ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaiſir. Tout eſt ſcandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refuſé la Communion à des femmes du premier rang pour une ſimple fontage de couleur ? Le pis, c'eſt qu'il a des eſpions partout, & quand on a le malheur d'être ſur ſes tablettes, il vous envoye publiquement du haut de ſa Chaire une ſanglante cenſure, jugez ſi un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t'il point de remède, direz-vous ? Aucun. Le Gouverneur n'oſeroit s'en mêler, les Devots ont les bras trop longs, & de plus comme ces

Meſ-

Messieurs de *St Sulpice* sont aussi nos Seigneurs temporels, ils prennent pié là dessus pour nous tiranniser. Ne vous imaginez pas que ces Prêtres bornent leur autorité aux Prédications & aux Mercuriales dans l'Eglise, ils persécutent jusques dans le domestique, & dans l'intérieur des maisons. C'est trop peu pour leur zéle que d'excommunier les masques, ils les poursuivent comme on poursuivroit un Loup, & après avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguisez. Ces Argus ont toûjours les yeux ouverts sur la conduite des femmes & des filles; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute assurance, & s'ils avoient quelque chose à craindre, ce ne seroit que de la part de ces vigilantes sentinelles. Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son Confesseur. Mais de toutes le vexations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus insuportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les Volumes de dévotion qui vont ici tête levée: tous les autres sont défendus & condamnez au feu. Que j'étois derniérement dans une grande

colere contre mon fat de Curé ? Lorſqu'il étoit chez mon hôte en mon abſence, il entre hardiment dans ma chambre, & ayant trouvé ſur ma table un *Petrone*, il lui caſſe bras & jambes ? il en déchire tous les feüillets prétendus ſcandaleux : Revenu au logis, & m'apercevant du ravage, je ne me poſſedois pas. J'eſtimois d'autant plus ce Roman que ſes lacunes étoient remplies, & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me ſaiſit ; je voulois courir chez le Boureau, & ſi l'on ne m'avoit retenu, je croi qu'il lui auroit coûté cent poils de la barbe pour chaque feüillet de mon Livre. Laiſſons ces cagots pour quelque choſe de plus curieux.

Les Glaces du Fleuve qui fondirent & ſe détachérent le 30 de Mars (car c'eſt ordinairement dans ce tems-là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnérent occaſion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli*, qui n'eſt éloigné de cette Ville que de cinq ou ſix lieuës. Ce poſte eſt ſitué ſur le bord d'un baſſin de deux lieuës de circonférence, où ſe décharge le *Lac Champlain* par une caſcade d'une lieuë & demi de longueur, dont il ſe forme une Riviére qui ſe décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurent*, comme je vous l'ai expliqué dans ma quatriéme Lettre. On y faiſoit autrefois beaucoup plus de commerce de Caſtors

qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahingans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui se sont retirez chez les Anglois pour éviter la poursuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs Pelleteries pour d'autres Marchandises. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au dessus de cette Cascade est de 80. lieuës de circonférence. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facilement à la Nouvelle Yorck, en faisant un portage de deux lieuës jusqu'à la *Riviére du Fer*, qui se décharge dans celle de *Manathe*. Lorsque j'étois à *Chambli* je vis passer deux canots François chargez de Castors; Ces Voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck; & l'on disoit tout bas que c'étoit pour le compte de Mr *de la Barre*. Ce commerce clandestin est expressément défendu, parce qu'on est obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles sont taxées cent soixante pour cent moins que les Anglois ne les achetent à leurs Colonies. Le petit Fort qui est situé au pied du Saut sur le bord du bassin de *Chambli*, n'étant que de simples palissades, ne sçauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un voyage qui donne tant de profit. Les Habitans qui demeurent aux environs, sont fort exposez aux courses des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Forteresse. J'y

séjournai un mois & demi, ensuite je revins ici, où Mr *de la Barre* arriva quelques jours après, accompagné de Messieurs *de Henaut*, *Montortier* & *du Rivau*. Je vis débarquer presque en même-tems vingt-cinq ou trente canots de Coureurs de bois, chargez de Castors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet pesoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient suivis de cinquante canots *Outaouas* & *Hurons*, qui descendent presque tous les ans à la Colonie, pour y faire emplette, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre Pays de *Missilimakinac*, situé sur le Rivage du *Lac des Hurons*, à l'embouchure de celui des *Ilinois*. Vous ne serez pas fâché d'aprendre le détail de cette espéce de Foire sauvage à *Monreal*.

Ces Marchands se campent à cinq ou six cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée se passe, tant à ranger leurs canots & débarquer leurs Marchandises, qu'à dresser leurs tentes, lesquelles sont faites d'écorce de Bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une Audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps séparé; maistous ces cercle sétant assis par terre, & chaque Sauvage ayant la pipe à la bouche, l'un d'eux choisi par la troupe comme le plus

éloquent se léve, & s'adressant au Gouverneur qui est dans un Fauteüil, il lui dit, Que ces Freres sont venus pour visiter, « & renouveller en même-tems avec lui « l'ancienne amitié ; que le principal motif de leur voyage est celui de procurer « l'utilité des François, parmi lesquels il « s'en trouve, qui n'ayant ni moyen de trafiquer, ni même assez de force de corps « pour transporter des Marchandises le long « des Lacs, ne pourroient faire de profit, « si ses freres ne venoient eux-mêmes trafiquer les Castors dans les Colonies Françoises, qu'ils sçavent bien le plaisir qu'ils « font aux habitans du *Monreal*, par raport « au gain que ces mêmes habitans en retirent, que ces peaux étant fort cheres en « France, & au contraire les Marchandises que l'on donne en échange aux Sauvages coûtant très-peu, ils sont bien-aises de marquer leur bonne volonté aux « François, & de leur procurer presque « pour rien ce qu'ils recherchent avec tant « d'empressement. Que pour avoir le « moyen d'en aporter davantage une autre « année, ils sont venus prendre en échange « des fusils, de la poudre & des bales, pour « s'en servir à faire des chasses plus abondantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en « cas qu'ils se mettent en devoir d'attaquer « les habitations Françoises ; & qu'enfin «

» pour assurer leurs paroles, ils jettent un » colier de porcelaine avec une quantité de » Castors au *Ritchi Okima* ou Gouverneur, » dont ils demandent la protection, en cas » qu'on les vole ou qu'on les maltraite dans » la Ville.

Le Harangueur ayant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'Interprête explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligeamment, & fait un present à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *lorgne* bien le don gratuit, & qu'il en fait la régle de ces paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur ayant congédié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes où ils achevent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville, suivis de leurs esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les piéces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitans, & s'étend sur tout excepté sur le Vin, & l'Eau-de-Vie. Il y a raison très-valable pour défendre ce dernier trafic. La plûpart des Sauvages ayant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions nécessaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces

peaux pour avoir de quoi boire, & cela auroit de funeſtes ſuites. Ces boiſſons fortes, & auſquelles ils ne ſont point accoûtumez, ayant une fois irrité le palais, ils en prenent ſi exceſſivement qu'il leur monte de violens tranſports au cerveau. Ils égorgent leurs eſclaves: Ils ſe querellent, ſe battent, ſe mangent le nez, & ſe tuëroient infailliblement, ſi ceux d'entre leurs compatriotes qui ſont ſobres, & qui déteſtent ces fortes de breuvages ne les retenoient. Au reſte, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plûpart de nos Négocians Chrétiens, qu'ils ſont leur grande divinité de l'or & de l'argent. C'eſt du feu pour eux que ces métaux ſi puiſſans; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus auſtére ne s'en défendroit pas plus ſcrupuleuſement. Ils ont la même indifférence pour les habits. C'eſt un plaiſir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la fléche à la main tout-à fait nuds. Nos Françoiſes qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur évantail ſur les yeux, pour ne pas être effrayés à l'aſpect de ſi vilaines choſes; mais ces droles qui connoiſſent auſſi-bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voyent la marchandiſe de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut

croire la chronique scandaleuse, qui après avoir mis à bout la persévérance de plusieurs Officiers, prennent au mot ces vilains satires, & rendent la place dès la premiere sommation. Je m'imagine que c'est moins *per il gusto, che per la curiosita*, car enfin ils ne sont ni galans ni capables d'attachement. Quoiqu'il en soit, l'occasion dans un tel cas est d'autant plus pardonnable qu'elle est rare. Quand les échanges sont finis, nos Sauvages prennent congé du Gouverneur, & s'en retournent chez eux par la Riviere des *Outaouas*. Voilà une description abregée d'une des meilleures récoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent, car vous sçaurez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Monreal *le* 28. *Juin* 1685.

LETTRE IX.

Du Commerce de Monreal, *Arrivée de Monsieur le Marquis* de Denonville *avec des troupes. Rapel de Monsieur* de la Barre. *Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les Pays éloignez.*

MONSIEUR,

Il y a trois semaines que je dois réponse à votre seconde Lettre ; mais comme je sçavois qu'il ne partoit point de vaisseau qu'à present ; je ne me suis pas pressé de vous écrire plûtôt. Vous m'avez fourni la matiére & le texte de cette épître quand vous me demandez ce que c'est le Commerce de *Monreal*, le voici. Presque tous les Marchands qui sont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Quebec*, dont ils sont Commissionnaires. Les Barques qui transportent ici les Marchandises séches, les Vins, & les Eaux-de-vie sont en très-petit nombre, mais elles font plusieurs voyages durant l'année. Les habitans de *l'Isle de Monreal* & des Côtes circonvoisines viénnent faire leurs emplettes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandises cinquante pour

cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabonds, y portent des peaux de Castor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre; en échange de fusils, de poudre, de plomb & autres nécessitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveille pour vendre leurs effets au même prix. Mais les habitans sçavent bien faire échoüer cette machine, car quand ils voyent que le complot va trop loin, & que ces Messieurs vendent exorbitamment, ou réhausse le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande œconomie qui puisse les soûtenir. La seule parure de leurs filles suffiroit pour les ruïner, tant elles s'habillent magnifiquement; car le faste & le luxe régnent autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandises à un prix raisonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr *le Marquis de Denonville* est venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr *de la Barre*, qu'on rapelle sur les accusations de ses ennemis. Comme vous êtes à

la portée de la Cour vous sçavez mieux que moi que Mr de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune a vendu à Mrs. Messieurs *Murcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Mestre-de-Camp : Que Madame sa femme a eu assez de courage & de résolution pour s'exposer à la fatigue & au péril d'une si longue course ; & qu'outre sa famille, il a de plus amené quelques Compagnies de Marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoya Messieurs de *Hainaut*, *Montortier* & *Durivo* Capitaines de Vaisseaux & de compagnie ; il fit aussi partir avec eux plusieurs Officiers. Quelques semaines après il est venu à *Monreal* avec cinq ou six cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'Hyver dans les différentes habitations des Côtes. Mon quartier s'apelle *Boucherville*. Il n'est éloigné de *Monreal* que de trois lieuës. J'y suis depuis quinze jours, & selon toutes les aparences, à la solitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'emportement zélé d'un simple Prêtre à essuyer en cas de bal, de jeu, & de festin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer incessamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux passent ordinairement l'Hyver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé

dans ma derniere, ont rencontré des *Iroquois* sur la grande Riviere des *Outaouas*, qui les ont avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Misilimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les Coureurs de bois & les Marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand commerce des Pelleteries, dont les trois quarts viennent des peuples qui habitent aux environs des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le Pays en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoyer des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoiqu'il y en ait d'avantage d'accordez, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoyer, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands

canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soi-même ou le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus, & les marchands ont coûtume de l'acheter. Ceux qui les obtiennent n'ont aucune peine à trouver des Coureurs de bois pour entreprendre les longs voyages qu'ils sont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits considérables. Le terme ordinaire est d'une année & quelquefois plus. Les marchands mettent six hommes dans les deux canots stipulez par ces permissions; avec mille écus de marchandises propres pour les Sauvages, qui sont taxées & comptées à ces Coureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne sont venduës argent comptant à la Colonie. Cette somme de mille écus raporte ordinairement au retour du voyage sept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelquefois moins; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air; ainsi ces deux canots qui ne portent que pour mille écus de marchandises, trouvent après avoir fait la traite, assez de Castors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre canots peuvent porter 160. paquets de Castors, c'est-à-dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus; ce qui fait en tout au retour du voyage la somme de huit mille écus.

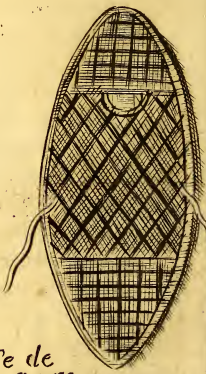
Voici comment on en fait la répartition. I. Le Marchand retire en Castors de ces huit mille écus de Pelleteries le payement du congé que j'ai fait monter à 600. écus: celui des marchandises qui va à 1000. Ensuite sur les 6400. de surplus il prend quarante pour cent pour la *Bomerie* * ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reste est partagé entre les six Coureurs de bois qui n'ont assurément pas volé les six cens écus, ou à peu près, qui reste à chacun d'eux, car leur travail est inconcevable. Au reste, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent sur des peaux de Castors, en les portant au Bureau des Fermiers Généraux, où le prix des quatre sortes de Castor est fixé. Car s'il vendoit ces Pelletries à quelque autre Marchand du Pays argent comptant, il ne seroit payé qu'en monnoye courante du Pays qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochelle* ou pour *Paris* où elles sont payées en livres de France qui valent vingt sols; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'est seulement sur les Castors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on apelle ici de *bénéfice*; car si l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de *Canada* en argent, & qu'on porte la Lettre de

* *Bom. rie prêt à grosse avanture.*

RPJCB

Tome 1er Pag 87.

11e Raquettes



BRAYER

Est un morceau d'Etoffe de toutes couleurs qu'il passe a une ceinture de corde tant par le devant que par le derriere

Orignaux ou Elans

Change en France, ſon correſpondant n'en payera que trois cens de *France*, ce qui eſt la même valeur. Vous n'aurez que cela de moi cette année-ci qui nous a donné un commencement d'Automne aſſez froid. Les vaiſſeaux de *Quebec* doivent partir à la mi-Novembre ſelon la coûtume ordinaire.

Je ſuis, Monſieur votre, &c.

A Bourcherville *le* 2 *Octobre* 1685.

LETTRE X.

Monſieur de Champigni *arrive de France avec des Troupes, pour prendre la place de Monſieur de* Meules *qui eſt rapellé. Ce que c'eſt que les* Orignaux, *& la maniere dont on les prend à la chaſſe.*

MONSIEUR,

Quoique je n'aye pas encore reçû de vos nouvelles cette année ci, je ne laiſſerai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon déſintéreſſement & de ma généroſité. Ce que j'ai d'abord à vous aprendre de plus conſidérable, c'eſt que Mr de *Champigni* a débarqué heureuſement à *Quebec*. Il

améne de France quelques Compagnies de Marine, & il vient relever Mr de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier? C'eſt la cauſe de ſon rapel; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ſes accuſateurs. On a imputé à ce Magiſtrat d'aimer trop ſon utilité particuliére, & de faire toûjours marcher ſon intérêt avant le bien public; mais l'imputation eſt fauſſe, & il eſt aiſé à Mr de *Meules* de ſe blanchir & de ſe juſtifier. Je croi bien qu'il n'a pas négligé ſes propres affaires; il y a même beaucoup d'apparence qu'il a fait un certain commerce ſous-terrain qui eſt un vrai petit Perou; mais au fond, cet Intendant ne faiſoit tort à perſonne; au contraire, il faiſoit ſubſiſter beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux ſeroient morts de faim, à la lettre, ſi Mr de *Meules* ne leur avoit fourni le moyen d'avoir du pain. Pour Mr de *Champigni*, ſon nom ne vous eſt pas, ſans doute, inconnu, & vous ſçavez que ſa famille eſt des plus illuſtre dans la Robe. Il a la réputation d'un très-honnête homme: on fait auſſi grand cas de Madame ſa femme, & on l'adit d'un mérite diſtingué. C'eſt une conſolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de ſi loin. On attend tous les jours à *Monreal* notre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr le

Gouverneur pour dreſſer un nouveau regiſtre des habitans de cette Iſle, & des Côtes circonvoiſines. On ne publie point le but de ce récenſement : mais je ſuis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a ſur le tapis quelque deſſein contr'eux, & qu'on veut ſe dédommager de la derniere entrepriſe. Je ne vous envoye point de fruits d'hyver, car il ne s'eſt rien paſſé de nouveau à la Colonie pendant cette ſaiſon. Tout ce que je puis faire pour le ſervice de votre curioſité c'eſt de vous faire part de ma chaſſe aux *Orignaux*. J'ai paſſé tout mon Hyver à courir après ces bêtes ; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûë d'aprendre la langue que pour me divertir. Cette chaſſe ſe fait ſur les neiges ; avec des *Raquettes* telles que vous les voyez deſſignées ſur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur ; le tour de la Raquette eſt de bois fort dur d'un pouce d'épaiſſeur, qui retient les mailles de la maniere que celles dont on ſe ſert pour joüer à la paume, à la reſerve que celles-ci ſont faites de cordes de boyau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous y voyez deux petites barres de bois qui les traverſent ; afin que les mailles tenant à pluſieurs endroits ſoient plus roides & plus ſtables. Le trou qui eſt à l'endroit où vous dé-

couvrez ces deux courroyes, est le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au-dessus du talon, le pied soit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait sur la neige s'enfonce en ce trou, lorsqu'on léve le talon. Ces chaussures sont heureusement inventées pour marcher sur la neige; on court moins vîte avec des souliers dans un chemin battu. Il faut avoüer aussi qu'on en a grand besoin. La neige est ici fort copieuse; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds sur la terre; ainsi les *Raquettes* sont nécessaires, non-seulement à chasser l'Orignal, & à courir dans les Bois, mais même pour aller à l'Eglise lorsqu'elle est éloignée de l'Habitation. Par cette bisarre voiture j'ai bien tracé quarante lieuës de Forêts à la poursuite de ces Orignaux; cet exercice est un peu violent, & je vous assûre que la peine en passe le plaisir. Mais il est grand tems de vous donner une peinture de ces animaux. L'Orignal est un espéce d'Elan qui différe un peu de ceux qu'on voit en *Moscovie* Il est grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure semblable, à la réserve du musle, de la queuë & d'un grand bois plat qui pese jusques à 100. livres, & même jusqu'à quatre cens, s'il en faut croire quelques Sauvages qui assûrent en avoir vû de ce poids là. Cet animal cherche ordinaire-

ment les terres franches. Le poil de l'Orignal est long & brun, sa peau, forte & dure, quoique peu épaisse, la viande en est bonne, mais la femelle a la chair plus délicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci est un spécifique contre le mal-caduc; je m'en raporte à la tradition, & je vous conseille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bondit, mais son trot égale presque la course du Cerf. Les Sauvages assurent qu'il peut en Eté trotter trois jours & trois nuits sans se reposer. Si les chevaux avoient la même force, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on courroit la poste à bon marché? Il vous plaira de recevoir aussi ce fait sur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'atroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande est beaucoup plus nombreuse au Printems: vous en devinez bien la raison, c'est l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette société dure tant que leurs femelles sont en chaleur, après quoi ils se dispersent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à notre chasse, en voici l'histoire. Nous allâmes donc chercher ces Messieurs les Orignaux jusqu'à quarante lieuës au Nord du Fleuve *St Laurent*, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieuës de circuit. Arrivez au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieuës de circuit, il

fut réſolu dans notre vénérable troupe qu'on planteroit-là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre, & en peu de tems nous eûmes nettoïé la place qui étoit couverte de neige; nous eûmes préparé des écorces d'arbres & planté nos Cabanes dont ces écorces faiſoient tous les matérieux. Mais ne ſe paſſa-t'il rien, direz-vous, pendant cette route de quarante lieuës? Rien, ſinon que chemin faiſant nous nous exercions ſur les Liévres & ſur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes aſſez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Sitôt que nous fûmes établis dans notre petit Camp, quelques Sauvages allérent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, juſqu'à deux ou trois lieuës du cabanage. Ils ont pour cela tout le mérite d'une bonne meute; s'ils ne flairent point, du moins ſont-ils très-experts à découvrir les piſtes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un deux accourt aux Cabanes, & vient inviter tout le Bataillon à marcher à l'ennemi. Cette marche eſt ennuyeuſe. Nous faiſons quelquefois deux lieuës ſans rien trouver. Enfin à force de ſuivre la piſte, on apercevoit la proye. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroiſſoient enſemble, & ſe promenoient gravement avec leur bois de haute futaye. Se

voyant découverts ils prennent leur parti, & sans attendre le *Qui vive?* ils fuyent à toutes jambes, soit de compagnie, soit séparément. C'est un plaisir de voir tracer ces animaux sur la neige; ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail. Mais cette même neige leur est utile ou dangereuse suivant qu'elle est dure ou molle : si elle est condensée & glissante, on peut joindre la bête après un quart de lieuë de course; mais si la neige est fraîchement tombée, on est risque de courir trois & quatre lieuës, encore souvent n'atraperoit-on rien sans le secours des chiens qui ont l'adresse d'arrêter ces fuyards dans les endroits les plus couvertsde neige. Dès qu'on se trouve à portée on tire le fusil; mais il faut viser bien droit ou se tenir sur ses gardes; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles se fâchent, & reviennent toutes furieuses sur le tireur. Les Sauvages se couvrent d'un arbre pour se garantir des pieds du vindicatif blessé; mais s'il peut joindre son homme, le Sauvage est à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la malhonnêteté d'écraser un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Orignal bien loin. Après qu'on a tué raisonnablement, on pense à profiter de la chasse. Dans cette vûë-là on dresse des Cabanes sur le champ de bataille; ony allume de grands feux, puis les Escla-

ves écorchent les morts, & ils en étendent les peaux à l'air. Pendant que nous travaillions ainsi aux funerailles de nos Orignaux la bise soufloit cruellement. Un des Soldats qui m'accompagnoit me dit, qu'il falloit avoir le sang d'eau-de-vie, le corps d'airain & les yeux de verre, pour résister à un froid si âpre. Cette saillie me fit rire; je la trouvai d'autant meilleure qu'effectivement nous étions glacez; c'est tout vous dire que nous ne pouvions durer la nuit sans avoir du feu tout autour de nous. Au milieu de ce tourment, on ne laisse pas de prendre courage, & la chair de ces bêtes sert, du moins au dedans, de fourure & d'abri contre l'âpreté du froid. Tant que cette provision dure, on ne pense point à décamper; mais si tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet se remettre à la découverte, & ne point desarmer qu'on n'ait fait un nouveau massacre. Cette chasse dure ainsi à différentes reprises jusqu'à la fonte des glaces & des neiges. Alors les Sauvages s'arrêtent, & se rabatant sur les Liévres, & sur les Perdrix qui sont en grand nombre dans les Bois, ils ont la sobriété d'en vivre au défaut des Orignaux. Dès que les eaux sont ouvertes on dispose tout pour l'embarquement, & où sont les vaisseaux? Vous ne devîneriez jamais que la chasse même les a fournis. On coût ensemble les peaux de ces bêtes Orignales, ce

qui se fait fort aisément ; on enduit les coûtures avec de la terre grasse au lieu de goudron, en quatre jours notre Flote de canots fut équipée, & nous sommes revenus par cette voiture avec tout notre bagage à l'habitation. Voilà, Monsieur, à quoi je me suis diverti pendant les trois plus rigoureux mois de l'année, à courir après les bêtes sauvages, & à mener une vie presque aussi sauvage que la leur. Au reste, le calcul de notre chasse se monte à soixante-six Orignaux. La récolte n'est pas mauvaise ; mais vous sçaurez que nous faisons grace à l'espéce. Comme nous ne chassions que pour notre plaisir, nous ne poussions pas les ennemis à toute outrance. Nous eussions doublé, voire triplé le carnage, si notre conquête avoit été interressée, & si nous n'avions eu pour but que d'assembler force peaux. N'allez pas conclure de ce recit que les Orignaux ont paix avec les Sauvages pendant l'Eté. On employe cette saison à leur dresser des embuscades. Lorsque ces pauvres bêtes ne songent qu'à passer leur chemin, elles se trouvent tout d'un coup engagées dans un lacet de corde attaché à deux arbres sur quelques passages que l'on embaraſſe tout exprès avec des brouſſailles. Ont-elles évité ce piége ? Elles peuvent tomber dans un autre. Le Chasseur prend le dessous du vent ; il rampe comme une cou-

leuvre dans les taillis, & décharge son fu
sil, sans que l'animal puisse s'apercevoi
d'où lui vient le coup. Il est pourtant vra
que ces deux sortes d'attentats sur la vi
des Orignaux sont souvent déconcertez
& que de ces manieres-là l'on en détruit fort
peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu-
près le même sort que les Orignaux. Cari-
bou est une figure d'animal à gros mufle &
à longues oreilles, on ne lui donnera rien de
trop en le nommant âne sauvage : Comme
il a le pied large il échape aisément sur la
neige durcie, en quoi il différe de l'Orignal
qui alors est presque aussi-tôt forcé que levé.
Je suis à bout de ma matiére. J'ajoûte seu-
lement que ce voyage m'a mis dans un grand
goût de chasse. C'est bien mon dessein d'y
donner tout mon loisir quand je ne pourrai
rien de mieux. Je souhaiterois, cependant
une chasse un peu moins fatiguante que celle
des Orignaux, & c'est ce que mes Conduc-
teurs les Sauvages m'ont promis.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Boucherville *le* 8. *Juillet* 1686.

LET-

Sauvage tuant des Marbres ou des Chats Sauvages.
Sauvage tuant des Gelinottes de Bois par la voix d'un Chien avec ses Fleches.
PARC
Cerfs renfermés dans un Parc
Sauvage tuant un Ours sur un Arbre
Renard qui se tué lui même par un fusil tendu et pointé sur un app

LETTRE XI.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.

MONSIEUR,

Il est vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année passée, vous devez assez me connoître pour être persuadé que la négligence n'y a point de part. Je suis bien-aise que cette lettre gardée de feu & d'eau soit parvenuë jusqu'à vous ; vous me citez juste le jour de sa naissance, elle est en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle est arrivée fort à propos. Je traînois sur votre chapitre une inquiétude incommode, plusieurs Vaisseaux m'ont refusé de vos nouvelles ; je ne sçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même jusqu'à vous soupçonner d'être mort. Brisons sur ce vilain endroit, & venons à notre commerce épistolaire. Si-bien donc que mes Originaux vous ont fait plaisir. J'en ai de la joye, & cela m'engage à vous rendre compte de mes autres chasses. Je me figure bien, en effet, que ces sortes de relations sont de votre goût, car vous aimez la chasse, & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds.

Puiſque chaſſe y a, je vous en garde une excellente, c'eſt celle des Caſtors: mais je n'y ſuis pas encore aſſez ſçavant; je ne la connois que par oüi dire. En attendant que je l'aprenne par les yeux, écoutez le recit d'une autre expédition meurtriére; elle n'eſt pas tout-à-fait indigne de votre curioſité.

Nos Sauvages m'ayant promis de me mener à la chaſſe ſur quelques Rivieres, Etangs, ou Marais qui ſe déchargent dans le Lac de *Champlain*, je les ſommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin, au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos canots, & nous mîmes à la rame. Mes guides étoient environ quarante, tous gens très-habiles en ce métier, & qui connoiſſent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiſeaux de Rivieres & les bêtes fauves. Notre premiere ſtation fut ſur le bord d'un Marais de quatre ou cinq lieuës de circuit. On dreſſa-là les cabanes, & l'on fit ſur l'eau pluſieurs hutes à une certaine diſtance les unes des autres. Cette hute eſt de feüillage, & aſſez grande pour contenir trois ou quatre chaſſeurs. Enſuite on tend les piéges. Ce ſont des peaux d'Oyes, d'Outardes, & de Canards remplies de foin, & attachées par les pieds avec deux clous ſur certains morceaux de bois fort minces qu'on laiſſe floter autour

de la hute. Tout étant ainſi préparé, les Sauvages attachent leurs canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chûte des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiſeaux de Riviere inconnus en Europe, & qui abondent en ce Pays-ci. La gent volatile déçûë par un naturel ſi bien contrefait, & prenant ces animaux empaillez pour des individus vivans, deſcendent en nuée pour leur tenir compagnie; mais ils ſont mal payez de leur civilité; car lorſqu'ils ne penſent qu'à ſe réjoüir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir ſur eux le Salpêtre & le plomb; puis ſautant dans les canots, ils ramaſſent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à plat à l'entrée des Rivieres ſur la ſuperficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours: il ne tenoit qu'à nous de le continuer; mais nous fûmes attaquez d'un grand dégoût pour les Oiſeaux de Riviere, & le cœur nous ſoulevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & ſans dégénérer, nous conjurâmes la ruïne des Tourterelles. Cette eſpéce eſt une des plus fécondes qu'il y ait en Canada; elle y fourmille: C'eſt bien ici où la prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, *la Tourterelle ne ceſſera de pouſſer ſes*

gémissemens de dessus l'Orme, nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo. Croiriez-vous que ces Oiseaux nous pillent ici, tant il y en a? On est contraint de les exorciser comme si c'étoient des légions de diables, & il n'y a pas encore long-tems que notre Monseigneur l'Evêque fut contraint de les foudroyer à grosses goutes d'eau benite, pour le salut des biens de la terre. En vertu donc de nos mauvaises intentions contre les Tourterelles, nous fîmes un second embarquement. Après une courte navigation nous mîmes pied à terre à l'endroit où nous devions nous arrêter, & qui devoit être le champ de nos exploits. C'étoit une plaine environnée d'arbres mais si chargée de nos petits ennemis, que je ne puis dire, sans outrer l'hiperbole, qu'il y en avoit autant que de feüilles. Je dois vous avertir que c'étoit un extraordinaire. Nous avions justement pris le tems que ces Oiseaux avisez, s'enfuyent du Nord, pour se refugier vers le Midi. L'on auroit dit qu'ils se seroient donné le mot pour faire une pause sur ces arbres, & que toute la nation tourterelle étoit convenuë de ce lieu-là, pour y tenir un grand conseil de département, & des assises de répartition. Sérieusement, il y en avoit une quantité prodigieuse; nous en fîmes notre cuisine à l'endroit même pendant dix-huit ou vingt jours; mais je

croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monsieur, de ce que j'ai vécu si long-tems d'une même viande ; mais j'avois un moyen pour me délasser l'apetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fusil sur l'épaule, le long d'un ruisseau qui traversoit notre plaine. C'étoit-là pour moi une chasse d'accessoire. Nous y faisions capture de Beccasses, de Ralles, & sur tout d'un certain Oiseau qu'ils nomment, je ne sçai pourquoi, *Bateur de faux* ; il est gros comme une Caille ; il ne se peut rien manger de plus délicat. Nous tuâmes aussi dans la même course des rats musquez : ce sont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui sont de la taille du Lapin. Leur peau est presque aussi estimée que celle du Castor ; Mais on recherche principalement leurs testicules ; il en sort une odeur admirable ; la Civéte & la Gazelle n'exhalent rien de si fort, ni de si doux. Les rats musquez se promènent soir & matin sur l'eau le nez au vent, & c'est à cette maniere de nâger qu'on les découvre. Ainsi en est-il des *Foutereaux* qui sont de petites Foüines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez votre attention. Elles aprochent assez du Liévre pour la grosseur, mais elles sont

plus courtes : la chair n'en est pas bonne, & au contraire on prise extrêmement leur peau. Les Canadiens apellent ces quadrupedes des *Sifleurs*, parce que lorsqu'il fait beau ils ont coûtume de siffler à l'entrée de leur taniere. Mes Sauvages en ayant découvert un le laisserent, pour m'obliger, se divertir au son de sa flûte naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverses repriſes ; mais enfin on lui coupa le sifflet d'un coup de fusil. J'étois bien content de voir tant de différens animaux, & comme mes Sauvages s'en apercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaisir ; ils dirent qu'ils vouloient me donner joye entiere. Ils me disoient cela par rapport aux *Carcajoux*, c'étoit une promesse tacite de m'en faire voir. M'ayant donc laissé ils coururent près de trois lieuës au delà de notre Marais pour chercher les tanieres de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir, & me conduisirent sur les lieux. Vous voyez, Monsieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politesse, en ferions-nous autant ? Arrivez auprès des habitations sous-terraines de ces Carcajoux, il fut question d'en attraper ; voici le détail de l'expédition. Dès la plus

petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchez ventre contre terre, & nous faisions l'honneur à ces solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur hermitage. Nos Chiens étoient derriere à une portée de mousquet, tenus par des esclaves. Aux premiers rayons du Soleil la bête se déterre, montre son nez, & quitte sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la taniere, la bouche, apelle les chiens, tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même-tems. C'étoient des braves ; nos Brisauts avec toutes leurs dents héroïques trouvérent à qui parler ; le Combat dura plus d'une demie heure, & tel de nos assaillans, avec l'oreille saignante & la fesse déchirée, commençoit à se rebuter : mais enfin, il falut céder à la force ; les deux vaillans champions furent étranglez quoiqu'ils méritassent de finir par une blessure plus honorable, tant est grande l'injustice du sort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des défunts, c'est que le Carcajoux n'est pas un Sanglier pour se défendre si bien ; Figurez-vous un double Bléreau, c'est l'image la plus ressemblante que je puisse vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conservérent bien peu le lustre de leur victoire. Dès le lendemain ils en-

rent la honte de n'avoir osé mordre. Comme nous avions toûjours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Porc-épi* qui se reposoit à son aise entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteüil & le Seigneur par terre; trois ou quatre coups de hache bien assonez contre l'arbrisseau en firent l'affaire. C'étoit quelque chose d'affreux de voir alors la bête hérissée. Devenuë furieuse par sa chûte, & comme si elle en eût ressenti tout l'affront, elle dardoit ses poils jusqu'à trois & quatre pas; il sembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus, je vous avouë qu'elle faisoit horreur. Aussi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'aprocher; ils japérent de toute leur force, & du reste, ils eurent un profond respect pour la fourure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence, & pas un de nous n'eût la hardiesse d'avancer jusqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de notre courage, ce fut de nous battre à coup-sûr, & par la régle démonstrative du Bourgeois Gentilhomme, tuër sans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la proüesse d'assommer la bête de loin. Quand nous fûmes bien assurez de sa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à son corps les mêmes devoirs funébres que l'on rend

à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du vaincu, on lui unit sa peau, on l'éventra ; puis, au lieu du saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me semblât aussi bonne que nos chasseurs me l'avoient fait espérer.

Après la moisson des Tourterelles, c'est-à-dire, après le passage de ces Oiseaux, mes Sauvages me firent un compliment très-conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année derniere de la chasse des Orignaux par le froid excessif qu'il y faut endurer, ils auroient soin de me renvoyer en canot aux habitations avant les glaces ; mais que comme j'avois encore un mois à rester avec eux, ils vouloient me faire bien passer mon tems, & me montrer de nouvelles chasses qui me feroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je taupai de bon cœur à toutes les deux propositions ; mais ne voulant pas me laisser conduire à l'aveugle, je leur demandai où ils avoient dessein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou seize lieuës d'ici, répondirent-ils ; l'occupation est très-divertissante, & ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle n'est pas moins profitable : si la chasse est heureuse nous pouvons faire un amas considérable de peaux.

Moi encore plus content du dessein, il ne fut plus question, pour l'exécuter, que de partir du camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarquez, nous remontâmes contre le courant de la Riviere, jusques dans un petit Lac de deux lieuës de circuit, au bout duquel il s'en trouve un autre plus grand, séparez l'un de l'autre par un Isthme de 150. pas. Ce fut à une lieuë delà que nous débarquâmes & que nous fixâmes notre séjour. Après avoir élevé nos maisons portatives, quelques Sauvages se mirent à pêcher des Truites; mais le plus grand nombre passa le tems à dresser des piéges ou trapes pour prendre des Loutres sur les bords de ce Lac. Cette trape se fait avec des piquets en forme d'un petit Parc quarré; il y a au milieu une espéce de porte suspenduë par le moyen d'une corde passée dans une fourche, à laquelle on lie une Truite bien ferré. Lorsque le Loutre vient à terre & qu'il voit ce friand morceau, il entre plus de la moitié du corps dans cette cage fatale, pour avaler le poisson: mais à peine y touche-t'il que le piquet qui soûtient la porte attiré par la petite corde qui tient l'apas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, & conséquemment fort pesante, lui tombe sur les reins & l'écrase. Quand ces piéges sont ainsi tendus, les Sauvages ne se don-

nent plus aucun mouvement de chaſſe ; ils en donnent la direction aux eſclaves qui viſitent les trapes tous les matins, qui remettent un nouvel apas, & qui raportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle eſt copieuſe cette capture ; on ne reſta que quelques jours en cet endroit-là, & cependant on prit deux cens cinquante Loutres. La peau en eſt beaucoup plus belle en Canada qu'en Moſcovie, ni qu'en Suéde. On ne la vend néanmoins ici que deux écus ; mais vous ſçavez qu'en France elle en coûte quatre, ſix, & même juſqu'à dix, lorſqu'elles ſont noires & bien fournies de poil. A la chaſſe des Loutres ſucceda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'ayant conduit vers cet Iſtme que je vous ai marqué, je fus ſurpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abbatus les uns ſur les autres, & entrelaſſez de branches & de brouſſailles ; on y entroit par un quarré de pieux dont l'ouverture étoit aſſez étroite. Leur ayant demandé l'uſage de cet artifice, ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs, & que je ſerois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet, après avoir un peu racommodé cet ouvrage, ils ſe mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous tranſportâmes à trois lieuës delà, marchant toûjours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin, les chaſ-

seurs se débandérent ; ils alloient dispersez ça & là chacun escorté de son chien. Je restai avec un seul Sauvage, & nous avions fort peu marché lorsque je vis un grand nombre de Cerfs ; Ils couroient les uns à l'opposite des autres, tous également effrayez, & cherchant par la vîtesse de leurs jambes à se mettre en sûreté. Il s'en presenta devant nous plus de dix d'une seule troupe, mais qui rebroussérent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne seroient jamais sortis. Mon compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'assuroit que nous serions les seuls qui n'aurions point de grande fatigue à essuyer, parce qu'il avoit choisi le chemin le plus droit & le plus court. Enfin après avoir marché à grand pas, & couru de tems en tems, nous arrivâmes à notre Parc, aux environs duquel plusieurs Sauvages étoient couchez ventre à terre, pour fermer la porte du quarré de pieux lorsque les Cerfs y seroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & si le Parc eut été mieux fermé nous en tenions plus de soixante ; car les plus legers sautérent par-dessus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main-basse sur ces malheureux prisonniers, mais on fit grace aux femelles pleines, & leur fécondité leur sauva la vie. Je demandai les langues & la moëlle des morts, & les vain-

queurs se firent un plaisir de m'accorder ces dépoüilles de massacre. Au reste, le Cerf est ici fort gras, mais la viande n'en est délicate que vers les côtes. Ce ne fut pas la seule chasse que nous fîmes, car deux jours après nous allâmes à celle des *Ours*; & comment ces Peuples passent les trois quarts de la vie à chasser dans les Bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice-là, particulierement celui de connoître les troncs d'arbres où ces animaux se nichent. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette science, lorsqu'en marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un Ours; Je leur demandai à quoi il connoissoit qu'il y eut un Ours dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache, ils me répondirent tous, que cela étoit aussi facile à découvrir que la piste d'un Orignal sur la neige. Ils ne se tromperent presque point en cinq ou six chasses que nous fîmes, car après avoir donné quelque coup aux arbres où ils s'arrêtoient, l'Animal sortant de son trou se voyoit en même-tems criblé de coups de fusil. Les Ours de *Canada* sont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Ils sont si gras, particulierement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher; ceux que nous

prîmes l'étoient extraordinairement, mais cette graiſſe n'eſt bonne qu'à brûler, au lieu que la viande, & ſur-tout les pieds, ſont d'un goût exquis. Les Sauvages ſoûtiennent, que c'eſt la chair la plus délicate qu'on puiſſe manger. Pour moi j'avouë qu'ils ont raiſon. Nous eûmes le plaiſir en cherchant des *Ours* de voir des Martres & des Chats ſauvages ſur des branches, auxquels Animaux ils tirerent à la tête pour conſerver la peau. Mais ce que je trouvai de plus plaiſant fût la ſtupidité des *Gelinotes* de bois, qui étant perchées à troupes ſur les arbres ſe laiſſoient tuer les unes après les autres à coup de fuſil ſans branler; les Sauvages les abattent ordinairement à coups de fléches; ils diſent qu'elles ne valent pas une charge de poudre qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chaſſe pendant l'hyver autour des habitation, ſuſant d'une ſorte de chien qui les ſentant du pied de l'arbre ſe met à japer: alors je m'aprochois, & regardant ſur les branches, j'y découvrois ces Oiſeaux. Le dégel étant ſurvenu, je fis une partie avec quelques Canadiens pour aller à deux ou trois lieuës avant dans le Lac expreſſément pour le ſeul plaiſir de les voir battre des aîles. Je vous aſſure que c'eſt la choſe du monde la plus curieuſe, car on entend de tous côtez un bruit à peu près comme celui d'un tambour

qui dure une minute ou environ. On eſt enſuite un demi quart d'heure ſans rien entendre, pendant qu'on s'aproche vers le lieu d'où le bruit eſt venu, & ce même bruit recommençant on avance toûjours en s'arrêtant de tems en tems, juſques à ce qu'enfin on découvre ſur un arbre abatu pourri & couvert de mouſſe la malheureuſe Gelinote, qui apelle ſon Mâle, en battant ſi fort les aîles l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieuë. Cela ne dure que les mois d'Avril, May, Septembre & Octobre. Il faut remarquer que c'eſt toûjours ſur le même arbre qu'elles battent conſtamment ſans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finiſſant qu'à neuf heures, & le ſoir une heure devant le coucher du Soleil juſqu'à la nuit. Je vous avouë que je me ſuis contenté de voir & d'admirer pluſieurs fois ce battement d'aîles, ſans vouloir tirer deſſus. Enfin, Monſieur, outre le plaiſir de tant de chaſſes différentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des ſiécles paſſez: le bon homme *Homere*, l'aimable *Anacreon* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Ariſtote* mouroit d'envie de me ſuivre, mais mon canot n'étant pas aſſez grand pour le contenir avec ſon équipage de Sillogiſmes Peripateticiens, il fut contraint de retourner

chez les Jésuites qui l'entretiennent fort généreusement. Je me défis de ce grand Philosophe avec beaucoup de raison ; car il n'auroit pas manqué d'effrayer mes Sauvages par son jargon ridicule & ses termes vuides de sens. Adieu, Monsieur, je suis au bout de mes chasses & de ma lettre ; je n'ai pas encore reçû de nouvelles de *Quebec*, où l'on continuë à faire de grands préparatifs pour quelque entreprise considérable. Le tems nous aprendra bien des choses dont je vous informerai par la voye des derniers Vaisseaux qui partiront de *Quebec* à la fin de l'Automne. Je finis par le compliment ordinaire de.

Votre, &c.

A Bourcherville *ce* 28 *May* 1687.

LETTRE XII.

Arrivée de Mr le Chevalier du Vaudreüil *en Canada avec des Troupes. On assemble à* Ste Hélene *toutes les forces pour aller contre les* Iroquois.

MONSIEUR,

Pour cette fois-ci, j'espére vous donner

contentement. Je suis tout plein de nouvelles, & si quelque chose m'embarrasse, c'est le choix du début. On me manda du Bureau de Mr *de Segnelai* que notre Gouverneur a ordre de m'accorder un voyage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plûtôt, & que mes affaires domestiques sont pressantes; mais Mr *de Denonville* prononça hier un Arrêt contradictoire; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les aparences elle sera chaude cette Campagne. Nous en voulons aux *Iroquois*: Mr *de Denonville* a résolu de les exterminer: mais ils sont gens à vendre chérement le terrain. Jugez de-là si je suis fort assuré de vous revoir; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque Iroquois pourroit bien m'en faire present d'un pour l'autre Monde. Quoiqu'il en soit, on se donne ici de grands mouvemens, & tout s'y dispose pour cette expédition. Mr *de Denonville* avoit pris ses mesures pour cela dès l'an passé. On dit qu'il envoya chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs, des Emissaires qui ont du crédit chez ces Peuples pour les attirer dans le dessein

qu'il a d'anéantir les *Iroquois*. Je ne sçai si ce manége aura son effet ; l'affirmative est fort probable ; c'est prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils se joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquoise*, que pour satisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, notre Gouverneur a eu soin pendant l'hyver de faire remplir les Magazins ; il a envoyé des vivres au Fort de *Frontenac*, & il a fait construire une grande quantité de ces bâteaux dont je vous ai parlé, si je ne me trompe, dans ma quatriéme Lettre. Nos Troupes sont prêtes, & campent déja dans cette Isle de *Monreal* : Mr *de Denonville* les y amena il y a quatre jours. Elles consistent en vingt Compagnies de Marine, en Milices, & en Sauvages Chrétiens, le tout se monte à deux mille hommes. Cette Armée, pour contenir trois différentes Classes de Soldats, n'est-elle pas nombreuse ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien contre-balancer par notre valeur la copieuse soldatesque de votre Monde, & à voir notre air menaçant, on nous prendroit pour des Phalanges Macédoniennes. Pendant notre Voyage douze Compagnies de Marine nouvellement débarquées à *Quebec* garderont la Colonie : Elles sont venuës de France sur une Escadre de six Vaisseaux du second rang com-

mandé par Monsieur d'*Amblimont* ; il s'étoit embarqué à la Rochelle, & il a fait le trajet en vingt-huit jours, peut-on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau ? Mr le Chevalier *de Vaudreüil* a été de cette heureuse traverse : c'est lui qui doit commander nos Troupes, & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuyer sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *Monreal* est aussi de la partie. Mr *de Champigni* a pris les devants, & doit nous attendre au Fort de *Frontenac*. Enfin, notre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr *de Denonville*. Il méne avec lui un maître Iroquois ; c'est le héros des cinq Villages, mais son histoire me méneroit trop loin. Au reste, les plus sensez n'ont pas bonne opinion de cette entrepriſe, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophête, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échaufourée de Mr *de la Barre*. Je pose pour un principe inconteſtable que nous ne sçaurions détruire les *Iroquois* par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'aheurter à la ruïne d'une Nation qui nous laisse en repos ? Tel est le bon plaisir de certains esprits turbulens qui trouvent leur compte dans le desordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens

de la tranquilité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes espérances, garre l'accouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à notre retour de vous envoyer une relation exacte de nos exploits. J'aimerois mieux vous la porter moi-même, quoiqu'il arrive, croyez-moi toûjours,

Je suis, Monsieur votre, &c.

A l'Isle Sainte Hélene vis-à-vis du Monreal le 8. Juin 1687.

LETTRE XIII.

Mauvaise réüssite de la Campagne contre les Iroquois. *Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.*

MONSIEUR,

Si jamais homme a pesté contre sa malheureuse destinée, c'est moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voyage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Amant transi n'a mieux trouvé les momens des jours, & les jours des années.

Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, sur tout, Monsieur, qui m'êtes si cher; toutes ces pensées me chatoüilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus passionné ne peut se representer une joüissance avec plus de plaisir. Mais hélas! ces belles espérances sont évanoüies, c'est comme si j'avois fait un agréable rêve, & mon bisarre destin, au lieu de me laisser embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de notre glorieuse Campagne, préparez-vous à écouter de merveilleux évenemens.

Mr *de Champigni* ouvrit la Scéne par une belle & vaillante proüesse, voici ce que c'est. Vous n'aurez pas sans doute oublié que ce Monsieur l'Intendant avoit précédé de quelques jours la marche de notre Armée. En effet, il fit le voyage en canot à l'abri d'une bonne escorte, & il arriva au Fort de *Frontenac* dix jours avant les Troupes. Pour ne point perdre de tems, Mr *de Champigni* annonça la rupture par une barbare hostilité. Il envoya trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages situez à sept ou huit lieuës du Fort. Les Conquérans eurent bien-tôt expédié l'affaire. Etant arrivez vers le soir, ils n'eurent que la peine de

se jetter sur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne se défioient de rien, se virent en même-tems entourez, saisis & liez. Dans ce triste équipage on les conduisit à *Frontenac*. L'Intendant leur y fit une desagréable réception : il ordonna qu'ils fussent attachez de file à des piquets par le col, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *l'Isle St Hélene* le 10 de Juin, & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Frontenac*. C'étoit déja pour nous un grand pas de franchi. Nous nous trouvions délivrez de ces Sauts, de ces Cataractes, de ces rapides & de ces courans, dont je croi vous avoir parlé dans l'entrepriſe de Monſieur *de la Barre*, & nous nous ſçavions très-bon gré d'avoir fini cette pénible & dangereuſe route. Nous avions même fatigué au double de l'autre fois ; car il ne s'agiſſoit plus d'un portage de canots ; c'étoient des bâteaux peſans qu'il faloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins preſque inſurmontables. A notre débarquement nous aprîmes la glorieuſe expédition des Soldats de Mr *de Champigni*, & l'Arrêt édifiant de ce Magiſtrat. Ne pouvant croire une ſi grande injuſtice, je me hâte d'entrer dans le Fort. J'y vis, en effet, ces enfilades d'*Iroquois* attachez comme je vous l'ai marqué. Ce ſpectacle m'attendrit, & me cauſa de l'indignation. Ce

qui me surprit le plus, ce fut de trouver ces prisonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit ou stupidité, ou Philosophie naturelle; mais on me dit que c'étoit une coûtume établie chez tous les Peuples du Canada; lorsqu'ils sont prisonniers de guerre, c'est par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette mélodie dure nuit & jour, & leurs airs sont des *in prompta* composez sur le champ par la nature, ou plûtôt par la douleur. Toute la lettre de leur Musique me paroissoit fort sensée, & j'aurois bien défié Mr notre Intendant de pouvoir y répondre solidement. Jugez-en vous-même, Monsieur, voici les paroles que ces infortunez répétoient le plus souvent, vous les ferez noter par tel Musicien qu'il vous plaira; pour les bien comprendre, il faut sçavoir que les Conquérans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards, cette circonstance m'étoit échapée. " Quelle ingratitude! quelle scelerateſſe! quelle cruauté! s'écrioient-ils, « dans leurs lugubres & discordans con- « certs. Nous n'avons cessé depuis la Paix « de pourvoir à la subsistance de ce Fort « par notre pêche & par notre chasse. « Nous avons enrichi les François de nos « Castors, & de nos autres Pelleteries, & « pour récompense, on vient traîtreuse- « ment dans nos Villages; on massacre «

» nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait » Eſclaves , & l'on nous tient dans une » poſture où l'on ne peut ſe défendre des » moucherons , ni par conſéquent attraper » le ſommeil. On nous a fait ſouffrir mil- » le morts quand on a verſé devant nos » yeux le ſang de nos peres , & ſi l'on nous » conſerve la vie, c'eſt pour nous la ren- » dre plus affreuſe que la mort même. » Eſt-ce donc-là cette Nation dont les Jé- » ſuites prônent ſi fort la droiture & la » bonne foi ? Mais les cinq Villages au- » ront ſoin de notre vengeance , & nos » Compatriotes n'oublieront jamais l'hor- » rible violence qu'on nous fait. « C'eſt la ſubſtance de ce qu'ils chantoient, car vous vous doutez bien que je n'ai pas traduit leur Opéra mot à mot. Comme je paſſois ces pauvres ſouffrans en revûë , j'en aperçûs un de ma connoiſſance : C'étoit un homme de cinquante-cinq ans , & qui m'avoit ſouvent régalé dans ſa Cabane pendant les ſix ſemaines de ſervice que je fis au Fort de *Frontenac* lors de l'entrepriſe de Monſieur *de la Barre*. Mon ami l'*Iroquois* ſçavoit l'*Algonkin*. M'en étant donc aproché , je lui fis connoître en cette langue que ſon malheur me touchoit ſenſiblement ; je m'offris de plus à le faire bien nourir tant qu'il reſteroit au Fort , & à lui donner des lettres de recommandation pour mes amis

amis de *Monreal* quand on y transporteroit les prisonniers. Ma compassion le toucha, & il me dit qu'il voyoit bien que la plûpart de nos gens détestoient la maniére très inhumaine dont on les traitoit ; mais il me remercia de mes offres, & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaise fortune avec ses compagnons. Tout le soulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutasse le recit de leur avanture. Alors il me fit cette histoire parlant de tout son cœur, comme vous pouvez bien vous imaginer, & disant les choses avec une naïveté tout-à-fait touchante. Mais sur tout, lorsqu'il vint à toucher l'endroit du massacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétroit, ses paroles étoient entrecoupées de soûpirs & de sanglots : il insista aussi beaucoup sur tous les services qu'il avoit rendus aux François, & il ne se lassoit point de demander si des hommes étoient capables d'une si honteuse méconnoissance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir : *Quæque potest narrat, restabant ultima, flevit.* Je ne pouvois condamner assez en moi-même la dureté dont on usoit envers ces innocens, mais le zéle de la justice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fusse le martir. Comme j'avois actuellement l'esprit occupé du déplorable sort de

ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos jeunes Sauvages, qui pour se divertir, leur brûloient les doigts avec des pipes allumées. Je vous avouë que cette férocité me fit perdre patience; je donnai sur ces coquins à grands coups de canne, & si l'on m'avoit laissé faire, je crois que je les aurois assommez. Les Supérieurs informez de mon incartade me firent apeller, & après m'avoir réprimendé des grosses dents on m'envoya dans ma tente en arrêt. Cependant les Sauvages étoient en émeute; ils demandoient ma mort avec menace de retourner chez eux si on leur refusoit cette satisfaction. L'affaire étoit délicate & l'on ne pouvoit se passer de leur secours. Ce qu'il y avoit de pis pour moi, c'est qu'ils vouloient être Parties, Juges, Bourreaux; entamer & finir le procès à coup de fusil. A vous dire le vrai, pendant tout ce fracas je me serois voulu d'une équité plus tranquille & moins entreprenante. Mais enfin l'on apaisa ces Messieurs les Sauvages. On leur fit accroire que j'avois bû, & qu'il y avoit une défense expresse de me donner aucune boisson enyvrante. Vous remarquerez, Monsieur, que l'yvresse est innocente chez ces Peuples; ils la regardent comme un accès de phrénésie, & ils se moquent de nous de punir comme un crime ce qui s'est fait sans usage ni de raison, ni

de volonté. Pour mieux calmer la fureur de ces Sauvages, on leur promit de me mettre en prison au retour de la campagne; ils prirent le tout pour argent comptant, & j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt. On a amené les prisonniers à *Quebec*, & l'on dit qu'ils seront transportez en France pour servir dans les Galéres. Je reprens le fil de ma relation. Le Sieur *de la Foreſt* Officier de Monsieur *de la Salle*, arriva au Fort dans un grand canot conduit par huit ou dix Coureurs de bois. Il aprit à Monsieur de *Denonville* qu'un parti d'*Ilinois* & d'*Oumamis* ayant attendu les *Hurions* & les *Outaouas* au Lac de *Ste Claire* s'étoient joints à eux, & marchoient vers la Riviére des *Tſonontoüans*, où l'on avoit marqué le rendez-vous général. Mr *de la Foreſt* raporta auſſi que Mr *de la Durantais* avoit surpris avec le secours des Sauvages une petite Flote de Canots Anglois, qui alloit sous la conduite de quelques Iroquois, trafiquer avec les Nations des Lacs des Marchandises dont elle étoit chargée, & lesquelles se montoient bien à cinquante mille écus. Il dit de plus que Mr *Dulhut* assisté de Coureurs de bois & Sauvages avoit auſſi attrapé une autre troupe d'Anglois & d'Iroquois qui portoient des Marchandises à *Miſſilimakinac*, que les preneurs avoient partagé la capture entr'eux, & retenu les Iroquois prisonniers avec leur

Chef nommé Major *Grégori*. Enfin, Monsieur *de la Foreſt* preſſa notre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre ſi nous voulions joindre le ſecours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troiſiéme de Juillet toutes les Troupes furent embarquées. Monſieur *de la Foreſt* qui ſe remit en canot au même-tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'opoſite, & notre navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnent preſque toûjours pendant cette ſaiſon. La rencontre ne pouvoit guére être plus heureuſe ; à une heure près : Nous & nos Alliez ſerions arrivez enſemble à la Riviere des *Tſonontoüans*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuſe rencontre ; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la ſuperſtition, & une bagatelle ſuffit pour exercer leur génie prophétique : ils prédirent donc de notre avanture la ruïne entiere de la Nation Iroquoiſe, les ſuites vous feront voir la juſteſſe du pronoſtic. Dès le ſoir même de notre débarquement on tira de l'eau toutes les voitures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon corps de garde. A ce premier travail ſucceda la conſtruction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande défen-

se, ce n'étoient que des pieux ; mais cela valoit mieux que rien pour enfermer les canots, les bâteaux & les bagages, & d'ailleurs on détacha quatre cens hommes sous le commandement du Sieur *Dorvillers* pour veiller à la garde de cette importante Forteresse. Le jour suivant on fit une exécution qui n'étoit assûrément point propre à attirer la bénédiction du Ciel sur l'entreprise, on fusilla très-injustement un jeune Canadien. Tout son crime étoit d'avoir servi de guide à l'une de ces deux troupes Angloise qui alloit trafiquer. Non-seulement il n'y avoit rien-là de capital, mais la chose étoit même fort innocente. Nous étions en paix avec l'Angleterre, & par conséquent ce Canadien qui n'étoit point esclave avoit la liberté de vivre avec les Anglois : d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions sur les Lacs du Canada. Mais ce qui devoit suffire pour sauver la vie à ce malheureux, c'est qu'après avoir rendu de grands services au Roy, par une parfaite connoissance des Pays & des langues de ce continent, un Gouverneur Général eut la dureté de lui refuser la permission de continuër ses courses pour son petit commerce, ce qui l'obligea de se retirer à la *Nouvelle Angleterre*, où il fut reçû avec beaucoup de considération, & comme un homme fort utile : on n'eût aucun égard à cette juris-pru-

dence équitable, & l'innocent Canadien fut traité en deserteur, il se nommoit la *Fontaine Marion*. Après ce sacrifice de mauvaise odeur, on disposa tout pour aller le lendemain au grand Village des *Tsonontoüans*. Le portage des vivres & des provisions ne causa point d'embarras; chacun étoit muni de ses dix galétes, c'étoit toute notre cuisine. Il est vrai que la traite ne devoit être ni longue, ni difficile, nous n'avions que sept lieuës, le terrain étoit uni & toûjours dans un bois de haute futaye. L'Armée se mit donc en mouvement. Suivant l'ordre de la marche les Coureurs de bois soûtenus d'une partie des Sauvages formoient l'avant-garde : Les Troupes & les Milices étoient comme le corps de bataille, & le reste des Sauvages étoit à la queuë, & faisoit l'arriére-garde. Le premier jour on ne fit que quatre lieuës, & on les fit sans rien découvrir. Le second jour nos découvreurs ayant encore pris les devans poussérent jusques aux champs du Village; & ne rencontrérent pas une ame, vous concevez bien qu'ils revinrent promptement nous annoncer cette bonne nouvelle; ils en étoient fiers & glorieux à proportion qu'ils s'imaginoient nous faire plaisir. En effet, sur cet agréable raport nous ne doutâmes point que l'ennemi n'eût pris la fuite, & nous flâtant d'attraper au moins

les femmes, & les enfans, & les vieillards, nous marchâmes ſans ordre, & avec beaucoup de précipitation, on nous eut pris pour des chaſſeurs qui courent après un gibier abatu. Nous avançâmes ainſi leſtement juſques à un quart de lieuë du Village, mais lorſque nous paſſions au pied d'un côteau nous oüîmes d'horribles cris qui furent accompagnez de pluſieurs décharges de mouſqueterie. C'étoient environ cinq cens *Tſonontoüans* qui s'étoient mis en embuſcade ſur ce côteau, nos Coureurs de bois avoient paſſé & repaſſé à une portée de piſtolet ; mais ils n'avoient point aperçû ces Iroquois qui étoient couchez ventre contre terre, & qui n'avoient fait aucun mouvement. Ce danger imprévû fut un coup de foudre pour nos troupes. Toute l'armée perdit la tramontane ; on ne voyoit plus que des hommes ſaiſis de frayeur, & qui couroient çà & là entre de gros arbres, ſans ſçavoir où. Il n'y avoit pas la moindre ombre de compagnie, de bataillon, ni d'aucun autre rang militaire. Nous tirions au haſard, & plus ſouvent contre nos gens que contre l'ennemi. On avoit beau crier, *à moi Soldats d'un tel Bataillon*, point de réponſe, & l'obſcurité étoit ſi grande qu'à peine ſe pouvoit-on diſtinguer de trente pas. Ce fut alors que l'entrepriſe me parut dans tout ſon impoſſible ; je conçûs

que la nature avoit donné aux Iroquois un retranchement inabordable, & qui les mettoit à couvert de nous autres Européens. Nous étions donc dans un fort mauvais pas, graces à Meſſieurs nos Maîtres, les ennemis venoient déja fondre ſur nous la maſſuë à la main, & ſuivant toutes les aparences ils alloient être nos Hercules. Heureuſement que nos Sauvages plus accoûtumez que les François à ces ſortes de bouraſques ſe ralliérent ; ils font tête aux Iroquois ; ceux-ci, qui ne s'attendoient point à une telle réſiſtance, plient, & courent à toutes jambes vers leurs Villages, ſans ſe ſoucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la retraite. Mais nos Alliez, qui connoiſſent le terrain, ſe mettent à leurs trouſſes, & les pourſuivent de ſi près qu'ils en tuérent quatre-vingt : nous vîmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette métode eſt barbare, & digne de ceux qui l'obſervent ; mais au fond le moyen eſt infaillible pour démêler le courage, & pour ſçavoir au juſte le nombre des morts. Notre perte paſſa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages reſtérent ſur la place. Nous eûmes auſſi une vingtaine de bleſſez : de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Pere Angeleran Jéſuite ; il eût le malheur de recevoir un coup de fuſil dans ſa virilité :

RPJCB

Village des Iroquois.
Couvents
Chemin
sur lequel 600. Iroquois étoient Embusqués.
Long Coteau
Couvents de Bois
Troupes Reglées
Mr. Denonville.
chemin
Sauvages Amisetalies

Le Saint homme reçût cela comme une faveur du Ciel ; il baisa la main qui le faisoit Eunuque, & se crût plus privilégié dans son Apostolat que Saint Paul, puisqu'on le délivroit de l'écharde.

Les Vainqueurs firent present à Monsieur *de Denonville* de leur affreux butin. Cet amas de têtes d'hommes faisoit horreur, & inspiroit de l'indignation contre notre espéce. Nos Sauvages en faisant cette belle offrande au Gouverneur lui demandérent pourquoi il n'avançoit pas. Monsieur *de Denonville* répondit qu'il étoit obligé de suspendre sa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de penser les blessez. Vous perdez pour trop peu de chose un tems si précieux, repliquérent-ils, faites faire des brancards pour transporter vos blessez jusqu'au Village, le chemin n'est pas long. Notre Général rejetta le conseil, & tâcha de les amener à son sentiment ; mais il n'y eut pas moyen, & pour tout ce qu'on pût leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant assemblez, quoique de plus de dix Nations différentes, ils délibérérent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & la résolution fut qu'ils iroient seuls achever l'exécution du dessein. Ces fuyards, disoient-ils, n'auront osé nous attendre, & nous enleverons au moins, les vieillards, les femmes, & les enfans.

Comme ils partoient dans cette bonne disposition, Mr *de Denonville* rompit le coup. Il les fit prier, par interprête, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de son camp; il les fit exhorter de vouloir bien seulement se reposer ce jour-là, donnant sa parole que dès le lendemain il iroit avec eux porter le fer & le feu chez les ennemis. La proposition qui d'elle-même, étoit assez raisonnable ne plût point du tout aux Sauvages; la plûpart s'en retournérent chez eux, & disoient pour justifier leur conduite, » que les François n'alloient point rondement en besogne, qu'ils ne vouloient » point la guerre de bonne foi, & qu'ils » sembloient avoir plus d'envie d'éprouver » les Iroquois que de les combattre, puis- » qu'ils perdoient volontairement les plus » belles occasions; que quand l'intention » des François seroit droite, ils prenoient » l'allarme trop vîte, & que leur courage » ne duroit pas plus qu'un feu de paille; » qu'on faisoit un grand honneur à eux » Guerriers Sauvages de les apeller de » toutes parts pour brûler des Cabanes d'é- » corce qui étoient des ouvrages de trois » ou quatre jours; Que les habitans de » ce Village se soucieroient fort qu'on ra- » vageât leurs moissons, comme si la Na- » tion Iroquoise n'avoit pas assez de bled » d'Inde pour les faire subsister; qu'enfin

c'étoit pour la seconde fois que le Gou- « verneur de Canada leur donnoit la pei- « ne de le venir joindre inutilement, que « desormais il n'y auroit ni promesses ; ni « protestations qui pussent les tirer de chez « eux. Voilà l'honnête adieu que nos Al- « liez nous firent en prenant congé de nous. Les sentimens furent partagez sur cette affaire. Les uns condamnoient le procedé du Général, & disoient que la raison des blessez n'étoit point valable : d'autres loüoient la fermeté de Monsieur *de Denonville*, & la soûtenoient très-raisonnable. Pour moi, je me raporte, & j'opine des deux oreilles ; je sçai que ceux qui tiennent le timon sont les plus embarassez, & content d'avoir raporté le fait tel qu'il est, je ne m'embarque point dans la question de droit. Le jour suivant on tint parole aux Sauvages qui étoient restez ; on mit les blessez sur des brancards, toute la grande armée décampa, & nous marchâmes droit au Village. Nous n'y trouvâmes d'animaux tuables que des chevaux, des bœufs, de la volaille, & quantité de cochons, mais point d'hommes, les sages Iroquois avoient eu la précaution de mettre le feu à leurs Cabannes, & de se retirer. On se répentit alors de n'avoir pas crû les Alliez, mais les bonnes ames voyant que c'étoit autant de tuë- -ie épargnée en avoient de la joye. Les

plus fâchez passérent leur mauvaise humeur sur le bled d'Inde ; on vous le renversoit à grands coups d'épée, nous employâmes cinq ou six jours à cette vigoureuse occupation. Comme nous ne faisions que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes jusques à trois lieuës toûjours battant notre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes-là deux petits Villages abandonnez de la même maniére que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une grosse provision de cendres. Au reste, nous avions le plaisir de voir un beau Pays, rien n'étoit plus agréable que la Campagne ; & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noyers, & de Châtaigners sauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainsi fumer trois Habitations au seul bruit de nos approches, nous traversions ces charmantes solitudes comme en triomphe, & accompagnez de nos bêtes prisonniéres, sur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Après deux jours d'un repos si bien mérité nous nous embarquâmes pour *Niagara* ; la Navigation étoit de trente lieuës, & nous la fîmes en quatre jours. On n'en mit que trois aussi-tôt après notre débarquement à construire un Fort de pieux à quatre bastions. Il est situé au Sud sur un côteau au pied duquel le *Lac Errié* se décharge dans le *Lac de Frontenac*. On doit

le pourvoir de vivres & de munitions pour huit mois ; il sera défendu par cent vingt soldats, & Mr *des Bergéres* les commandera sous les ordres de Mr *de Troyes*. Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquérent hier leur réconnoissance à Mr *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue, car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr le Gouverneur qu'étant obligez de se séparer, ils étoient ravis de laisser à *Niagara* une Forteresse placée si avantageusement, & si propre à leur servir de retraite dans leurs courses contre les Iroquois. « Tu nous a promis, ajoûtérent-ils, de ne finir la guerre qu'après avoir « exterminé les cinq Nations, ou du moins « qu'après les avoir contraintes de se retirer ailleurs ; nous nous répofons sur ton « engagement, & nous espérons que tu « tiendras parole en homme de bien. Tu « ne pourrois conclure un accommodement avec nos ennemis communs, sans « deshonorer ta Nation, & sans causer la « ruïne de ses fidéles Alliez. Mr *de Denonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces espérances. Il assura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit essai de ses projets contre la Nation Iroquoise, & qu'il leur gardoit bien d'au-

tres proüesses ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation, & que malgré toute la réſiſtance qu'elle pourroit faire, elle ſeroit noyée dans ſon propre ſang, ou contrainte de ſe retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bonnes gens s'en allérent les plus contens du monde, & ils chantoient déja l'épitaphe du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que notre Général me fit apeller : je crus qu'il vouloit m'entretenir ſur mon prochain voyage de France, mais j'étois bien la dupe de mon ſouhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage, il avoit jetté les yeux ſur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur Pays, & que quant à l'ordre qu'il avoit reçû de m'accorder un congé, c'étoit ſon affaire, & qu'il ſe chargeoit de s'en diſculper à la Cour. Je reſtai immobile comme une ſtatuë à ce compliment dont j'étois fort éloigné de me défier : il fallut dire oüi néanmoins, & c'eſt ce que je fis en enrageant de la meilleure grace qu'il me fut poſſible. En effet, je me prépare à faire ce voyage ſi différent pour mes intérêts, & pour mon plaiſir, du voyage de France. Je fais actuellement mes adieux, & mes amis s'empreſſant à me conſoler de ce contre-tems. Les uns me procurent de

bons soldats ; les autres me donnent des hardes, des livres, du tabac & cent autres menuës nécessitez qu'ils peuvent recouvrer aisément à la Colonie. Je me suis heureusement garni de mon Astrolabe en partant de *Monreal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me sera pas moins utile dans mon voyage, qui sera de deux ans ou environ selon toutes les aparences. Les soldats qu'on me donne sont vigoureux & de bonne taille, & mes canots sont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr *Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de mérite & de capacité, & qui a rendu des services très-considérables au Roi & au Pays. Mr *de Tonti* doit être aussi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui sont prêts à nous suivre. Mr *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac*. Il doit laisser en passant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoye quelques lettres par mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir sûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, si j'en trouve l'occasion en vous envoyant la relation de mon voyage.

Je suis, Monsieur votre, &c.

A Niagara *le* 2. *Août* 1687.

LETTRE XIV.

Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voyage. Briéve description des Pays situez sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort* Saint Joseph *à l'embouchûre du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti* des Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour* Missilimakinac. *Rencontre du frere de Monsieur* de la Salle *miraculeusement conduit. Description de* Missilimakinac.

MONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me surprend point du tout. J'avois bien prévû que la chose tourneroit de même, & prévoyant la perte de mon bien infaillible, je ne comptois plus que sur la Cappe & l'Epée. J'ai reçû ce revers d'assez bonne grace. Ne m'en faites pas un grand mérite; il y a dans ma Philosophie pour le moins autant de matiére que de raisonnement. Je ne laisse pas de suivre votre avis; il me paroit fort bon. Je fais donc une tentative à la Cour, j'écris en ce Pays-là; mais à vous dire le vrai je n'espére rien,

ce seroit une espéce de miracle si le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous fasse rien perdre : si l'on est injuste à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une rélation de mes courses, je vais m'aquiter, tenez-vous bien en garde contre le sommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troisiéme jour d'Août. Le Vaisseau Amiral de ma Flote que je montois, comme de raison, étoit un vaste canot, huit Soldats du détachement en faisoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Aussi fier sur mon fragile bord, qu'un Doge de Venise sur son Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieuës contre le courant du Détroit, ce fut notre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à notre descente. Ce fut Mr Grisolon de la Tourete, frere de Mr Dulhut. Le Sr Grisolon fut plus heureux que sage, il étoit venu là de *Massilimakinac* escorté du seul canot qui le portoit, & dans le dessein de joindre l'armée : Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, son canot n'étoit-il pas apendable à une Chapelle miraculeuse. Le lendemain fut pour nous une rude journée : il nous falut user de reconnoissance envers nos canots, leur rendre le bon office que

nous en avions reçû, en un mot charger navire & fret sur nos épaules. Cette fatigante Caravanne étoit de deux mortelles lieuës une & demie au dessus, du Saut de *Niagara*, & demie au dessus, cela se nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monsieur, que d'abord & comme pour se dégourdir les jambes, il faut grimper sur trois montagnes. Il est vrai qu'après cela on respire dans un chemin uni & battu, mais il est fort ennuyeux: à tout moment on se croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Messieurs se seroient fait un amusement de nous assommer à coup de pierres. Nous volions donc sur les aîles de la peur. Je n'ajoûterai pas néanmoins, & sans regarder derriere nous; car les allarmes étoient fréquentes, la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lorsque nous étions dans ses transes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tous hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, sans délibérer, sans même réfléchir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de notre charge pour nous tirer au plus vîte d'un si mauvais pas. Il ne s'en fallut pourtant guére que nous n'y restassions. Le péril étoit commun à tout le

détachement ; mais quatre Sauvages & moi, nous en eûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin, pour voir le Saut de *Niagara*. Pure gasconnade, vous écrierez-vous, est-il tems d'être curieux quand il est question de sauver sa vie. Je vous permets d'en croire ce qu'il vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'est qu'un quart-d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'aprirent que les *Iroquois* aprochoient. Jugez si je perdis le goût de la curiosité : nous rejoignîmes promptement le gros. On n'eût que le tems de se rembarquer, & à peine étions-nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages sur le bord du Détroit. Je vous avouë que je me sçûs fort bon gré de notre diligence. Si j'étois tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce sont des Maîtres tout-à-fait incommode ; le premier ordre qu'ils vous donnent c'est de vous laisser rôtir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces bourreaux ce qu'un Italien disoit joliment de l'amour, passe pour mourir, la moitié n'est qu'une négative ; mais être brûlé vif, c'est trop ? *Il morire niente, ma il vivere bragiando, e troppo.* Je frémis quand j'y pense, & sortons bien vîte de la cuisine des *Iroquois*. Il vaut mieux vous donner une

déscription du Saut de *Niagara*. Ce Cataracte est d'un aspect éfrayant. Figurez-vous sur une hauteur de sept ou huit cens pieds une nape, ou une eau de demi lieuë de largeur. Vers le bord de ce sommet liquide s'élévé une Isle penchante, & que l'on croiroit à l'œil prête à culbuter jusqu'au pied de la montagne : Cette Isle est environnée de courant qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres & les poissons y sont souvent atrapez; car dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieuë au dessus du Saut, ces mêmes courans les entraînent & les font tomber. La chûte de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les *Iroquois*; il y en a toujours une cinquantaine à deux lieuës de-là, qui viennent en canot tirer les poissons & les animaux qui se sont tuez en tombant. Il y a de plus en cet endroit-là une singularité bien remarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade & le pied du rocher, sans recevoir que quelques goutes d'eau. Je reviens à notre voyage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage que j'ai laissé sur le bord du Détroit opéroit sur nos bras une vigeur merveilleuse: on rama toute la nuit mais d'une grande force, & il n'y avoit personne dans notre troupe qui n'eut souhaité être un de ces fameux Geants à cent bras. Le matin nous

arrivâmes à l'embouchûre du Lac Errié. Cet endroit eſt rapide, mais la joye que nous avions de nous trouver-là, ne nous permettoit pas d'y faire réfléxion, D'où venoit cette joye, direz-vous? C'eſt que quand nous fûmes-là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs canots ne ſont pas propres pour naviguer dans ces Lacs; comme ils les conſtruiſent d'écorce d'Ormeau, ils n'aprochent pas de la legéreté ni de la vîteſſe des nôtres qui ſont d'écorce de Bouleau. D'ailleurs les canots à l'Iroquoiſe ſont d'une figure extravagante, ils ont beaucoup de largeur; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, aſſis, ou debout, quinze à chaque rang; mais le bord du canot eſt ſi bas qu'un peu de vent ſuffiroit pour le renverſer, & voilà ce qui rend aux *Iroquois* la navigation des Lacs impoſſible. Nous côtoyâmes donc le Nord du Lac Errié à la faveur des Calmes qui régnent ordinairement en Eté, principalement dans les endroits Méridionaux. Nous paſſions le tems le long de cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertiſſement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à ſoixante Coc-d'Indes exercer leurs jambes, & courir d'une vîteſſe incroyable ſur le Rivage. Nos Sauvages empêchoient bien que tous ces Jéſuites ne déchantaſſent trop à la courſe; ils en tuoient aſſez che-

min faisant pour nous en régaler, & en échange nous leur faisions part de notre poisson. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à une longue pointe qui avance quatorze ou quinze lieuës dans le Lac. On y moüilla l'ancre le ving-cinq d'Août, (je me sers de cette Phrase Marine pour faire honneur à notre navigation. (La rencontre de ce Promontoire nous jettoit dans une fâcheuse alternative. Il falloit se résoudre ou à faire un portage, ou à côtoyer sur trente-cinq lieuës d'eau : le portage est tuant, mais celui-ci n'étoit que de deux cens pas, si-bien qu'il fut préféré à la navigation, non-seulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution sur la chaleur qui étoit alors brûlante. Je ne suis pas un Journaliste fort sçavant comme vous avez bien pû vous en apercevoir, & vous devez me sçavoir gré de ce que je vous épargne un calcul stérile & ennuyeux. Passons-donc du vingt-cinquiéme d'Août au sixiéme de Septembre. Ce fut ce jour-là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron : ce Détroit est un courant assez foible, & qui n'a guére plus d'une demi-lieuë de largeur; nous le remontâmes jusqu'au Lac de *Sainte Claire* qui a douze lieuës de circuit.

Nous côtoyames ce Lac d'un bout à l'autre; après quoi on rentra dans le Dé-

troit, où nous refoulâmes six lieuës pour gagner l'entrée du Lac *Huron*. La Flote arriva le quatorze à ce Port, & dès le même jour se fit le débarquement. Au reste, pour vous récompenser de tant de jours que j'ai suprimez dans la Relation de mon voyage, & pour mettre quelque chose dans ce vuide, il faut vous aprendre ce que c'est que le Détroit du Lac *Huron*. Rien n'est plus agréable aux yeux que la rive, & que le bordage de cette eau ; si vous aimez le Phébus ce Payſage est un vrai jardin planté par les mains de la nature ; attendez s'il vous plaît, le terme de *Jardin* est inconnu, celui de Verger est plus propre ; car ce sont des arbres fruitiers de toutes les espéces : il est vrai que ces fruits n'étant point cultivez sont plus de plaisir à la vûë qu'au goût ; mais la prodigieuse quantité qu'il y en a fait un très-bel effet. Les Cerfs & les Chevreüils se donnent cariere sur ces Rivages, on voit ces animaux simboliques des bons ou malheureux Maris s'y promener à grosses bandes. Comme ils font leur domicile & leur chez soi de plusieurs petites Isles situées sur cette eau, nous avions l'honnêteté de nous arrêter en passant pour leur rendre visite, nous frapions à leur porte, ou ce qui revient au même nous bations l'Isle, mais ces Insulaires peu polis, & qui ne connoissent point l'hospitalité, ou qui peut être,

& non sans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, desertoient de chez eux, & se lançoient à l'eau pour traverser à la nage en terre ferme; mais nos canoteurs dispersez çà & là au tour de l'Isle, les assassinoient de guetapant dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Fort où je devois établir le Siége de mon Empire. Messieurs Dulhut & Tonti me déclarérent en arrivant qu'ils prétendoient se reposer quelques jours ; les Sauvages qui nous avoient accompagnez en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opposai pas. Monsieur Dulhut avoit de grands droits sur ce Poste ; il l'avoit fait élever, & les Coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ses dépens. Cette Garnison Sauvage eut bien de la joye de notre arrivée : des coureurs de profession être enfermez ? cela ne quadroit point, aussi cédérent-ils de bon cœur la Place au détachement, on leur permit donc d'aller où bon leur sembleroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour se mettre en course, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occasion pour remplir mon Magasin de bled d'Inde : ce n'est pas que les coureurs n'en eussent semé, mais quoique l'espérance de la récolte fut très-belle, cela ne devoit suffire tout au plus que pour le courant. Je résolus donc de faire partir

deux

déux canots ſous la conduite de quelques ſoldats ; mais comme j'étois en peine quelle Marchandiſe je devois envoyer pour l'échange, Monſieur *Dulhut* me conſeilla d'envoyer du Tabac de Breſil, comme étant une denrée fort bonne pour la troque, & il m'en donne le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux, je le confiai à mes ſoldats pour le trafiquer. J'aurai toute ma vie beaucoup de reconnoiſſe pour cette généroſité de Monſieur *Dulhut*, & d'autant plus que je crains fort que le Tréſorier de Marine, ne le rembourſant pas, ne lui laiſſe tout le prix d'une ſi belle action ; ce ne ſeroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes ſoldats négocians revinrent vers la fin de Novembre ; outre la Marchandiſe qu'ils avoient ordre d'aporter, ils en voituroient une que je n'attendois pas, c'étoit un Jéſuite nommé le *Révérend Pere Avenau*. Il nous prêcha le Carême, mais ni lui, ni nous n'avions pas beſoin de morale pour pratiquer l'abſtinence ; nous étions dans une diſette de vivres qui nous faiſoit jeûner à la Thébaïde. Pour conſolation, mes nouveaux revenus m'annoncérent la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les *Hurons* : ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverſer les *Iroquois* dans la chaſſe aux Caſtors, &

ils avoient réfolu de faire quelque ſéjour à notre Fort pour ſe repoſer. Cependant nous manquions de tout excepté du mauvais pain. Monſieur *de Denonville* m'avoit promis quelques chaſſeurs, le nommé *Turcot* célébre Coureur de bois devoit auſſi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ſes camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainſi nous étions en mauvaiſe poſture, & nos entrailles auroient crié long-tems famine, ſi quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargez de la proviſion ; ils voulurent bien paſſer l'Hyver avec moi, & nous profitâmes graſſement de leur chaſſe.

Enfin nos hôtes les *Hurons* nous tombérent ſur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage ſur nos crochets : le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me ſouviens que leur Chef de guerre ſe nommoit *Saentſonan*. Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laiſſa les canots, & le bagage pour les garder juſqu'au retour. Cet eſſain d'avanturiers préféra donc la route de terre, & partit pour le Fort de *Niagara*, où ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'ennemi. Depuis leur départ

de *Niagara* ils marchérent cinquante lieuës vers les habitations Iroquoises sans rien découvrir ; pour sçavoir la discipline militaire des *Hurons*, vous nôterez, s'il vous plaît, Monsieur, que cinquante lieuës de marche font chez eux dix journées de guerrier. Car les bonnes gens font fixez à cinq lieuës par jour, & il n'y auroit qu'une inévitable nécessité qui leur feroit faire plus ou moins du chemin. Vers la fin du dixiéme jour les Coureurs du bataillon aperçûrent des traces de chasseurs ; on pouvoit les remarquer d'autant plus aisément qu'il y avoit un pied de neige sur la terre. Ces découvreurs bien contens ne manquérent pas à suivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordérent à un petit Hameau de six Cabanes, dont chaque pouvoit contenir dix hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit halte : ils se barbouillérent le visage, cérémonie d'une merveilleuse influence pour vaincre ; ils mettent leurs armes en état & ils tiennent chapitre sur la maniére dont on doit s'y perdre pour réüssir dans cette glorieuse expédition. Le résultat du Conseil fut qu'on empêcheroit les *Iroquois* de sortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte seroit gardée par un *Huron*, qui la massuë à la main, assommeroit ceux qui

voudroient sortir ; que cependant le reste du parti feroit un feu continuel. Ce projet fut exécuté fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes, qui ne sont que d'écorce ; ces misérables *Iroquois* en étoient tuez ou blessez, & s'ils tâchoient de se sauver, ils trouvoient à la porte une mort infaillible. Le carnage fut grand ; quarante-huit *Iroquois* restérent sur la place, il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes : les deux autres s'enfuïrent, mais n'ayant pas eu le tems de faire aucune provision, pas même de s'habiller, leur sort étoit plus triste que celui des morts; on ne doute point qu'ils n'ayent été déchirez des bêtes, ou qu'ils n'ayent péri de misere dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit : sur leurs principes de barbarie, ils s'imaginoient avoir fait la plus belle proüesse du monde; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur victoire, ils se hâtérent de revenir à notre Fort.

Parmi ces quatorze esclaves ou prisonniers, (car ce sont termes Synonimes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait, il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*.

Je leur demandai des nouvelles du Pays, & ils m'aprirent que huit cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupe avoit deſſein de venir enſuite me bloquer auſſi. Cela ne me fit point du tout de plaiſir. Ce n'eſt pas que je craigniſſe d'être attaqué; les Sauvages ne ſont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'eſt point leur fait, encore moins un Siége; ils ne ſeroient pas gens à s'opiniâtrer devant une Contreſcarpe, non pas même à ſaper une paliſſade: ainſi j'étois fort en repos ſur la conſervation de mon poſte. Mais je craignois d'être affamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chére & moi ſommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empêchaſſent nos chaſſeurs de ſortir, auquel cas il eut falu ſe réduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pûs prendre dans une conjoncture ſi fâcheuſe, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à ſe joindre avec nos chaſſeurs; ils le firent d'aſſez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils reſtérent au Fort, & par ce moyen-là je fis une petite proviſion de vivres boucanées. Après cela comme le danger aprochoit, il falloit ſe tenir ſur ſes gardes. La chaſſe finit & nous nous renfermâmes dans l'intérieur de notre foible Citadelle. Ce-

pendant je voyois avec chagrin nos vivres diminuër, j'apréhendois que la néceſſité ne nous forçât à déloger de notre poſte. Après avoir bien rêvé aux moyens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de haſarder un voyage à *Miſſilimakinac*, pour acheter des bleds chez les *Hurons* & les *Outaouas*? Je réſolus de ne me raporter de cette affaire qu'à moi-même; & je quitai mon poſte quoique bloqué pour aller faire le métier du Marchand. Une telle conduite ſeroit cenſurée dans votre ancien monde, mais dans notre nouveau l'on n'y regarde pas de ſi près, & la voix de l'Héroiſme y eſt beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques ſoldats qui ſe conſoloient de notre départ par le plaiſir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de notre voyage ſe firent ſans obſtacle, c'eſt qu'aparemment Meſſieurs les *Iroquois* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoiqu'il en ſoit, nous entrâmes paiſiblement dans nos canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Eſt, nous traverſâmes, mais lentement la Baye de *Saguinan*. C'eſt un petit Golfe qui a ſix lieuës de large. Vers le milieu ſont deux petites Iſles où l'on peut ſe mettre à l'abri lorſque le vent

se met de mauvaise humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet est entremêlée de rochers & de batures, entre lesquelles il y en a une qui n'a guére moins que six heures de traverse. De cette premiere navigation à l'endroit nommé l'*Anse du Tonnerre* on compte trente lieuës. On les fait assez agréablement, la Côte étant saine, les terres basses, principalement le long de la Riviere aux sables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis l'*Anse du Tonnerre* jusqu'à l'embouchûre du Lac des *Ilinois*, il nous restoit encore trente lieuës de navigation : elle nous sembla beaucoup plus longue que la précédente ; nous dansions violemment au souffe d'un vent d'Est-Sud-Est, & les vagues nous ménacérent plus d'une fois de nous livrer aux poissons. Arrivé pourtant à l'embouchûre du Lac des *Ilinois*, nous y joignîmes une bonne compagnie ; c'étoient outre le parti des *Hurons* qui avoit détruit le Hameau de six Cabanes *Iroquoises*, quatre ou cinq cens *Outaouas* qui avoient chassé le Castor pendant l'Hyver, qui retournoient à leurs Villages par la Riviére du *Saguinan*. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer ; on fit une station de quatre jours ; mais enfin l'eau étant dégagée on rémit à la voile, & notre nombreuse Flote traversa le Lac fort heureusement. Le 18. d'Avril

nous arrivâmes à *Missilimakinac*. La premiere chose que les *Hurons* de notre troupe firent, ce fut de tenir Conseil sur la destination de leurs quatorze prisonniers *Iroquois*. Ils en partagérent douze entr'eux; ils firent present de deux autres, du treiziéme à Monsieur de *Juchereau*, Commandant du lieu, & du dernier aux *Outaouas*. Qui vous donneroit à deviner, Monsieur, qui de ces deux esclaves avoit eu le meilleur sort, vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr de *Juchereau*. En effet, le bon sens dicte qu'un Officier François & Chrétien, doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort, néanmoins. Mr de *Juchereau* n'eut pas plûtôt reçû son *Iroquois* qu'il se donna le joli divertissement de le faire fusiller; au lieu que les *Outaouas* accordérent la vie au leur. Il est vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de générosité; c'étoit plûtôt par la raison d'une fine & secrete politique; car afin que vous le sçachiez, les Sauvages entendent très-bien leurs intérêts, & quand un jour, je vous les aurai fait connoître à fond, vous tomberez d'accord qu'il y a chez eux moins de la bête, & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Pays-ci, j'apris une nouvelle qui donna bien de l'exercice à la patience que vous me connoissez. On me dit

que la récolte ayant été fort mauvaise l'Automne derniére, le bled d'*Inde* étoit rare, & que difficilement je pourrois aller jusqu'à la moitié de ma provision. Cela me jettoit dans un grand embarras. Néanmoins à force de chercher, j'ai découvert que le mal n'étoit pas si grand, & j'espére que les deux Villages me fourniront ma charge; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous sçavoir ce que c'est que *Missilimakinac*? C'est un Poste situé au quarante cinquiéme degré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez si vous plaît que Messieurs nos Mathématiciens en ayent découverts le chemin; vous sçavez leurs vains efforts pour nous donner des régles fixes là-dessus; je vous ai marqué dans ma seconde lettre que je croyois la chose impossible, & je la mets en parallele avec la pierre Philosophale, ou la transmutation des métaux. Le Fort de *Missilimakinac* est situé à demi lieuë de l'embouchûre du Lac des *Ilinois*. Vous sçaurez ce que c'est que ce Lac quand je vous envoyerai mes descriptions générales de ce continent. Il y a ici deux Villages; lun est de *Huron*, & l'autre d'*Outaouas*. Comme ces deux peuples sont amis, leurs habitations ne sont séparées que par une simple palissade. Il semble néanmoins que ces Sauvages veulent se broüiller. Les *Outaouas* ont entrepris depuis peu de construi-

re un Fort sur un côteau qui n'est qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous souhaitez en sçavoir la raison, c'est que quatre *Outaouas* ayant assassiné depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque dessein de vengeance, & les *Outaouas* se précautionnent par un rétranchement contre toute surprise de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux-ci, & dans un enclos de palissades, les Révérends Peres Jésuites ont planté-là un Tabernacle; c'est une figure d'Eglise attenante à une espéce de Convent. Cette résidence est comme le centre, ou pour parler monachalement, comme le Chef-d'Ordre de l'Empire *Loyoliste* en ces Pays-ci, & tous les autres domiciles que ces rusez, & grand Clercs ont établi parmi les différentes Nations Sauvages ressortissent à ce Sanctuaire de *Missilimackinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des conversions; mais je vous assure, Monsieur, que leur controverse est fort stérile: ce sont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas moyen de leur fare entendre raison sur l'article du mystére. Ainsi presque toutes les conquêtes que les Jésuites font au Christianisme, ce sont des enfans qui recevoient le Baptême sans connoissance, ou des vieillards décrepits, & de moribonds qui ne

trouvent point d'inconvenient à mourir baptisez. Au reste, les Coureurs de bois ont ici un établissement qui n'est pas grand chose en soi, mais qui est fort considérable par raport au Commerce : c'est l'abord de toutes les Marchandises que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüest, & cet entrepos est un passage inévitable pour aller chez les *Ilinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Riviere de *Missisipi*. C'est à l'habitation des Coureurs de bois d'ici ; qu'on assemble toutes les Pelleteries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandises y restent avant qu'on les transporte à la Colonie. Cet entrepos est placé fort avantageusement en ce qu'il est hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chétifs canots feroient un mortel plongeon sur le détroit du Lac des *Ilinois*, qui a deux lieuës de large, & la navigation du Lac des *Hurons* est aussi trop forte pour des voitures si fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent visiter par terre ; ils créveroient de fatigue en chemin par la quantité des Marais, d'Etans, de Rivieres, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toûjours traverser le détroit. Revenons à l'Isle de *Missilimakinac*, la pêche du poisson blanc y est très-abondante ; vous ne

ſçauriez croire la quantité prodigieuſe qu'on en prend à mi-Canal de la Terre Ferme. La nature a fait en cela fort ſagement pour les *Outaouas* & pour les *Hurons*. Sans un tel ſecours ſes Peuples jeûneroient au pain & à l'eau. Leur unique reſſource ſeroit d'aller à vingt lieuës chaſſer les Orignaux & les Cerfs. Or, vous m'avoüerez que ce ſeroit payer bien cher un morceau de venaiſon. Cette pêche ſe fait également au filet & à l'ameçon, on la fait en Hyver comme en Eté, avec cette différence qu'en Hyver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y paſſer les rêts avec des perches. Ils ſe ſervent d'une ſorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alêne, attachée à un fil d'archal; on jette cet inſtrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des Truites groſſes comme la cuiſſe. Le poiſſon des autres Lacs n'aproche point pour la bonté du poiſſon de ce canal, on prétend même qu'il ſurpaſſe celui de toutes les Riviéres. Mais il eſt ſingulier en un point, c'eſt que toute ſauce le gâte, auſſi le mange-t'on tel qu'il eſt au ſorti du feu, rôti ou boüilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les rafineurs de gueule perdroient les deux tiers ſur le plaiſir de la bonne chére, mais peut-être auſſi n'y auroit-il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertiſſe d'une particularité bien curieuſe touchant les cou-

A. Village des François. B. Maison des Jesuites C. Village des Hurons D. Chans des Sauvages

RPJCB

rans de ce Canal. Premierement il y a de ces courans si forts qu'ils entraînent les filets deux & trois lieuës. Mais ce n'est pas-là le plus remarquable ; c'est bien plûtôt l'opposition formelle & surprenante qui se trouve dans ces courans : il y a certaines dispositions de tems où le même porte trois jours à l'Est, deux à l'Oüest, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La chose va bien plus loin ; car le même jour, & dans un calme ces courans portent de tous côtez, & tournent à peu près comme des Giroüetes qui d'une heure à l'autre changent de situation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philosophes*. Ce Phenomene mériteroit bien, ce me semble, que Messieurs les *Copernicien* inventassent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reste à vous dire des agrémens de ce séjour, c'est que la Campagne y est belle & propre à l'Argriculturure : aussi nos Sauvages ne la laissent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand soin d'y semer du bled d'Inde, des poix, des féves, des citroüilles, & des mélons. Ne jugez pas de ces derniers par nos mélons d'Europe ; il y a une très-grande diférence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Outaouas* vendent beaucoup de bled d'*Inde*, mais ils le mettent quelquefois à si haut prix, sur tout

lorſque la chaſſe des Caſtors a été malheureuſe, qu'ils ſe dédommagent abondamment en ce tems-là de la valeur exceſſive à laquelle nous leur taxons nos Marchandiſes.

Le Sieur *Cavalier*, qu'apparemment bien vous connoiſſez, arriva ici le ſixiéme de May, accompagné de ſon néveu, du R. P. *Anaſtaſe* Recolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François; jugez ſi l'on n'auroit pas dit qu'une compagnie ſi bigarée ſortoit de l'Arche de Noé. Ces François ſont du nombre de ceux qui ſous la conduite de Mr *de la Salle*, ont couru à la découverte du *Miſſiſipi*. A les en croire ce Découvreur eſt bien vivant, & c'eſt par ſon ordre qu'ils vont s'embarquer à *Quebec* pour porter ſes dépêches à la Cour; mais on prend cela pour un panneau, & les méfians ſoupçonnent que Mr *de la Salle* eſt mort, puiſqu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mauvais, Monſieur, que je ne vous diſe rien de leur grand voyage; ce ſeroit rentrer dans une cariére plus longue que celle dont je vais ſortir, & puiſque je ne doute pas qu'on n'en donne des rélations publiques; tout ce que je vous aprendrai en paſſant, c'eſt que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils diſent, un pelerinage de huit cens lieuës.

N'eſt-il pas tems d'en venir à l'*Amen*? Finiſſons, donc. Je reſterai ici juſqu'à ce que

j'aye cinquante sacs de bled d'Inde de cinquante livres chacun. Après cette emplette je menerai mon Détachement seul au Fort de *Sainte Marie* : Là je tâcherai de négocier une jonction des *Sauteurs* avec une poignée d'*Outaouas*, pour venir marauder avec moi, en tout bien en tout honneur s'entend, sur les terres des *Iroquois*. Il se forme outre cela contre ces derniers une escoüade de cent *Hurons*. C'est le nommé *Adario* le grand Coq du Village, & que les François ont honoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Tréve de plume avec vous jusqu'à mon retour de cette course, encore faut-il supoſer qu'alors il se préſentera quelque occaſion. Peut-être les bons Peres Jésuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaiſir au Genre-humain, auront-ils bien la bonté de m'envoyer vos Lettres avec celles de Mr *de Denonville*, à mon Hermitage du Fort *Saint Joſeph*. J'aurai-là tout le tems de m'ennuyer & de soûpirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monſieur de *Seignelai*; je ſuis bien aiſe que vous la liſiez, & ſi vous la trouvez dans les formes, obligez-moi de la faire tenir. Je ſuis parfaitement,

Monſieur, votre, &c.

A Miſſilimakinac *ce* 26 *May* 1688.

Lettre à Mr de Seignelai.

MONSEIGNEUR,

Je suis fils d'un Gentilhomme, qui à dépensé trois cens mille écus pour grossir les Eaux des deux Gaves Béarnois ; Il a eu le bonheur de réüssir dans cet Ouvrage, en faisant entrer quantité de ruisseaux dans ces deux Rivieres ; Le courant de l'Adour en a été tellement renforcé que grossissant la Barre de Bayonne, un Vaisseau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, qui ne faisoit auparavant une Frégate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenser mon pere, lui accorda, comme aussi à ses descendans à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui se vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conseil d'Etat, le neuviéme jour de Janvier 1658. signé, Bossuet, & collationé, &c. & la seconde utilité que le Roi & la Province retirerent des travaux de mon pere, consiste en la descente des Mâts & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'auroient jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoué, si par ses soins & par des sommes immenses il n'eût doublement grossi les Eaux du Gave d'Oleron. Après sa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec

tant de justice pour lui, ses Hoirs, & ayant-Cause à perpétuité, cessérent aussi-tôt; & pour comble de disgrace, je perdis encore ses Charges de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau & de Réformateur du Domaine des Eaux & Forêts de Bearn, dont je devois légitimement hériter. Ces pertes sont suivies aujourd'hui d'une Saisie que des Créanciers mal-fondez, ont fait de la Baronnie de Lahontan, d'une autre Terre contiguë & d'une somme de cent mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi ne m'intentent des Procès, que parce que je suis au bout du monde, qu'ils sont riches, qu'ils ont du crédit & de la protection au Parlement de Paris, où ils espérent en mon absence venir à bout de leurs injustes prétentions. J'avois obtenu la liberté de repasser en France l'année derniere, pour y mettre ordre, mais Mr de Denonville me donna un détachement, & m'envoya sur ces Lacs, d'où je suplie très-humblement Votre Grandeur de vouloir bien m'accorder un Congé pour l'année prochaine, & de m'honorer en même-tems de sa protection. Je suis avec bien du respect,

Monsieur, votre, &c.

A Missilimakinac *ce* 27. *May* 1688.

LETTRE XV.

Description du Saut Sainte Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les Avantures de son voyage, & son retour à* Missilimakinac.

MONSIEUR,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois?* Ce sont en effet de mauvais hôres, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac.* Vous voulez bien que je me délasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voyage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *Saint Joseph* par une force majeure; ainsi je commencerai ma narration par mon départ d'ici. Nous nous embarquâmes le deuxiéme de Juin pour le *Saut sainte Marie*, & nous y arrivâmes sans infortune ni malencontre. Pour le *Saut sainte Marie*, vous devez vous figurer une Cascade plûtôt qu'un Cataracte: il est long de deux lieuës, & ce n'est propre-

ment qu'une décharge du *Lac Supérieur*. Les *Outchipoes* ou *Sauteurs*, ont une habitation au bas de cette chûte d'eau, & les Jésuites ont aussi une maison assez près delà. Cet endroit est un grand passage; les Coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abordent en grand nombre pendant l'Eté. Le lieu de soi-même n'est pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendroit pas à la nature du Terroir qu'on y mourut de faim : c'est un fond pareſſeux, & qui ne voudroit pas se donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribuë cette stérilité aux broüillards continuels qui s'élévent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Aussi ne fîmes-nous pas long séjour dans une si méchante Auberge. J'employai la Réthorique la plus énergique qu'il me fut possible pour persuader à quarante jeunes Guerriers de se joindre à nous, & à ces *Outaouas*, dont je vous parlai dans ma derniere, & je n'eus pas plûtôt fait cette acquisition que je me hâtai très-fort de partir. C'est ce que je fis le treiziéme du même mois de Juin. Ma recruë de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque canot, & le mien vogant à la tête comme l'Amiral, notre Escadre étoit composée de six fragiles bâtimens.

Le troisiéme jour de notre Navigation nous arrivâmes à l'Isle *du Détour*; c'étoit

là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers reçûrent les *Sauteurs* avec toute la courtoisie Sauvage. On fêta le premier jour le festin de Guerre, la Danse, la Musique, mais la Musique plûtôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations observérent exactement la coûtume pour se témoigner leur joye réciproque. Le lendemain se fit l'embarquement général, & dès le même jour on sortit du Port. Après avoir traversé plusieurs Isles peu considérables, nous en trouvâmes le quatriéme jour une fameuse nommée l'Isle de *Manitoualin*; elle a vingt-cinq lieuës de long sur sept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apellez *Outontagans*, habitoient autrefois cette Isle; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruïné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de se retirer ici. Nous navigâmes tout un jour à côté de cette Isle, & après en avoir passé plusieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il fallut essuyer des traverses longues. Il y en eut une entr'autres de six lieuës; pour celle-là nos canoteurs qui ne sont pas accoûtumez à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

ils peſtoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il eſt vrai que les Sauvages de notre troupe s'opoſérent fortement au deſſein de haſarder cette traverſe ; ils ne pouvoient ſe réſoudre à mettre une ſi grande eſpace d'eau entre eux & la terre, & ils opinoient tous à faire plûtôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point, je leur parlai des tempêtes & des vents plûtôt en Nécromancien qu'en Aſtrologue. Mon galimatias les étourdit ; ils crurent que je ne me riſquois que ſur une certitude de l'avenir ; cette perſuaſion diſſipa toutes leurs fraïeurs, & ils n'eurent plus aucune répugnance à ſe riſquer auſſi. Ne doutez pas que la conformité du ſuccès avec mon préſage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon ſavoir. Pourquoi ces Peuples ſeroient-ils plus éclairez que ceux de votre Europe, où un peu de hardieſſe & de bonheur fait tout le mérite des Aſtrologues, des Magiciens, & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme, de beau tems juſques au vingt-cinq, que nous entrâmes dans la Riviere *de Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüeſt Sud-Oüeſt, qui nous fit faire là une pauſe de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire ; mais pour ſurcroit de

malheur la pluye qui tomboit copieusement nous rendoit la chasse impossible, & ce n'étoit pas une petite mortification pour des voyageurs affamez. J'eus donc tout le loisir pendant cette station de m'instruire avec nos Sauvages de ce que c'est que ce Pays-là. Ils m'aprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les possesseurs & les habitans. C'est ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore, & qui signifie en leur langue *Habitans de Theonontaté.* Lorsque cette bonne Nation ne pensoit qu'à vivre paisiblement chez soi, ces destructeurs d'*Iroquois* lui tombérent sur les bras : cette guerre fut longue & sanglante, mais les Agresseurs ayant eu presque toûjours le dessus, les *Hurons* se trouvérent réduits à un si petit nombre, que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes, ils résolurent d'aller planter le Tabernacle autre part. Le vingt-neuf on se remit en route, & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *saint Joseph*, ce qui fit grand plaisir aux Soldats que j'y avois laissez. On se reposa le jour suivant, ou plûtôt il fut employé à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on se rembarqua dès le lendemain, & nous fîmes toute la diligence possible, afin de ne pas arriver trop tard au Pays des *Iroquois.* Il sembloit que le Ciel favorisât notre im-

patience, nous Navigions du plus beau tems du monde ; en quatorze jours nous descendîmes le Détroit, nous rangeâmes la Côte Méridionale du Lac *Errié*, & nous arrivâmes les dix-sept à la Riviere de *Condé*. Il faudroit donc m'aprendre plus précisément, direz-vous, la longueur de cette Navigation, & m'en déterminer les lieuës, j'en conviens, mais je ne les sçai point ; je m'imagine que ce n'est pas-là le seul peché d'omission que vous remarquez dans mes Lettres. Quand à la Riviere de *Condé* je vous en ferai la description quand je vous écrirai, séparément des Lacs du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai notre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre, nos Sauvages s'armérent de haches, & firent un grand massacre d'arbres. Donnant sans pitié sur les cadavres, & les mettant en morceaux, ils en firent des pieux, & de ces pieux ils en construisirent une Redoute. Cette foible Fortereſſe étoit destinée à deux usages pour mettre à couvert le bagage & les canots ; & pour servir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût poursuivi. Je pris fort bien possession du Fort avec mon détachement, & je me reposai sur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous, & partirent pour chercher fortune. Ce Ba-

taillon marchoit legérement, & la pésanteur des fardeaux ne l'empêchoit point d'avancer. Chaque Sauvage avoit pour toute charge une legére couverture, un arc avec des fléches, ou un fusil avec plomb & poudre, & dix livres de farine de bled d'Inde dans un petit sac. N'étoient-ce pas-là des Soldats de la Providence ? N'ayant pas jugé à propos de s'engager dans les bois, ils allérent le long du Fleuve. Leur but étoit d'attraper quelques *Goyogoans*, qui ne manquent guére à venir pêcher des Esturgeons pendant cette Saison-là. Vous saurez, par parenthése, que ce Poisson n'est pas si gros ici qu'en France, & qu'il ne passe point la longueur de six pieds ; on en prend en Eté, parce que durant la chaleur il sort des Lacs pour remonter dans les Rivieres. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que nos braves se bornassent à la capture de quelques pêcheurs ; ils avoient un dessein bien plus relevé, c'étoit de pousser jusqu'au premier Village des *Goyogoans*, & d'y faire un coup de leur métier, c'est-à-dire une conquête à la dérobée, car leur courage s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point de voleur de grand chemin qui les surpasse. Comme nos Sauvages n'étoient pas téméraires, ils ne prirent une si belle résolution qu'en supposant les chemins libres, mais ils ne furent pas à la peine d'exécuter leur projet.

jet. Au troiſiéme jour de marche les découvreurs aperçûrent une troupe d'*Iroquois* laquelle ils reconnûrent, aparemment avec les yeux très-groſſiſſants de la peur, être de trois cens hommes. Le pis de l'affaire pour nos Coureurs, c'eſt qu'ils furent auſſi découverts, du moins en aſſurent-il le gros du parti qu'ils vinrent rejoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échauffez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le corps d'armée eſt ſaiſi de frayeur, & renvoyant le Conſeil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute ſa force vers la Redoute. Lorſque je m'attendois à rien moins qu'à une pareille aubade, j'entendis ce cri de la ſentinelle au Fort, *aux armes, aux armes, nos gens ſont défaits & pourſuivis.* Je ſors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages ſans qu'il parût perſonne à leurs trouſſes. Entrez dans la Redoute, ils furent bien, ſuivant leur coûtume Philoſophique, une bonne demi heure à rapeller leurs eſprits, & à reprendre haleine, jugez ſi nature patiſſoit chez moi, je pétillois d'impatience. Enfin le Chef ſe trouvant aſſez recuëilli rompit le ſilence, & me rendit compte de ce qui s'étoit paſſé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au

moins touchant le nombre des *Iroquois*, & que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'eſt que les *Outaouas* ſont en réputation de n'avoir pas l'ame batante & d'être plus prêts à montrer les talons que le viſage. Mais je faiſois injuſtice aux Coureurs, car l'ennemi parût le lendemain à la vûë de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Chaouanon* qui s'étant heureuſement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait priſonnier, vint ſe réfugier dans la Redoute, nous aſſura que ces barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de ſoixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes auſſi par ce même eſclave, & je ne puis vous dire d'où il ſçavoit cette nouvelle, que le Gouverneur de la Nouvelle York avoit envoyé quelques Anglois, dont le Sieur *Aria* étoit le principal, à Monſieur *de Denonville*, pour le détourner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conſeil de guerre dans la Redoute; & j'eus l'honneur d'y préſider comme Capitaine Général de la Confédéra-

tion. J'oubliois à vous dire, que les *Iroquois* avoient disparu, car vous jugez bien, Monsieur, que s'ils se fussent aprochez de nous il eut fallu penser à bien autre chose qu'à délibérer. Notre Séance fut donc paisible, mais les sentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendissions un vent en poupe, & leur raison étoit assez spécieuse. Voici comment ils prenoient la chose. «Puisqu'il n'y a pas moyen de rien» faire ici, disoient-ils, allons au bout du » Lac, nous y trouverons infailliblement ces » soixante *Iroquois* qui retournent de chez » les *Oumamis*, & comme nous sommes » beaucoup plus forts qu'eux nous n'aurons » que la peine de les tuër, ou de les ame- » ner; mais un tems de calme n'est pas pro- » pre pour exécuter ce dessein. On peut » être surpris par un vent contraire, en ce » cas-là on seroit obligé de gagner terre, & » si les *Iroquois* surviennent, ne serons-nous » pas tous égorgez «? Il n'y eut pas un Sauvage qui n'aplaudit à ce raisonnement, & mes soldats même le goûtoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverser. Je leur dis qu'ils devoient sçavoir mieux que moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre

à la rame, & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux que l'ennemi ayant une fois pénétré notre dessein, ne manqueroit pas, ou de nous attaquer au tems de notre embarquement, ou de nous poursuivre dans des canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès; que n'y ayant presque aucun lieu d'espérer un vent favorable, on devoit se rembarquer au plûtôt; qu'au pis aller on navigeroit la nuit, & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers, que par cette manœuvre on dépayseroit les *Iroquois* qui ne pourroient deviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût; le péril les tenoit bien avant au cœur, & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescérent néanmoins, soit par déférence pour moi, soit qu'ils conçûssent à la fin que ma proposition étoit moins hazardeuse que la leur. On se hâta donc de gommer les canots, & nous nous embarquâmes la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune opposition; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie, vous pensez bien que nous ne ménagions point nos bras. On rama toute la premiére nuit d'une vîtesse prodi-

gieuſe ; le matin nous promettant un fort beau jour, on réſolut de pouſſer la navigation juſqu'au ſoir, ce qui fut exécuté ſans prendre aucun relache. Oh l'excellente nourriture que la peur ! elle donne courage & force ; elle ſuplée à tous les beſoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit poit qu'on eſt homme, ſi non par ce ſeul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la ſeconde nuit, & craignant d'ailleurs de ſuccomber ſous le travail, on moüilla l'ancre, & nous nous repoſâmes trois ou quatre heures dans nos canots. Vous croyez peut-être que e badine quand je vous parle d'ancres? point jdu tout ; chaque canots en a une petite de bois, & elle s'enfonce aſſez bien pour l'arrêter. Après cette premiére ſtation l'on remit à la rame, & depuis on ſuivit fort exactement la régle que j'avois propoſé, ſçavoir de naviger la nuit, & de ſe cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande avanture. Notre legére Flote ancroit à l'abri d'une petite Iſle, nous dormions du meilleur apéti du monde, & quelques-uns de nos Sauvages étoient même deſcendus dans cette Iſle pour ſe repoſer plus commodément. Les trois ſoldats qui faiſoient le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en ſtile de Marine faire le quart, c'eſt faire ſentinelle,) ces trois ſoldats, dis-je, ayant découvert deux

canots qui venoient à nous, donnérent l'alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé, les Sauvages qui étoient dans l'Isle se rejettent dans leurs canots, & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous allertes. Notre premiére vûë fut d'avancer vers les deux canots pour distinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'est ce que nous ne pouvions discerner de la pointe où nous étions. Il y avoit une demie-lieuë de distance, & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb sur le Lac, dont la surface étoit, à cause du calme, unie comme une vraye glace. Cependant nous passâmes quelques momens à contempler ces canots suspects, & quand nous fûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux, nous conclûmes que c'étoient infailliblement des *Iroquois*, & nous ne doutâmes point que chaque canot ne contint au moins vingt guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie, & nous prîmes d'autres mesures. Les Sauteurs descendirent à terre, & marchant tout doucement à l'entrée du bois, ils voyoient aprocher l'ennemi sans en être aperçûs. Quant aux *Outaouas*, & à nous autres François, le Chef des Sauteurs nous conseilla de nous découvrir dès que les deux canots seroient à la portée du mousquet de la pointe de l'Isle. Car ajoûtoit-il, si vous les laissez venir plus près, ils

perdront l'espérance de pouvoir se sauver à terre, & alors ne consultant plus que leur génie, naturellement brave, intrépide, & ne sçachant ce que c'est que de demander quartier, ils se battront en desesperez, ils se feront plûtôt tuër, hacher en piéces, ils se noyeront plûtôt que de se laisser prendre: Or il est impossible qu'un combat si opiniâtre ne vous coûte bien du monde, joint que le succès en est fort douteux Ce Capitaine parloit en homme de tête, & la faite fit voir qu'il avoit raison. Nous ne nous fûmes pas plûtôt montré aux *Iroquois*, qu'ils tournérent à force de rame vers la terre. Nous les laissâmes débarquer tranquillement, & ils dûrent s'imaginer en voyant nôtre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande sûreté néanmoins, & pour être plus disposez à la fuite, ils résolurent de se débarasser de leurs prisonniers. Nous distinguions fort bien, quoiqu'un peu éloignez, que ces ames inhumaines & féroces se préparoient à massacrer ces pauvres gens, & cela nous fit hâter notre débarquement, mais ces innocens auroient péri miserablement, s'ils n'avoient pas eu d'autres libérateurs. Lorsque ces boureaux d'*Iroquois* avoient déja le bras levé pour fraper, ils se virent entourez par nos Sauteurs: qui par leurs cris & par

leurs hurlemens firent, pour ainsi parler, tomber les couteaux. Cette Avanture imprévûë jetta les barbares dans la derniére consternation, & si dans ce moment les Sauteurs eussent fait main-basse, on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la seule sommation qu'on leur fit de se rendre, ils reprirent leurs esprits, & la captivité leur paroissant plus affreuse que la mort, ils se battirent à toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre ressource que le desespoir. *Una salus victis nullam sperare salutem.* Nous n'eûmes aucune part au péril ni à la gloire de cette chaude action; elle se passa pendant notre débarquement. Cependant la victoire des Sauteurs fut complête : il est vrai qu'il leur en coûta quatre hommes, mais en récompense ils tuërent trois *Iroquois*, ils en blessérent cinq aux jambes, ils firent quatorze prisonniers, enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez, Monsieur, dans quels transports de joye devoient être les Sauvages, que ces barbares traînoient avec eux dans l'esclavage, il y avoit dix-huit *Oumamis*, mais qui auroient été encore bien plus contens s'ils n'avoient pas été tous blessez. Sept femmes grosses qui recouvroient aussi par-là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez nous

aprirent que le reſte du même parti *Iroquois* retournoit par terre à ſon Village, & qu'il côtoyoit le Lac: ils ajoûtérent qu'il avoit trente-quatre priſonniers tant hommes que femmes, & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas*, conformement à leur humeur pacifique, & à leur génie, non battant de peur d'être battu, vouloient s'en tenir où l'on en étoit, & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le paſſage des Pélérins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raiſon le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Riviére de Condé: cette troupe, diſoient les timides *Outaouas*, ne manquera pas de venir à la rencontre de ſes compatriotes, & vous verrez qu'elle nous tombera ſur les bras. Les Sauteurs étoient d'un avis bien oposé. Ils vouloient qu'on riſquât tout pour délivrer les pauvres eſclaves, & pour enlever ce peloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas*, il vous eſt libre de vous retirer, mais nous nous garderons bien de ſuivre votre exemple, nous ſommes réſolus d'aller à l'ennemi, & de vaincre ou de périr. Je fus charmé de la belle & brave diſpoſition de ces gens-là, & je ne manquai pas de m'en ſervir pour inſpirer du courage aux *Outaouas*. Je leur repreſentai que c'étoit aux Sauteurs à ne vouloir point haſarder un ſecond combat; puiſqu'ils avoient

acquis assez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raison de prétendre que nous nous exposassions à notre tour ; qu'au lieu de cela néanmoins, ils s'offroient de bonne grace à essuyer seuls ce nouveau danger ; que nous ne pouvions refuser de nous joindre à eux sans commettre une lâcheté insigne, & sans nous rendre mépriſables à tous les honnêtes gens ; qu'au reſte, il y avoit moyen de faciliter la choſe, & de la faire moins périlleuſe ; qu'il ne falloit pour cela que chercher au plûtôt quelque pointe ou quelque langue de terre ; que nous pourrions construire-là un Réduit de paliſſades pour enfermer nos canots, nos priſonniers, & notre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette réthorique, mais je ne les perſuadai point. Ils avoient vû quatre Sauteurs par terre, & ce vilain ſpectacle leur glaçoit le cœur. Ils conſultérent entr'eux ce qu'ils feroient, & après une longue délibération la crainte de la honte l'emporta ſur le deſir de conſerver la vie, & ſes membres ; devenus braves comme autant de Soiſies ; ils prirent en enrageant la réſolution d'être de la partie. Dès lors, & de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En ſept ou huit heures notre Forteresſe fut ſur pied, jugez par-là de ſon importance ; enſuite nous

envoyâmes de tous côtez à la découverte, & chacun se prépara pour marcher au premier avis.

Le quatriéme d'Août sur les dix heures du matin deux découvreurs arrivérent : ils raportérent qu'après avoir fait trois lieuës, ils avoient enfin aperçû l'ennemi, & qu'ils étoient accourus de toutes leurs forces pour venir en dire la nouvelle. Hâtons-nous s'écrioient-ils, viennent justement de notre côté, mais de plus, il y a près d'un petit ruisseau un endroit qui semble avoir été pratiqué tout exprès pour leur dresser une embuscade. Sur cela je fus prié de garder le Fortin avec mes soldats, ce que j'acceptai sans faire trop de résistance. Tous nos Sauvages courûrent vers le ruisseau, & s'emparérent du poste avantageux. Les *Outaouas* sur-tout s'y cachérent avec un grand plaisir, se promettant bien de tuër fort & ferme à coup sûr, & sans crainte de répresailles : mais ce furent eux qui gâtérent tout; car ayant fait leur décharge comme des gens saisis par la peur, c'est-à-dire trop tôt, & de trop loin, ils ne firent qu'avertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient, & ceux-ci profitant de l'avertissement; s'enfoncérent dans les bois, & se sauvérent à la course. Je vous laisse à penser si les vaillants Sauteurs étoient fort en colere : ils

pourſuivirent les *Iroquois* ſi vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous aportérent les têtes. L'ennemi pour mieux fuir laiſſa ſes priſonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous conſola de l'évaſion des *Iroquois*. Aſſez contens donc de notre expédition & ravis d'avoir tiré ces pauvres eſclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut queſtion de nous rembarquer au plus vîte. Les *Outaouas* principalement y travaillerent de tout leur cœur, ils s'imaginoient à chaque inſtant ſe voir tailler en piéces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute récente de leurs Compatriotes. Auſſi mîmes-nous à la rame avec une promptitude incroyable, & nous fîmes une manœuvre ſi diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac *Huron*. L'on commença pour lors à reſpirer. Vous n'avez pas oublié, Monſieur, qu'en remontant ce détroit on trouve pluſieurs Iſles fort agréables ; on en choiſit une pour y deſcendre, & l'on ſi repoſa huit jours. Notre bonne mere la Nature nous traita ſplendidement pendant tout ce tems là, & même des chevreüils dont ces Iſles ſont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'aprêter. Il ſe trouvoit en-

core là de plusieurs autre espéces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos canots en pouvoient porter. Quant à Messieurs les Cocs-d'Indes on étoit obligé de leur faire bonne & courte justice, & de les manger sur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur il y avoit-là copieusement de quoi se rafraîchir, des fruits d'un suc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaisir dans ce Paradis terrestre, c'est que nos blessez y reçûrent beaucoup de soulagement, on en prit tout le soin possible; ils étoient pensez régulierement avec certaines racines que les Americains connoissent, & employent pour les blessures, & dont je vous écrirai peut-être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les boüillons, & les consumez, & ils guérissoient à vûë d'œil.

Le vingt-quatre au matin on leva l'ancre, & dès le soir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joseph*. J'y trouvai ma garnison bien autrement forte que je ne l'avois laissée. Elle étoit grossie d'un bataillon de quatre-vingt *Oumamis* dont le Commandant se nommoit *Michitonka*, ces Sauvages revenoient de *Niagara*, & n'avoient point voulu passer par le Fort sans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre

mon retour. Si je fus surpris de trouver une aussi grosse compagnie dans ma place, ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des compatriotes qu'ils croyent peut-être déja dans l'Estomac des *Iroquois*. Une rencontre si peu attenduë leur causa des transports de joye inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens à nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux-ci me sembloient bien mieux loüez que ne le sont nos Héros avec tout le rafinement du Parnasse. Ces Sauvages étalerent ce jour-là toute leur Réthorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chansons ; enfin je ne sçai où ils prenoient tout ce qu'ils disoient, & je vous souhaitois-là, Monsieur, pour avoir votre part d'une huée si plaisante. Après ces grands épanchemens j'eus la curiosité de sçavoir par quelle avanture ces *Oumamis* se trouvoient au Fort *S. Joseph*. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna satisfaction là-dessus. Il me dit que ses gens & lui ayant formé le dessein d'aller faire une expédition chez les *Tsonontouans* ils avoient passé par le Fort de *Niagara* qui se trouvoit à peu près sur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort surpris de le trouver presque tout dépeuplé par le Scorbut, que le Commandant en étoit mort, &

que de toute la Garnison ; ils n'étoit resté que douze Soldats avec Mr de *Bergéres* leur Officier ; que ces Réchapez voulant se rendre au Fort *Frontenac*, Mr de *Bergéres*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui servir d'escorte ; ce qui ayant été accordé, Mr de *Bergéres* s'embarqua avec sa troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Païs des *Onontagues* où il rejoignit ses *Oumamis*; qu'il avoit apris par eux que le scorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'Hyver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contre-tems engageoient Mr *de Denonville* à penser sérieusement à conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoûtoit, qu'ayant poussé lui-même jusqu'au Fort de *Frontenac*, le Commandant de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obstacle à cet accommodement par une nouvelle entreprise, & de s'en retourner plûtôt, avec tout son monde en son Pays. Que s'étant rendu à ces instances, & ayant rebroussé chemin, il étoit malheureusement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquérent, & contre lesquels ne pouvant se battre qu'en retraite à cause de leur supériorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois si peu prévûës me causerent de l'embaras. J'étois incertain du

parti que je devois prendre dans une conjoncture assez difficile. Comme je me trouvois alors avec trois Nations Alliées, je crus devoir les consulter. On tint donc une assise générale, & l'on y examina le pour & le contre de la circonstance du tems où je me trouvois. Après une longue & meure délibération, l'on en vint aux avis, & la Cour Sanvage rendit cet arrêt. Quand vous me soupçonnerez de ne l'avoir pas copié mot-à-mot, vous ne me ferez pas grande injustice. « Comme ainsi soit qu'il nous est apa-» ru que Monsieur le Marquis *de Denonvil-*» *le* Gouverneur Général de la Colonie, » est dans une bonne volonté de se récon-» cilier avec les *Iroquois*, & d'aquerir au » Roi son Maître, ces honnêtes gens pour » bons amis. Comme d'ailleurs il est visi-» ble & notoire que le scorbut ayant ma-» lignement renversé le Fort de *Niagara*, » le Fort de *Saint Joseph* n'est plus d'aucu-» ne utilité, nous jugeons à propos que » le Sieur Baron de Lahontan quitte aussi » son poste, & que lui & ses Soldats par-» tent incessamment avec nous. Ce Con-» seil nous paroît d'autant mieux fondé » que cet Officier n'ayant des vivres & des » provisions tout au plus que pour deux » mois, il seroit toûjours contraint d'a-» bandonner le Fort *Saint Joseph* au bout

de ce terme, ce qu'il ne pourroit faire en « ne ce tems-là sans essuyer une pénible & « très-dangereuse Navigation. « Cette Sen- « tence m'étoit trop avantageuse pour n'y pas aquiescer. Mes soldats s'y soûmirent aussi de bon cœur ; ils craignent une abstinence encore plus rude que la précédente, & vous n'ignorez pas que le jeûne & le Gendarme sont étrangement broüillez. Notre pauvre Fort fut donc condamné à être brûlé sur pied, c'est ce qui fut exécuté le vingt-sept, & le respect dû au grand *Saint Joseph* ne nous empêcha point de réduire son habitation en cendres. Incontinent après ce sacrifice nous nous embarquâmes, & rangeant toûjours la côte Méridionale du Lac, nous arrivâmes ici le dixiéme de Septembre. Peu de jours après notre débarquement, les *Oumamis* prirent congé de nous pour retourner par terre chez eux, & ils se chargérent humainement de tous ceux de leurs blessez qui se trouvoient tant soit peu en état de marcher. J'ai rencontré ici à mon arrivée un Officier de nouvelle date ; Il se nomme Mr *de la Durantay*, le Général l'a établi par une commission délivrée en bonne forme, Commandant des Coureurs de bois qui trafiquent dans l'étenduë des Lacs, & autres Pays Méridionaux du *Canada*. Pour

moi, ma grande inquiétude, eſt de ſçavoir comment je paſſerai cet Hyver. Il eſt vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne ſe peut avant le Printems prochain. La navigation va devenir effrayante, il faudroit franchir en canot je ne ſçai combien de Sauts, de Caſcades, & de Cataractes; de plus il y a des endroits où l'on eſt obligé de faire de longs & rudes portages; enfin je ſerois le boureau de mes Soldats ſi je les expoſois à tant de fatigue & de danger. Ce ſeroit une témérité puniſſable d'entreprendre un tel voyage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Auſſi Mr *de Denonville* ne m'ordonne t'il de partir qu'en cas que la ſaiſon & l'occaſion le permettent, & il me fait l'honneur de s'en raporter là-deſſus à ma prudence. Ce qu'il y a de conſolant, c'eſt que Monſieur le Gouverneur a eu ſoin de nous, & qu'il m'a envoyé en marchandiſes de quoi ne pas mourir de faim cet Hyver. Je renvoye donc mon départ juſqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent deſcendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque canot. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monſieur, que j'attende ici le retour de la belle ſaiſon. Vous me connoiſſez incapable d'un ſi long repos. Je ſuis réſolu d'avancer au midi de

ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chasseurs *Outaouas* pour m'accompagner dans ce voyage. Il s'est passé ici une histoire digne de votre curiosité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, ayant fait present d'un esclave *Iroquois* à Mr *de Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fusiller tout d'abord. Le rusé manœuvre avoit son but dans cette cruelle exécution, il n'y a que moi qui le sache, parce que je suis le meilleur de ses amis. Je ne vous dévoilerai point ici ce mystére, une lettre n'est pas assez sûre; mais si j'ai le plaisir de vous voir l'année prochaine vous sçaurez tout. Cependant notre homme a sagement fait pour son profit de ne m'aprendre le mal que lorsqu'il n'y avoit plus de reméde, car il n'y a amitié qui tienne, j'en aurois donné avis à Monsieur *de Denonville*.

Vous m'aprenez que le Roy a nommé l'Abbé de *S. Valiers* son Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été sacré dans l'Eglise de *S. Sulpice*. Cette nouvelle me réjoüiroit, s'il étoit moins rigide que Mr *de Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle aparence y a-t'il que ce nouvel Evêque soit traitable; s'il est vrai qu'il ait refusé d'autres bons Evêchez, il faut qu'il soit aussi scrupuleux que le Moine *Draconce* à

qui *S. Athanase* reprocha de n'avoir pas accepté celui qu'on lui presentoit. Or s'il est tel, on ne s'accommodera guéres de sa rigidité, car on est déja fort las des excommunications de son Prédécesseur.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

A Missilimakinac *ce* 18. *Septembre* 1688.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES LETTRES
DU TOME PREMIER.

LETTRE I.

Voyage de France *en* Canada, *avec les Côtes, Passages, &c. & une remarque sur la Variation de l'Aiman.* Pag. 1

LETTRE II.

Ce que c'est que les Plantations de Canada, *leur commencement. L'envoi des Filles publiques de* France *en ce Pays-là, son Climat & son Terrain.* 10

LETTRE III.

Description de Quebec, *& de l'Isle d'*Orléans. 17

LETTRE IV.

Description abregée des Habitations Sauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* Saint Laurent *jusqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuse des*

Anguilles. De la Ville des trois Riviéres, *de celle de* Monreal, *& la descente des Coureurs de bois.* 25

LETTRE V.

Des Iroquois ; *la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux, & comment, &c.*

LETTRE VI. 33

Des voitures de Canada, *qui sont des Canots d'écorce de Bouleau. Comment on les fait, & la maniére dont on les navigue.* 40

LETTRE VII.

Description du Fleuve Saint Laurent *depuis le* Monreal *jusqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la Navigation de ce Fleuve. Du Fort* Frontenac, *& de son utilité. Entrepriſe de Monsieur* de la Barre, *Gouverneur Général, contre les* Iroquois. *Son accommodement, ſes harangues, & les réponſes* 45

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiſcret des Prêtres, Seigneurs de cette Ville. Deſcription de Cham-

TABLE.

bli. De la descente des Sauvages des grands Lacs, pour faire leur Commerce, & comment il se fait. 70

LETTRE IX.

Du Commerce de Monreal. *Arrivée de Mr le Marquis* de Denonville *avec des Troupes. Rapel de Monsieur* de la Barre. *Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les Pays éloignez.* 81

LETTRE X.

Monsieur de Champigni arrive de France *avec des Troupes pour prendre la place de Mr de* Meules, *qui est rapellé. Ce que c'est que les* Orignaux, *& la maniére dont on les prend à la chasse.* 87

LETTRE XI.

Autre chasse curieuse de divers Animaux. 97

LETTRE XII.

Arrivée de Mr le Chevalier de Vaudreüil *en* Canada *avec des Troupes. On assemble à* Sainte Héléne *toutes les forces pour aller contre les* Iroquois. 112

0838

TABLE.

LETTRE XIII.

Mauvaise réüssite de la Campagne contre les Iroquois. *Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs, avec un détachement de Troupes.* 116

LETTRE XIV.

Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voyage. Briéve description des Pays situez sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort* Saint Joseph, *à l'embouchûre du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti des* Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour* Missilimakinac. *Rencontre du frere de Mr* de la Salle *Miraculeusement conduit. Description de* Missilimakinac. 136

LETTRE XV.

Description du Saut Ste Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les Avantures de son voyage, son retour à* Missilimakinac. 162

Fin de la Table.

E.741
L184v
1